3.7.325

AI
09941
P4.

LA VIE
DE PYTHAGORE,
SES SYMBOLES,
SES VERS DOREZ.

LA VIE
D'HIEROCLES,
ET SES COMMENTAIRES
sur les Vers de Pythagore.

Rétablis sur les Manuscrits, & traduits en François avec des Remarques.

LA VIE DE PYTHAGORE,

SES SYMBOLES,

SES VERS DOREZ,

& LA VIE D'HIEROCLES.

Par M. DACIER, *Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez RIGAUD, ruë de la Harpe.

M. DCCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AU ROY.

SIRE,

L'ouvrage que j'ay l'honneur de preſenter à Voſtre Majeſté, eſt le premier fruit du nouveau reglement qu'elle a fait

pour rendre l'Academie des Médailles plus utile à ſes ſujets: & je ſatisfais aux vœux de la Compagnie, en vous ſuppliant avec un trés-profond reſpect d'agréér ces premices. D'ailleurs, SIRE, tous les fruits de mes eſtudes appartiennent à Voſtre Majeſté: il y a pluſieurs années que vous daignez répandre ſur moy vos graces; & pour honnorer en moy vos bienfaits, vous m'avez élevé à la charge de Garde de voſtre Cabinet des Livres. Je ne connois point de fortune plus grande ni plus glorieuſe, SIRE, que de devoir toute ſa fortune à Voſtre Majeſté. L'eſtat heureux où vos bontez

m'ont mis, ne me laiſſe rien à deſirer, que de pouvoir vous marquer toute ma reconnoiſſance. Ma vie entiere ſera employée à m'aquitter d'un ſi juſte devoir, & je ne compteray avoir veſcu qu'autant que j'auray travaillé à laiſſer des monumens publics de mes obligations & de mon zele. Dans cette veuë, SIRE, je conſacre à Voſtre Majeſté tout ce que j'ay pu receuillir de la vie & de la doctrine de Pythagore, du premier & du plus celebre des Philoſophes. Jay cru, SIRE, que rien ne pouvoit eſtre plus agréable au plus ſage & au plus religieux des Princes, qu'un ou-

vrage où tout enſeigne la ſageſſe, & mene à la Religion. Comme Pythagore avoit puiſé dans les ſources de la verité meſme, c'eſt à dire dans les livres & dans les traditions du peuple de Dieu, on trouve dans ſa Théologie des principes ſublimes, dans ſa morale des regles exactes, & dans ſa Politique des maximes ſeures. Pendant ſa vie pluſieurs Eſtats ont dû leur ſalut à la ſageſſe de ſes conſeils; car, SIRE, dans tous les temps les paroles des Sages ont eſté le ſalut des Villes & des Royaumes.

Si vous eſtiez, SIRE, comme ces Heros de l'antiquité,

qui dans tous leurs travaux n'ont cherché qu'à eſtre loüez des hommes, & qui ont dit meſme que la plus agreable harmonie que l'homme puſt entendre, c'eſtoit ſes propres loüanges, j'aurois dequoy plaire à Voſtre Majeſté, en donnant icy à ſes vertus une partie des loüanges qui leur ſont duës. Mais Voſtre Majeſté, mieux inſtruite de la veritable gloire, place plus haut ſon ambition; ſeure de la renommée, elle trouve plus agreables que tous nos éloges, les diſcours de la ſageſſe, & elle prendra plaiſir à entendre icy quelques traits de celle des Pythagoriciens.

Par une demonſtration plus ſeure que celle des Geometres, ils prouvent, SIRE, que la volupté n'ayant point d'eſſence par elle-meſme, & eſtant toûjours l'effet d'une action, elle tient neceſſairement de ſon principe; que ceux qui font des actions divines, ont des voluptez divines; & par conſequent que ceux qui ſuivent Dieu ſurpaſſent infiniment ceux qui ſuivent le monde, non ſeulement par la beauté de leurs actions, mais auſſi par le genre des voluptez dont ils jouiſſent. Voſtre Majeſté ſent mieux que perſonne la force de cette demonſtration, elle qui nous fait voir

un Souverain qui regne ſur ſes deſirs, & qui prefere les plaiſirs de la pieté à tous les plaiſirs du Siecle, qui aſſiegent en foule les thrones, pour corrompre les Rois, & pour perdre des millions d'hommes en un ſeul homme.

Les meſmes Philoſophes, SIRE, pour porter à embraſſer la vertu malgré les difficultez dont elle eſt toûjours environnée, donnent cette regle bien ſimple & bien ſenſible, qu'il faut entreprendre ce qui eſt grand & beau, quelque accompagné qu'il ſoit de travaux & de peines; car les peines & les travaux paſſent, & le grand

& le beau reſtent ſeuls. Voſtre Majeſté, SIRE, eſt une preuve admirable de la verité de cette maxime ; toute voſtre vie a eſté occupée à de hautes entrepriſes, mais penibles & laborieuſes : nous avons toûjours vû les peines & les travaux paſſer, & la gloire leur ſurvivre. C'eſt par la, SIRE, que la vertu a repandu ſur tout voſtre régne un ſi grand éclat, qu'il n'eſt plus au pouvoir de la Fortune de le ternir, & que le temps, qui efface les honneurs qu'on n'a pas meritez, renouvellera & augmentera toûjours les voſtres.

Je ne me flatte pas, SIRE,

que Voſtre Majeſté pour lire cet ouvrage interrompe ſes grandes & glorieuſes occupations : Vous eſtes, SIRE, le plus fort rempart de ce Royaume ; vous ſoutenez ſeul tout le poids des plus importantes affaires qui ayent jamais occupé des Rois ; vos ſoins écartent de deſſus nos teſtes tous les orages, & vos travaux ſont ſeuls noſtre repos & noſtre ſeureté. C'eſt beaucoup pour moy d'oſer eſperer, SIRE, que Voſtre Majeſté donnera un moment d'un temps ſi precieux à voir ces foibles marques de ma reconnoiſſance, & ces nouvelles proteſtations que rien n'égale les ſentimens de vene-

ration, de reſpect, de fidelité & de zele, avec leſquels je ſeray toute ma vie.

SIRE,

De Voſtre MAJESTE'

Le trés-humble, trés-obeiſſant, & trés-fidelle ſerviteur & ſujet, DACIER.

PREFACE.

JE n'ay pas oublié les engagemens que j'ay pris avec le public, en luy donnant le premier volume de Plutarque, & deux volumes de Platon. Il m'a fait l'honneur de les recevoir aſſez favorablement, pour m'engager à continuer ces ouvrages, & à accomplir le vœu que je luy ay fait. Si Dieu me conſerve donc la vie & la ſanté, je les employeray uniquement à cet uſage, & j'eſpere de donner en peu de temps toutes les Vies de Plutarque, & enſuite ſes Morales tour à tour, avec les Dialogues de Platon. Ce n'eſt ni par legereté ni par inquietude que j'ay interrompu ces travaux, c'eſt par raiſon & par obeiſſance : les choſes de devoir ſont toûjours preferables à celles de choix.

Parmi tous les grands Princes qui ſe ſont le plus diſtinguez par l'amour qu'ils ont eu pour les Lettres, il n'y en a point qui leur ait donné une protection ſi ſenſible, ſi efficace, & ſi glorieuſe que Loüis le Grand. Malgré les ſoins ſi importans dont ſa vie a eſté toûjours occupée, &

pendant les plus grandes guerres, Sa Majeſté n'a jamais ceſſé de jetter ſur elles des regards favorables, & de donner quelques moments à les faire fleurir. Auſſi jamais elles n'ont eſté ſi floriſſantes que ſous ſon regne. Jamais Athenes meſme dans ſa plus grande ſplendeur, n'a aſſemblé dans ſon ſein, tant d'hommes diſtinguez en tout genre de ſçience, & celebres par les differents talents de l'eſprit, que le Louvre en raſſemble tous les jours ſous les ordres & ſous la protection du Roy. Pour honorer ſon ſiecle, tout a repris une nouvelle vie, les Arts & les Sciences ont recouvré leur ancien éclat, le bon gouſt, la ſolidité d'eſprit & la politeſſe, ont reparu aprés une éclipſe de pluſieurs ſiecles ; & c'eſt là un des grands caracteres des regnes les plus glorieux. Car, comme je l'ay prouvé ailleurs, les beaux arts & les ſçiences ſuivent toûjours la fortune des Princes : & ce qu'une bonne terre & un bon climat ſont pour les ſemences & pour les fruits, la gloire des Princes, leur grandeur, leur magnificence, & leur liberalité le ſont pour les Arts & pour les Sciences, qui ne vivent pas tant ſous eux que par eux. C'eſt ce qui a donné aux Anciens cette idée ſi juſte & ſi magnifique, d'un Hercule conducteur des Mu-

ſes, *Hercules Muſarum*, *Hercules Muſagetes*, pour marquer l'alliance éternelle & l'union indiſſoluble qui ſont entre les Muſes & les Heros.

Sa Majeſté ayant fait un nouveau reglement pour l'Academie des Medailles, & ayant voulu qu'elle ne ſe renfermaſt pas uniquement dans l'eſtude des Medailles & des Inſcriptions, & qu'elle embraſſaſt toutes les belles lettres, pour rendre cet eſtabliſſement encore plus utile, elle a ſouhaité qu'outre les travaux que tous les Academiciens feroient en commun, chacun ſe chargeaſt d'un ouvrage en particulier. C'eſt ainſi que, ſelon la fable, les Muſes travaillant toutes ſous les yeux & par les ordres d'Apollon, ne ſe contentent pas de faire des concerts enſemble, elles ont encore chacune des employs differents. Fiction ingenieuſe, qui nous fait entendre que dans les Aſſemblées ſçavantes & dans les Academies fondées par les Princes, ce n'eſt pas aſſez que chacun contribuë de ſon genie, & communique ſes lumieres pour la perfection des ouvrages entrepris en commun, il faut encore que chacun travaille en ſon particulier ; afin que le public profite de tous leurs talents & de toutes leurs veilles. Il n'y a pas de moyen plus aſſeuré pour l'avencement des let-

tres, & on a tout lieu d'eſperer que le ſuccés répondra à l'attente de Sa Majeſté, & que les benignes influences qu'elle daigne répandre ſur cette Academie des Medailles, luy feront produire des fruits dignes de ſes ſoins. Chacun s'eſt empreſſé de choiſir des travaux conformes à ſes eſtudes & à ſon genie : & moy, pour ne pas perdre de veüe mes premiers deſſeins, & pour me rendre encore plus capable d'y reuſſir, j'ay choiſi deux ouvrages qui ſont dans le meſme gouſt & du meſme caractere, & dont j'eſpere que le public pourra tirer quelque utilité.

Le premier, c'eſt la Vie de Pythagore, avec une explication de ſes ſymboles & de ſes Vers dorez, & une traduction des Commentaires d'Hierocles, où toute la doctrine de ce Philoſophe eſt ſolidement expliquée.

Et le ſecond c'eſt la traduction du Manuel d'Epictete, & des Commentaires Grecs de Simplicius, & un nouveau Manuel du meſme Epictete, que j'ay tiré des Diſſertations d'Arrien, & qui renferme des maximes trés-nobles, trés-inſtructives, & trés-dignes d'eſtre tirées de l'oubli où elles ſont.

J'aurois regardé comme un affront qu'un autre m'euſt devancé en cette occaſion

où il s'agit d'obeïr au Roy, & de faire ce qui luy eſt agreable. L'inclination, le devoir, la reconnoiſſance, l'obligation de répondre en quelque maniere aux graces que j'ay receuës de Sa Majeſté, tout vouloit que je me diſtinguaſſe au moins par la diligence, puiſque c'eſtoit le ſeul avantage que je pouvois eſperer. Je l'ay fait : ces deux ouvrages ſont achevez : & voicy le premier qui contient la naiſſance de la Philoſopie. Car quoy que Thalés euſt deja fondé la Secte Ionique, avant que Pythagore euſt eſtabli la ſienne, comme cette Secte Ionique ne dura que peu de temps, & qu'elle fut étouffée par le Secte Italique, qui ſe repandit bientoſt dans preſque toutes les parties de l'Univers, Pythagore doit eſtre regardé comme le premier Philoſophe, & comme le pere de la Philoſophie.

Je donne donc d'abord la Vie de ce grand homme, en qui la ſageſſe répondoit à la nobleſſe de ſon extraction. Si Diogene Laërce, Jamblique, & Porphyre s'eſtoient bien aquitez de ce travail, je n'aurois eu qu'a les traduire ; mais ils ont fait cette vie avec ſi peu d'ordre & de ſuite ; &, ce qui eſt encore plus mauvais, avec ſi peu de choix, qu'on ne peut regarder ce qu'ils on eſcrit que comme des memoires fort confus, fort indigeſtes, & meſ-

Pythagoras vir præſtanti ſapienita & nobilitate. *Cicer. dans le IV. liv. des Tuſcul.*

lez de beaucoup de choſes frivoles, & pueriles, indignes de ce Philoſophe, & ſouvent contraires à ſes veritables ſentiments. Ce n'eſt pas encore là tout : ceux qui ſont venus enſuite ont encore plus défiguré la vie & la doctrine de cet homme ſage, en luy atribuant des miracles, ou pluſtoſt des preſtiges, plus capables de le faire paſſer pour magicien & pour charlatan, que pour Philoſophe. Tels ſont les contes que l'on a debitez de ſon miroir magique, de ſon arithmetique ſuperſtitieuſe, & de ſa roüe de l'onomantie. J'ay donc rejetté toutes ces réveries que l'envie de faire paſſer des imaginations & des chimeres, ſous l'authorité d'un grand nom, avoit d'abord debitées, que la ſuperſtition & la credulité avoient enſuite receuës, & que la ſaine antiquité ne connoiſſoit point.

Si on faiſoit avec la meſme methode la vie de tous les Philoſophes qui ont ſuccedé à Pythagore, on verroit clairement le progrés que ces grands genies ont fait dans la connoiſſance de la verité ; & rien ne ſeroit ni plus utile ni plus agreable. Car quel plus grand profit, & quel plus grand plaiſir, que de voir les démarches de l'eſprit humain dans la recherche de ce qui fait le ſouverain bien des hommes, & que de remarquer quels ſont les guides qui l'ont

bien conduit, & ceux qui l'ont égaré & qui l'ont empeſché de trouver cette verité qu'il cherchoit, ou de s'y arreſter & de s'y maintenir aprés l'avoir trouvée.

Je ſçay bien que ce n'eſt pas dans les eſcrits des Payens que nous devons chercher à nous inſtruire. Ils ſont ſi differents & ſi oppoſez entre eux ſur les points les plus importants, que comme Platon a dit des hommes, qu'ils ont partagé entre eux la folie, on peut dire de ces Philoſophes, qu'ils ont partagé l'ignorance : au lieu que tous les Docteurs de la Religion chrétienne depuis Moyſe juſqu'au dernier des Apoſtres ſont ſi bien d'accord, & concourent ſi bien à enſeigner les meſmes principes & la meſme doctrine, que comme Pythagore diſoit que Dieu eſtoit harmonie, on peut dire avec plus de raiſon, de cette harmonie, que c'eſt veritablement Dieu: car ce ne peut eſtre que Dieu qui l'a inſpirée. Je ne compare donc point le plus éclairé des Philoſophes payens à aucun de ces Docteurs ; je les mets meſme tous au deſſous du chrétien le plus ſimple, & je renvoye ſur cela le Lecteur au diſcours que j'ay fait ſur Platon ; mais cela n'empeſche pas que les decouvertes que les Payens ont faites ne ſoient tres-eſtimables & tres-utiles. Car comme ils ont puiſé

dans les premieres ſources, dans la revelation Judaïque, & que cette revelation avoit eſté donnée pour reſtablir la Religion naturelle, que le Paganiſme avoit preſque éteinte, & pour promettre la Religion chrétienne, qui devoit eſtre plus parfaite que la revelation Judaïque & en reparer les defauts, on trouve dans leurs eſcrits de grands principes, & ces principes ſont une continuation de la veritable lumiere, qui par la bonté infinie de Dieu, n'a jamais ceſſé abſolument d'éclairer les hommes, & ils deviennent des preuves invincibles de la verité de noſtre Religion.

D'ailleurs, comme ces premiers Philoſophes eſtoient des hommes d'un eſprit excellent, ils ont adjouſté à ces veritez connuës des demonſtrations tres fortes & tres capables d'éclairer l'eſprit, d'éclaircir beaucoup de doutes, & de refuter une infinité d'erreurs; & ce ſont de grands avantages. Car comme il faut neceſſairement que la connoiſſance précede l'amour, il faut avant toutes choſes, que la lumiere diſſipe les tenebres: & c'eſt à quoy Pythagore, Socrate, & Platon peuvent extrémement contribuer; parce qu'ils ont plus approché du vray, & qu'ils ont reveſtu leurs principes d'une force de raiſonnement & d'une évidence à laquelle la plus fiere in-

credulité & le plus obſtiné libertinage ne ſçauroient jamais reſiſter.

Je vais raſſembler icy en peu de mots ſous un ſeul point de vûë, les plus grands principes que Pythagore à reconnus & avouez. On ſera étonné de voir que les commencemens de la Philoſophie ayent eſté ſi lumineux dans un ſiecle de tenebres, & qu'aujourd'huy tant de ſiecles aprés que la verité s'eſt ſi clairement manifeſtée, qu'on n'a plus rien à deſirer, aujourd'huy que les ombres ſont diſſipées, & que tout eſt accompli, il y ait de pretendus Philoſophes, qui ne travaillent qu'à faire douter de ces veritez que toute l'Antiquité a connuës & reverées, & qu'à replonger les hommes dans des tenebres ſi épaiſſes, que s'ils eſtoient ſuivis, on verroit le contraire de ce qui arriva en Egypte du temps de Moyſe, * on verroit les tenebres du coſté du peuple de Dieu, & la lumiere du coſté des Payens.

Pythagore à reconnu que Dieu eſtoit unique, & il s'eſt expliqué ſur cela d'une maniere trés-forte, tres-agreable, & qui tourne fort bien en ridicule la pluralité des

* Et factæ ſunt tenebræ horribiles in univerſa terra Ægypti tribus diebus. Ubicumque autem habitabant filii Iſraël lux erat. *Exod. x. 22. 23.*

S. Justin de Monarch. p. 167.

Dieux. Voicy ſes Vers que S. Juſtin nous a conſervez :

Εἴπῃς ἐρεῖ θεός εἰμι πάρεξ ἑνὸς, οὗτος ὀφείλῃ
Κόσμον ἴσον τούτῳ σῆσαι εἰπεῖν, ἐμὸς οὗτος·
Κ'ουχὶ μόνον σῆσαι εἰπεῖν ἐμὸς, ἀλλὰ κατοικεῖν
Αὐτὸς ἐν ᾧ πεποίηκε, πεποίηται δ' ἀπὸ τούτου
Καὶ ὧδε πῶλε.

Si quelqu'un dit, je ſuis Dieu, hors le ſeul Dieu veritable, il faut que ce Dieu aprés avoir crée un monde pareil à celuy-cy, diſe, voila mon ouvrage: & qu'il ne diſe pas ſeulement, voila mon ouvrage, mais il faut encore qu'il habite, & qu'il rempliſſe ce monde qu'il aura créé ; car c'eſt ce que le veritable Dieu a fait de celuy-cy.

Il a entrevu encore, que Dieu avoit engendré un Fils ſemblable à luy, & les Payens ont nommé ce fils *le Verbe*, & *la parole du Pere*, & ils ont reconnu que c'eſt *ce Verbe* ou *cette parole* du Pere qui a crée & arrangé l'Univers.

Il a applaudi à cette verite qu'il y avoit un traitté entre Dieu & ſa créature, traitté qui n'eſt autre que la Religion naturelle, & par conſequent que l'homme eſt né pour la Religion, & que la Religion eſt la principale fin de l'homme ; & que Dieu eſtant le principe de tous nos devoirs, la veritable vertu doit ſe rappor-

ter à Dieu, & consiste à luy estre fidelle. Il a connu encore la corruption de la nature & la necessité de la reparer, pour delivrer l'ame de l'esclavage du peché.

Enfin il a enseigné que l'homme estant libre il s'attire volontairement tous ses maux par le malheureux usage qu'il fait de sa liberté, & par le refus opiniastre de voir les biens qui sont prés de luy, & que Dieu a mis en son pouvoir : & il a sçu accorder cette liberté de l'homme avec la providence de Dieu ; accord sans lequel S. Augustin asseure que l'on ne peut ni bien croire ni bien vivre. Et de tous ces principes il a tiré des regles admirables pour les mœurs, en démonstrant l'obligation indispensable d'estre pieux, reconnoissant, charitable, desintereſſé, fidelle, temperant & juste, & de soumettre les passions de la cupidité aux lumieres de la raison, qui doit toûjours tenir les resnes.

Voila les premiers rayons qui ont éclairé les tenebres de l'idolatrie. Comme ils sont sortis du sein de la Religion Judaïque, ils reviennent joindre leur lumiere à celle de la Religion Chrétienne ; & aprés avoir servi trés-utilement aux Peres de l'Eglise, à combattre le reste des superstitions du paganisme, ils servent aujourd'huy à dissiper les sophismes & les vaines

defaites des athées & des libertins.

La forte perſuaſion où les Philoſophes payens eſtoient, que l'ame devoit eſtre delivrée de ſa corruption, pour devenir capable de s'unir à Dieu, leur à fait faire des efforts infinis, pour trouver la voye de cette delivrance. De la ſont ſortis toutes les purifications, toutes les initiations, & tous les autres rites ſuperſtitieux, qu'ils ont pratiquez : car autant que les voyes de la verité ſont ſimples autant ſont diverſes, les demarches de l'erreur. Par exemple dans la plus myſterieuſe de leurs ceremonies, qui eſtoit celle de *l'inſpection*, ἐποπτείας, les preſtres faiſoient enterrer les initiez juſques au cou, de maniere qu'il n'y avoit que la teſte qui jouïſt de la lumiere. Ils vouloient leur apprendre par là que dans cette vie ils devoient dépouiller ce corps corruptible, enterrer avec luy toutes ſes paſſions, & élever leur eſprit à la lumiere intelligible, dont la lumiere ſenſible eſtoit le ſymbole. Car, comme je l'ay deja dit ſur Platon, toutes les ceremonies des Payens n'eſtoient que des figures, le menſonge, ayant toûjours imité la verité. Mais tous les efforts qu'ils ont faits n'ont ſervi qu'à les égarer davantage ; ils ont toûjours ignoré la voye de cette delivrance. Comment ne l'auroient-ils pas ignorée ? Il n'y avoit

avoit qu'un Dieu-homme qui puſt la manifeſter & la faire connoiſtre. Dieu avoit prédit luy-meſme par la bouche de ſes Prophetes, que le Meſſie *ſeroit l'alliance d'Iſraël, la lumiere des Nations & le ſalut juſqu'aux bouts de la terre.* Comment les Payens auroient-ils demeſlé ce ſalut, au travers des ombres qui le cachoient, lorſque la pluſpart des Juifs, à qui les propheties eſtoient adreſſées, ne comprenoient rien à ces grands caracteres qui deſignoient le Meſſie, & qui ſont aujourd'huy ſi reconnoiſſables? Cet homme Dieu *qui devoit porter nos langueurs, eſtre briſé pour nos crimes, ſe charger ſeul des iniquitez de nous tous, livrer volontairement ſon ame pour le peché, & nous guerir par ſes meurtriſſeures,* eſtoit pour eux une énigme inexplicable. Jeſus-Chriſt devoit eſtre le ſalut des Nations, mais il devoit eſtre auſſi leur lumiere pour faire connoiſtre ce ſalut. Ainſi juſqu'à l'arrivée de ce redempteur, la voye du ſalut leur devoit eſtre cachée. Tout leur eſprit, & toute leur penetration eſtoient inutiles. Cette ignorance eſtoit predite: & par qui? par celuy qui remplit l'eſprit de lumiere ou de tenebres comme il luy plaiſt. Elle eſtoit donc invincible cette ignorance juſqu'à la venuë de ce liberateur, à qui ſeul Dieu avoit donné la puiſſance de la diſſiper, & qui en effet l'a

Ecce poſui te in teſtamentum generis, in lucem gentium, ut tu ſis in ſalutem uſque ad extremum terræ. Iſaï 49. 6. ſelon la traduction des Septante.

Expreſſions du Prophete Iſaïe, ch. 53.

diſſipée, comme il avoit eſté predit. Par conſequent bien loin de mépriſer cette ignorance des Payens, nous devons l'admirer & la reſpecter comme un des caracteres les plus ſenſibles de l'accompliſſement des propheties, & comme une preuve auſſi forte de la verité de la Religion Chreſtienne, que tout ce qu'ils ont ſceu & connu. Pour moy j'avouë que cette ignorance impoſée juſqu'à un certain temps à la Nation la plus penetrante de l'Univers, impoſée au milieu de la prediction meſme, qui ſembloit leur devoir ouvrir les yeux, & diſſipée enſuite dans le temps marqué, me paroiſt une auſſi grande merveille que le ſoleil arreſté par Joſué, & que les eaux de la mer entaſſées & amoncelées, pour ouvrir un paſſage aux Hebreux.

De ce principe ſi clair on pourroit tirer l'explication & la preuve de beaucoup de veritez tres-importantes, mais ce n'eſt pas icy le lieu. Il me ſuffit d'avoir montré par là quel uſage nous devons faire des eſcrits des Philoſophes Payens, & quel profit nous pouvons trouver dans cette lecture, puiſque de leur ignorance meſme on tire de ſi ſalutaires inſtructions. En meſme temps j'ay juſtifié le deſſein que j'ay fait de les expliquer & de les traduire. D'abord j'ay entrepris cette eſtude pour ma propre

utilité, & je la continuë pour l'utilité des autres.

A la Vie de Pythagore j'ay adjoûsté un recueil de ſes ſymboles plus ample que ceux qu'on a donnez avant moy. Lilius Giraldus, homme tres ſçavant & grand critique, en a donné un avec des Interpretations Latines fort eſtendues. Dans mes explications je l'ay ſuivi, lorſqu'il m'a ſemblé avoir pris l'eſprit de Pythagore, & je l'ay abandonné quand il m'a paru s'en eſloigner. On dit communément que tout le bon ſens eſt dans les Proverbes, & on a raiſon. Mais le ſymbole a un avantage ſur le proverbe, c'eſt qu'il eſt plus figuré & plus travaillé, & qu'il renferme une morale plus fine & plus approfondie; comme on pourra le remarquer dans ceux de Pythagore, qui ne ſont pas indignes de la curioſité du Lecteur.

Aprés ce Recueil de ſymboles, j'ay fait la Vie d'Hieroclés, ou pluſtoſt une diſſertation ſur l'Auteur qui a ſi bien expliqué les Vers de Pythagore. Comme ces Commentaires ſont d'une beauté ſuperieure à tous les ouvrages de cette nature, que la beauté d'eſprit, la force du raiſonnement, la nobleſſe des ſentimens, & la verité & la ſolidité des preceptes ſe trouvent avec la gravité, l'énergie, & les graces de la diction, avant que d'y travailler j'ay

voulu m'éclaircir à qui nous devions un ſi excellent ouvrage, où l'on n'a que deux ou trois erreurs à corriger, pour en faire un livre admirable, & veritablement Chreſtien. Car le ſoupçon, que l'on a eu juſqu'icy que cet Hierocles eſtoit le meſme qui avoit eſcrit contre les Chreſtiens, & qui les avoit perſecutez avec un acharnement horrible, juſqu'à meriter les faveurs de ſon Prince par ſes cruautez, m'avoit extrémement refroidi. Il me ſembloit que des Payens qui diſoient ſi bien, & qui faiſoient ſi mal, n'eſtoient pas dignes de nous inſtruire.

Eſchin. dans ſon Oraiſon contre Timarque.

Je me reſſouvenois à ce ſujet du ſage ſcrupule des Lacedemoniens, qui ſe trouvant un jour dans une extremité fort preſſante, aſſemblerent le Conſeil. Il arriva par hazard, qu'un homme trés-vicieux propoſa l'avis le plus utile. Les Lacedemoniens, toûjours attachez à l'honneſteté & à la décence, ne voulurent pas devoir le ſalut de leur patrie à un homme ſi décrié : ils firent propoſer ce meſme avis par un homme ſage, afin de pouvoir le ſuivre ſans ſe deshonorer. J'aurois voulu qu'on euſt pu faire la meſme choſe à cet Hieroclés, s'il euſt eſté celuy qu'on a cru. Heureuſement cet expedient n'eſt pas neceſſaire. J'ay eſtabli ſur des preuves aſſez ſolides, que l'Auteur de ces com-

mentaires eſt tres different de l'ennemi & du perſecuteur des Chreſtiens. J'avouë que j'ay eſté ravi de cette découverte, & que je me ſuis mis à travailler ſur ſes ouvrages avec plus de confiance & plus d'ardeur: car ſi l'éloquence demande que celuy qui la profeſſe ſoit homme de bien, la morale l'exige encore plus fortement, de celuy qui l'enſeigne.

Ces Commentaires, comme je l'ay déja dit, ſont tres precieux; & j'oſe aſſeurer qu'on peut les regarder comme nouveaux, car ils paroiſſent aujourd'huy dans ma traduction non ſeulement plus corrects, mais plus entiers. Juſqu'icy le texte étoit tres corrompu; & il ne faut pas s'eſtonner que la traduction Latine qu'en donna Jean Courtier ſur le fin du XVI. ſiecle, ſoit ſi defectueuſe: le vice du texte luy a fait faire beaucoup de fautes, mais il en a adjouſté beaucoup d'autres, parce qu'il n'entendoit pas finement le Grec, & qu'il ignoroit abſolument cette ancienne Philoſophie.

Il y en avoit déja une autre traduction Latine, faite long-temps auparavant par Jean Auriſpa de Sicile, Secretaire Apoſtolique ſous le Pape Nicolas V. & homme d'une grande érudition, grand Orateur & grand Poëte. On cite de luy un volume de Lettres, beaucoup d'Epigram-

mes & d'autres Vers tres élegans ; & on luy donne la loüange d'avoir eſté fort verſé dans la lecture des Auteurs Grecs. Il en avoit expliqué quelques uns à Laurent Valle, qui en teſmoigne ſa reconnoiſſance, en publiant, qu'il le regardoit à cet égard comme ſon precepteur & comme ſon pére. Mais la grande connoiſſance qu'avoit Auriſpa de la langue Greque, paroiſt encore par ſa traduction d'Archimede & par celle d'Hieroclés. Il fit la derniere à l'âge de quatre-vingts ans. La Bibliotheque du Roy, la plus riche de l'Europe, m'a fourni deux éditions de cette Traduction Latine, faites ſous le Pontificat de Sixte IV. pluſieurs années aprés la mort de ſon Auteur, la premiere à Padoüe en M. CCCC. LXXIV. & l'autre à Rome un an aprés. Il n'y a point de témoignage plus honorable a Pythagore & à Hierocles, que celuy que leur rend ce venerable Vieillard dans la Dedicace de ſon Ouvrage qu'il adreſſe à Nicolas V. le pére des Lettres, & ſon bienfaicteur : il dit, * *Qu'eſtant allé par ſon ordre à Veniſe, il y acheta quelques livres Grecs, par-*

* Cum Venetiis eſſem tuo juſſu, libros aliquot Græcos emi, inter quos repperi Hieroclem ſuper verſibus Pythagoræ aureis appellatis, in quibus omnis Pythagoreorum Philoſophia continetur. Tantaque in eis eſt doctrina, tanta legenti utilitas, ut octogenarius jam nihil ego aut Græce aut Latine legerim, quod magis mihi profuiſſe intelligam : parùm enim aut

mi leſquels eſtoit le Commentaire d'Hierocles ſur les Vers dorés de Pythagore, où il trouva un ſi grand fonds de doctrine & tant d'utilité, qu'à ſon âge il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir rien lû où il euſt fait un plus grand profit; car ce petit Ouvrage, aux miracles prés, s'éloigne tres peu, ou point du tout de la Religion Chréſtienne: c'eſt pourquoy, ajoute-t-il, *j'en ay entrepris la traduction, que je vous dedie, & je vous ſupplie de la lire une fois; vous aſſeurant, que quoy qu'on ne puiſſe rien adjouſter à voſtre ſçavoir, & à vos vertus, vous ſerez ravi de trouver dans cette lecture dequoy vous confirmer dans vos ſentimens.* Et il appelle cet Ouvrage *tres excellent, & conforme à la Religion Chreſtienne. Opuſculum præſtantiſſimum, & Religioni Chriſtianæ conſentaneum.*

Je n'ay eu connoiſſance de cette Traduction d'Auriſpa qu'aprés l'impreſſion de mon Ouvrage, & lorſqu'on imprimoit cette Preface. Ainſi je n'ay pas eu le temps de l'examiner à fond, par conſequent je ne ſuis pas en état d'en rendre un fidelle compte. Et il ne faut pas

nihil, ubi miracula non fuerunt, à fide Chriſtiana differt hoc Opuſculum. Latinum feci, & nomini Sanctitatis tuæ dedicavi, oroque ut ſemel legas; nam quamvis ita doctus, ita omnium virtutum genere præditus ſis, ut neque doctrinæ, neque virtuti tuæ quidquam addi poſſit, placebit nihilominus legere ea quæ ſententiam tuam confirmabunt.

prononcer legérement ſur les eſcrits d'un homme auſſi recommandable par ſon grand ſçavoir, que venerable par ſon âge. Dailleurs, comme il a eſté le premier qui a défriché ces Commentaires dans un temps où les Lettres ne commençoient qu'à renaiſtre par la protection que leur donnoit le Pape Nicolas V. on doit avoir de l'Indulgence, & n'en pas juger à la rigueur. J'ay parcouru ſon Ouvrage, & j'ay vû que ce n'eſt ni le ſçavoir, ni l'eſprit, ni le ſtile meſme qui luy ont manqué, mais des manuſcrits plus corrects. Malheureuſement ceux qu'il avoit achetez à Veniſe, eſtoient auſſi corrompus, & moins entiers, que ceux qu'on a eûs dans la ſuite, & ſur leſquels on a imprimé le texte Grec : car je remarque dans ſa traduction preſque les meſmes fautes qu'on a continuées aprés luy, & d'autres encore qui ne viennent ſans doute que du deffaut du texte. Dans le reſte il y a des endroits heureuſement exprimez & plus corrects, que dans la traduction de Jean Courtier : cette derniere quelque défectueuſe qu'elle ſoit, me ſemble pourtant un peu plus exacte. Il ne paroiſt pas que l'Auteur ait connu la premiere, car il n'en parle point. Mais tout bien compenſé, cette premiere a ſon merite, elle peut meſme eſtre conſultée comme un manuſcrit, ſi jamais on imprime le

texte Grec: & Auriſpa eſt digne d'une tres-grande loüange, d'avoir eu le courage & la force à quatre-vingts ans, & denué de tous les ſecours que nous avons aujourd'huy, d'entreprendre la traduction d'un ouvrage philoſophique auſſi profond, & auſſi difficile que ce Commentaire d'Hierocles, & d'avoir ſurmonté tant d'obſtacles pour procurer à ſon ſiecle une lecture ſi avantageuſe & ſi utile. Je me ſuis fait un ſingulier plaiſir de luy rendre la juſtice qui luy eſt deuë, & d'avoir tiré ſa memoire des tenebres de l'oubli.

Meric Caſaubon, fils du grand Caſaubon, adjouta quelques remarques à une édition qu'on fit à Londres de la traduction de Jean Courtier, & dans ces remarques il a reſtitué heureuſement pluſieurs paſſages, mais cela ne ſuffiſoit pas pour rétablir entierement le texte.

M. l'Abbé Renaudot, qui a orné beaucoup de vertu, & un grand fonds d'eſprit, d'un ſçavoir tres-profond, m'a communiqué un exemplaire de l'édition de Jean Courtier, enrichie à la marge de quantité de belles corrections écrites par une main inconnuë, mais ſçavante. D'abord je ne ſçavois ſi c'eſtoient de ſimples conjectures; mais enfin j'ay vû que c'eſtoient des diverſes leçons tirées des meilleurs manuſcrits. Ce ſçavant Abbé ne s'eſt pas

contenté de me fournir ce treſor ; il a plus fait encore : il m'a procuré le ſecours de M. Antonio Maria Salvini, Profeſſeur en Grec à Florence, Academicien *della Cruſca*, & de l'Academie de Rome de *gli Arcadi*, homme de beaucoup d'eſprit, tres-ſçavant dans la langue Greque, & dans les belles Lettres ; &, ce qui ſe trouve rarement avec tant de ſçavoir, d'une modeſtie tres ſinguliere, & toûjours preſt à quitter ſes occupations pour aider les autres dans leurs travaux, en leur communiquant liberalement tout ce qu'il y a à Florence de plus precieux, & qui peut ſervir à l'avancement des Lettres. M. Salvini a pris la peine d'extraire luy-meſme, & de m'envoyer toutes les differentes leçons d'un excellent manuſcrit d'Hieroclés, qui ſe trouve dans la Bibliotheque de S. Laurent, tres-riche en toute ſorte de manuſcrits les plus rares ; & ſur tout de manuſcrits Grecs, que le grand Coſme, pére de la Patrie, Laurent ſon fils, le Pape Clement VII. & le grand Duc Coſme I. ont amaſſez avec des dépenſes infinies, & que les deux derniers ont ſuperbement placez dans un vaiſſeau d'une architecture admirable, executée ſur le deſſein de Michel-Ange. Ce manuſcrit en confirmant la pluſpart des corrections de la marge de l'exemplaire de Paris m'en a fourni quan-

tité d'autres tres-neceſſaires, & tres-importantes, & a ſuppléé meſme ſouvent des mots & des lignes entieres qui manquoient viſiblement, de ſorte que je puis aſſeurer que le texte d'Hierocles eſt preſentement auſſi entier qu'il le puiſſe eſtre, & tel qu'il eſt ſorti des mains de l'Auteur. J'en ay rapporté les principales corrections dans les Remarques, c'eſt à dire, celles qui font un ſens different de celuy du texte imprimé: toutes les autres, qui ne ſont proprement que des élegances de ſtyle, ou qui ne changent pas le ſens, je n'ay pû les marquer, parce que cela auroit eſté ennuyeux, & peu ſenſible dans des remarques Françoiſes; mais elles ſerviront tres utilement ſi jamais on imprime le texte Grec, qui merite certainement de voir le jour en l'eſtat où ce manuſcrit nous l'a rendu. Je n'ay jamais fait cas de toutes les minuties que beaucoup de ſçavans recueillent d'ordinaire dans les manuſcrits, mais j'eſtime infiniment tout ce qui éclaircit des paſſages obſcurs & inexplicables ſans ce ſecours, ce qui fait un beau ſens où il n'y en a point, & ce qui donne lieu à d'heureuſes découvertes. Voilà ce qu'on doit chercher dans les manuſcrits: & c'eſt ce que l'on trouve dans celuy de Florence; il n'y a pas de page où il ne preſente quelque choſe de precieux.

Avec un ſi grand ſecours je puis eſperer que ma traduction Françoiſe aura tous les avantages qui manquent aux deux traductions Latines dont j'ay parlé. Je n'ay rien oublié pour la rendre claire, & pour la mettre en eſtat de porter nettement dans l'eſprit l'idée juſte du precepte & de la raiſon du precepte. Dans cette veuë j'ay meſme quelquefois employé des expreſſions que je n'aurois pas hazardées dans des traitez d'une autre nature. Les matieres de Philoſophie donnent des libertez que l'on n'oſeroit prendre ailleurs : elles forcent meſme à s'en ſervir, comme Ciceron l'a reconnu & pratiqué dans ſes traitez philoſophiques.

Hierocles eſt un eſprit du premier ordre : il a des idées nobles & ſublimes, & ſouvent tres-difficiles à entendre; une traduction ſeule ſeroit inutile, car il y a beaucoup de paſſages qui ne ſeroient point entendus ſur tout par ceux qui n'ont pas fait une eſtude particuliere des anciens Philoſophes. Il a donc fallu accompagner la traduction de remarques. Theodore Marſile en a donné quelques-unes ſur les vers de Pythagore : & Meric Caſaubon, comme je l'ay deja dit, en a fait un petit nombre ſur quelques endroits d'Hierocles, plus pour corriger le texte, que pour l'expliquer. Mais perſonne juſqu'icy n'a en-

trepris d'expliquer Hierocles tout entier ; & c'eſt ce que je me ſuis propoſé de faire. Je n'ay épargné, ni temps, ni travail pour éclaircir toutes les difficultez. Il n'y en a pas une que je n'aye expliquée, ou eſſayé d'expliquer, pour parvenir à rendre ce ſyſtéme auſſi clair & auſſi ſenſible, qu'il l'eſtoit du temps de Pythagore meſme.

Comme Hierocles n'a fleuri que dans le quatrieme ou cinquieme ſiecle, il n'y a pas de doute que la Religion Chreſtienne ne l'ait aidé à developper beaucoup de dogmes de Pythagore qui n'avoient pas eſté ſi bien éclaircis avant luy. Il n'appartient qu'à elle de diſſiper les tenebres, d'éclaircir les ombres, & d'oſter le voile qui cache les plus grandes veritez ; mais il ne faut pas pouſſer plus loin ce principe, ni s'imaginer qu'Hierocles ait changé le ſyſtéme de Pythagore, pour le rapprocher de la Religion Chreſtienne, & pour le rendre plus beau : il n'a fait que tirer de cette ſainte Religion le veritable eſprit du dogme, que ce Philoſophe avoit puiſé dans les livres & dans les traditions des Juifs ; & c'eſt ainſi qu'on doit expliquer les eſcrits des Payens ; car, comme je l'ay dit dans le Diſcours ſur Platon, il ne faut pas pretendre éclaircir les veritez de la Religion par les veuës des Philoſophes, mais au contraire, il faut éclaircir les veuës des

Philoſophes par les veritez de la Religion. Et c'eſt ce que fait Hierocles ; car il eſt certain que les ſemences de toutes les veritez qu'il enſeigne, ſe trouvent dans Timée & dans Platon Diſciples de Pythagore, comme on le verra dans les Remarques.

Par exemple, dans ce qu'Hierocles dit des fils de Dieu, qu'ils ſont les images du Pere, & les images incorruptibles, il a ſans doute emprunté de noſtre Religion les traits dont elle deſigne noſtre Seigneur, qui eſt la veritable image du Pere, & qui n'a point connu le peché : mais le fond du dogme eſtoit certainement dans Pythagore, puiſque Timée & Platon l'avoient pris de luy. Il y a meſme lieu de s'étonner que dans une ſi grande lumiere il n'ait pas vû le ridicule de cette pluralité de fils de Dieu, & qu'il n'ait pas embraſſé la verité d'un fils unique ; verité reconnuë & anoncée par le Poëte meſme, à qui on a donné le nom d'Orphée, & dont les eſcrits eſtoient d'une grade autorité parmi les payens ; car il a dit en propres termes :

Εἰς δὲ λόγον θεῖον βλέψας τούτῳ συνέδρευε.

Et portant les yeux de ton entendement juſqu'au Verbe divin, repoſe toy ſur luy,

Le meſme Poëte aſſure ailleurs que Jupiter, Pluton, le Soleil, Bacchus ne ſont que differens noms d'un ſeul & meſme

Dieu. Platon parle auſſi *du Verbe tres-divin*, qu'il appelle la cauſe des eſtres, & il reconnoiſt que de la connoiſſance de ce Verbe depend le bonheur de cette vie, & la felicité de l'autre, & qu'elle ſeule mene à toutes les connoiſſances les plus ſublimes. Hierocles a donc eſté en cela du nombre de ces malheureux dont parle Pythagore, qui s'attirent volontairement leurs malheurs, & qui ne voyent, ni n'entendent que les biens ſont prés d'eux, & que Dieu les a mis en leur puiſſance; & ce qui eſt encore plus eſtonnant, *il a dormi à midy*, pour me ſervir de l'expreſſion du meſme Pythagore. Sommeil funeſte, qui a eſté la juſte punition de ce qu'il s'eſt toûjours tenu attaché aux élemens groſſiers de la Philoſophie aprés la manifeſtation claire & entiere de la verité, & qu'eſtant né dans le temps où la Religion Chreſtienne triomphoit avec tant d'éclat de l'ignorance & de l'erreur il a fermé les yeux à cette lumiere divine.

Tom. 2. p. 916. & tom. 3. p. 333.

Symb. 13. p. CXCVI.

Sur l'explication qu'il donne aux trois premiers Vers de Pythagore, en partageant les ſubſtances raiſonnables en *Dieux immortels, en Heros, & en Demons terreſtres*, & en donnant à la nature Angelique le nom de *Heros*, on pourroit l'accuſer de s'eſtre eſloigné du dogme des anciens Philoſophes, qui appellent *Heros*, non les

Anges, mais les hommes conſacrez aprés leur mort, témoin ces mots des medailles, *Heros Antinous : Heros Eurypylus* : temoin encore les Temples appellez *Heroa*, qui eſtoient des Temples baſtis à des hommes qu'on avoit élevez aprés leur mort au rang des Dieux ; car voila les trois degrez *les Dieux, les Demons, les Heros*. Mais ce reproche ne ſeroit pas trop bien fondé, car comme les Anciens ont partagé en pluſieurs eſpeces les ſubſtances raiſonnables qui ſont entre Dieu & les hommes qui vivent encore ſur la terre, & qu'ils ont donné à ces ſubſtances les noms d'*Anges*, de *Demons*, & de *Heros*, l'Auteur de ces Vers a fort bien pû appeller *Heros* la premiere eſpece, les Anges, comme Hierocles aſſure qu'on l'a pratiqué. *D'autres*, dit-il, *ne donnent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms, en les appellant Anges, Demons, ou Heros, par les raiſons que nous avons dites.*

Page 30.

Pour peu que l'on reflechiſſe ſur la neceſſité de la Religion, & ſur la corruption de l'homme, on voit clairement de quelle maniere les hommes ont eſté portez à abuſer de tous les ſecours que Dieu leur a donnez pour le connoiſtre, & comment l'idolatrie a eſté comme l'ombre de la Religion.

Dieu avoit manifeſté ſa gloire dans les Cieux, & communiqué à tous ſes ouvrages des perfections qui marquoient aux

hommes, qu'il y avoit au deſſus d'eux un eſtre tout puiſſant & tout bon, qui les avoit créez, & qui meritoit leur culte. Mais leur corruption les porta à rendre aux creatures l'honneur qu'elles demandoient pour leur Createur : voila la naiſſance du paganiſme & de l'idolâtrie, qui n'eſt que la corruption de la Religion naturelle, & une fauſſe Religion inventée ſur la Religion legitime & veritable ; car, comme je l'ay déja dit, le faux imite toûjours le vray.

Dieu veut corriger ce deſordre par la Religion revelée. Cette Revelation apprend aux hommes que Dieu eſt unique, elle leur fait entrevoir un Liberateur en qui Dieu a mis ſon eſprit, & qui n'eſt autre que le Meſſie, le Chriſt, Fils de Dieu. Elle leur montre des ſubſtances raiſonnables, plus parfaites que les hommes, que Dieu a créées, & dont il fait ſes miniſtres, & enfin elle leur parle de certains hommes, qui ayant eſté les amis de Dieu pendant leur vie, luy ſont encore plus eſtroitement unis aprés leur mort. La corruption abuſa encore de ces connoiſſances. Elle meſla à cette unité de Dieu des imaginations monſtrueuſes. Au lieu d'un fils unique, elle donna à Dieu un nombre infini d'enfans : au lieu d'Anges, miniſtres de ce Dieu ſupreme, elle imagina pluſieurs ſortes d'Eſprits bons & mauvais, auſquels elle ſacrifia ; &

au lieu d'hommes ſages, morts dans la pratique de la vertu, & devenus par là amis de Dieu, & citoyens du Ciel, & auſquels par conſequent il eſtoit deû une ſorte de culte ſubordonné, elle diviniſa les hommes les plus vicieux, & qui n'eſtoient devenus fameux que par l'énormité de leurs crimes : elle leur conſacra des Temples, & leur fit bien-toſt les meſmes ſacrifices qu'à ſes Dieux.

Pythagore, qui avoit eſté inſtruit de la Theologie des Hebreux, & qui n'ignoroit pas que les chaſtimens dont Dieu les avoit ſi ſouvent punis, venoient ordinairement de leur idolatrie, fut frappé de ces excés trop groſſiers, & voulut les corriger en ramenant ſes diſciples à la raiſon, & en leur enſeignant à rendre à ces ſubſtances un culte proportionné à leur dignité, ce qu'il appelle νομα ρέζειν, *rendre un culte legitime & conforme à la Loy.* Mais au lieu de détruire l'idolatrie, il ne fit que la confirmer en la limitant; auſſi n'eſtoit-ce pas là l'ouvrage de l'homme; car l'homme ne corrige pas les penchants du cœur. Il y eût peut-eſtre des particuliers qui ſe reformerent en quelque façon ſur ſes preceptes, mais le general continua de ſe plonger dans la meſme ſuperſtion, & l'idolatrie regna avec la meſme violence. La Religion Chreſtienne meſme n'en arreſta

pas entierement le cours; mais comme elle répandit un plus grand jour sur les veritez, que les anciens Philosophes avoient entrevenës, leurs Disciples s'en servirent très utilement pour approfondir leurs dogmes, & pour les developper beaucoup mieux qu'on n'avoit fait auparavant. C'est ce qu'a fait Hierocles dans l'explication qu'il donne aux Vers de Pythagore, & c'est ce qui rend ses Commentaires si lumineux, &, si j'ose le dire, si chrestiens.

Je ne parleray icy que de ce qu'il dit sur les trois premiers Vers, qui sont les plus importants. Il est certain que l'explication qu'il leur donne, est conforme à l'idée de Pythagore; car long-temps avant Hierocles, Platon avoit fait le mesme partage avec la mesme subordination, & ordonné qu'on rendist le premier culte aux Dieux, le second aux Demons, & le troisieme aux Heros. * *Aprés les Dieux celestes*, dit-il, *l'homme sage sacrifiera aux Demons, & aprés les Demons aux Heros.* C'est le dogme de Pythagore; avec cette difference, que Pythagore appelle *Heros* ceux que Platon nomme *Demons*, & qu'il donne le nom de *Demons terrestres* à ceux qu'il appelle *Heros*. Ce qui ne change rien au fond. Mais il

*Μετὰ θεοὺς δὲ τούς δὲ, καὶ τοῖς δαίμοσιν ὁ γ' ἔμφρων ἱερεύσειτ' ἄν. ἥρωσι δὲ μετὰ τούτους. dans le liv. des Loix, tom. 2. p. 717.

faut avouër qu'Hierocles a tiré de la Religion Chreſtienne la connoiſſance des bornes ſi juſtes & ſi preciſes qu'il donne à ces differents cultes, & les principaux traits dont il deſigne les Anges & les hommes receus dans les chœurs celeſtes, c'eſt à dire, les Saints. Les Payens avant luy ont connu l'eſſence Angelique : Platon a dit dans le x. liv. des loix, *que dans les combats que nous avons à ſoutenir dans ce monde, nous ne pouvons vaincre, que lorſque Dieu ou ſes Anges viennent à noſtre ſecours.* Mais aucun Payen n'en a parlé comme Hierocles. Au moins je n'ay point vû ailleurs ce qu'il dit, *que les Anges ſont non ſeulement au deſſous de Dieu, & au deſſus de l'homme, mais encore qu'ils ne connoiſſent que ſelon qu'il plaiſt à Dieu de les éclairer; qu'ils ſont tout éclatans de la lumiere qui rejaillit de Dieu ſur eux ; qu'ils ſervent de canal à cette lumiere divine pour nous éclairer, que pleins d'amour pour Dieu ils ne cherchent qu'à nous aider à paſſer de cette vie terreſtre à une vie divine,* & enfin, *qu'ils ſont deſtinez à nous annoncer les regles pour la bonne vie & pour le bonheur éternel.*

Mais le ſecours qu'Hierocles a tiré des livres de la Religion Chreſtienne paroiſt ſur tout dans ce qu'il dit des gens de bien, qui aprés avoir paſſé leur vie dans la pra-

tique de la vertu, ont eſté receus dans les chœurs celeſtes, c'eſt à dire, ont eſté beatifiés. Pythagore les avoit appellez ſimplement *Demons terreſtres* ; * terreſtres, parce qu'ils ſont hommes par leur nature ; & Demons, parce qu'eſtant dans le ciel & unis à Dieu, ils ſont pleins de ſcience & de lumiere ; & Platon s'eſtoit contenté de dire que les ames, aprés qu'elles ſont ſeparées du corps, ont encore ſoin des choſes qui regardent les hommes ; qu'elles protegent particulierement ceux de leur famille qui ſont reſtez ſur la terre, & qu'elles meritent d'eſtre honorées. Mais Hierocles va bien plus loin, & il marque les Saints d'une maniere ſi nette & ſi preciſe, qu'on voit clairement qu'il n'a pu tirer que des livres de la Religion Chreſtienne les traits dont il ſe ſert pour les deſigner. Où auroit-il pû apprendre ailleurs, *que la meſme grace divine qui fait les Saints, les rend dignes de nos reſpects, & de noſtre culte. Qu'il ne faut les honorer qu'aprés qu'ils ont eſté receus dans le Chœur divin, & que ce culte conſiſte principalement à les imiter, & à obeïr aux preceptes qu'ils nous ont laiſſez, & à*

* Je m'accommode icy à l'explication d'Hierocles, car j'ay fait voir dans les remarques que le terme Grec δαίμονες κεκριμένοι ſignifie, *les morts devenus demons* c'eſt-à-dire, *beatifiez*.

ſuivre les ſentiers qu'ils nous ont tracez avec mille peines & mille travaux en conſignant dans leurs eſcrits pour le bien commun des hommes, les élemens des vertus & les regles de la verité? Je ne crois pas qu'on trouve rien de ſemblable dans tous les Auteurs Payens qui ont eſcrit avant la venuë de noſtre Seigneur.

Voilà donc des preuves certaines de ce que je voulois établir, qu'Hierocles n'a point changé les dogmes de Pythagore, & qu'il s'eſt ſeulement ſervi des lumieres de la Religion Chreſtienne pour expliquer ces dogmes, parce qu'il n'y a que la Religion Chreſtienne, qui puiſſe donner le veritable ſens des principes puiſez dans les livres & dans les traditions des Juifs.

Nous avons une traduction Arabe des vers de Pythagore. Je ne puis pas juger de cette copie, mais la traduction Latine que Jean Elichman, tres-ſçavant dans les langues Orientales nous en a donnée, me confirme dans ce que j'ay dit autrefois de tous ces traducteurs Orientaux, qu'ils ſont plus capables d'obſcurcir la verité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidelité de leurs verſions. Celuy-cy a gaſté la pluſpart des préceptes de Pythagore, & n'a rien compris dans ſa theologie. Saumaiſe en a relevé pluſieurs fautes, mais il ne paroiſt pas

avoir eſté auſſi heureux à les corriger. Dans les endroits les plus importans & les plus difficiles il fait voir qu'il n'a entendu ni le ſyſtéme de Pythagore, ni l'explication qu'en a donné Hierocles. Grotius y eſt bien mieux entré que luy, & en a mieux ſenti la beauté & la force. Il ſçavoit preſque tout Hierocles par cœur, & perſonne ne s'en eſt ſervi plus heureuſement: il en a tiré des treſors dont il a enrichi ſes eſcrits, & ſur tout ſes commentaires ſur l'Ecriture ſainte.

Au reſte pour expliquer Hierocles, & pour demeſler dans ſa doctrine les veritez qu'il a connuës d'avec les erreurs qu'il n'a pas eu la force de corriger, il a fallu dans les Remarques s'eſlever juſqu'à la plus haute theologie. Comme mille exemples m'ont confirmé la verité de cette belle maxime d'Hierocles, que l'homme eſt naturellement fecond en opinions eſtranges & erronées, quand il s'abandonne à ſes propres lumieres, & qu'il ne ſuit pas les notions communes ſelon la droite raiſon, je n'ay rien avancé de moy-meſme, j'ay toûjours ſuivi les guides les plus ſeurs, & j'ay taſché de ne m'écarter jamais des notions communes.

Je ne ſçay pas quel ſuccés aura cet Ouvrage. Il me ſemble que ſi Pythagore a acquis tant de reputation dans un ſiecle où

il n'y avoit que ſept hommes ſages, il devroit bien la conſerver, ou pluſtoſt l'augmenter aujourd' huy où l'on en trouvera à peine ſept qui ne le ſoient point. Les ſages ſe font un honneur d'eſtimer & d'honorer ceux qui le meritent, &, comme dit Plutarque, orner les autres, c'eſt un ornement tres-digne, qui vient d'une ſurabondance de gloire & d'honneur. Ceux qui ſont chiches des loüanges d'autruy, ſont des envieux, ou des gens pauvres & affamez de loüanges, & qui ne veulent pas donner ce qu'ils n'ont jamais receu. Ils me permettront de les faire ſouvenir icy, que les Anciens ont mis les Graces auprés de Mercure, dans le ſeul deſſein de nous apprendre qu'il faut avoir de la reconnoiſſance pour ceux qui travaillent à nous inſtruire, & qui nous font part de ce qu'ils ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux. Comme la lumiere eſt le bien de ceux qui la voyent, les diſcours des Sages ſont le bien de ceux qui les entendent, s'ils veulent les recevoir.

PH 303 Li XXVI-I

LA VIE DE PYTHAGORE.

QUAND Dieu n'a pas pris ſoin d'inſtruire luy-meſme les hommes, & de les enſeigner comme un maiſtre enſeigne ſes diſciples, leur raiſon a toûjours été long-temps à ſe perfectionner, & ils ne ſont parvenus que fort tard à connoiſtre la ſageſſe. Et comme cet heureux privilége d'avoir Dieu pour maiſtre, & pour précepteur, s'il eſt permis de parler ainſi, n'a jamais été accordé qu'à un ſeul peuple, tous les autres ont croupi long-temps dans les ténébres de l'ignorance & de l'erreur; & ces ténébres ne ſe ſont diſſipées qu'à meſure qu'ils ont approché

des lieux fréquentez par ce peuple élû, à qui les oracles de la véritable ſageſſe avoient été confiez; & à qui, par cette raiſon, appartient véritablement, & à la lettre, le glorieux titre de *diſciple de Dieu*, qu'Homére ne donne à Minos qu'improprement, & par figure.

Dans le xix. li. de l'Odyſſ. Διὸς μεγάλου ἑταίρης.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi les Grecs, malgré leur habileté, & tous les talents de leur eſprit, en quoy certainement ils ont ſurpaſſé toutes les nations du monde, ont été tant de ſiécles ſans aucune teinture de la Philoſophie, & ſans aucune connoiſſance de la nature. Ce ne fut que du temps de Solon vers la XLVI. Olympiade, c'eſt à dire, prés de ſix cens ans avant Jeſus-Chriſt, qu'ils commencérent à philoſopher. Encore parmy les ſept Sages, qui parurent alors avec éclat, n'y eut-il que le ſeul Thalés, qui, comme Plutarque nous l'apprend, pouſſa ſes ſpéculations au-delà des choſes d'uſage, tous les autres n'ayant acquis cette reputation de ſageſſe, que par leur grande habileté dans la ſcience qui

traite du gouvernement des états. Voila pourquoy Damon de Cyrene les blamoit tous dans un traité qu'il avoit fait des Philoſophes; Anaximéne leur reprochoit, qu'ils étoient tous attachez à la * politique; & Dicearchus diſoit fort bien, qu'ils n'étoient ni ſages, ni amateurs de la ſageſſe, mais ſeulement des hommes habiles & de bons legiſlateurs.

Voila les premiers rayons de la ſageſſe, qui commencérent à éclairer les Grecs; car Thalés n'avoit point eu de maiſtre de ſa nation, comme ils l'avouënt eux-meſmes. *Perſonne ne le guida & ne luy fraya le chemin*, dit Diogéne Laërce, *mais il alla en Egypte, & converſa long-temps avec les Preſtres Egyptiens.*

Ce fut donc en Egypte que les Grecs prirent les premiers élemens de la véritable ſageſſe. Mais d'où étoient venuës aux Egyptiens ces connoiſſances ſi ſublimes, ces connoiſſances que n'a-

* C'eſt ainſi qu'il faut lire dans Diogéne Laërce, Θαλῆτος πολιτικὰς, & non pas ποιητικὰς, *à la poëſie.* Dans la vie de Thalés.

voient ni les Mages des Perſes, ni les Chaldéens, ni les Gymnoſophiſtes, ni les Celtes, ni les Druides, ni aucun des Barbares? Elles venoient certainement du commerce que ces peuples avoient eu avec le peuple de Dieu, depuis qu'il avoit été captif en Egypte.

On fera peut-eſtre icy une objection qui paroiſt raiſonnable. On dira, pourquoy les Grecs alloient-ils chercher la ſageſſe en Egypte où il n'y en avoit que de légéres traces, déja effacées par mille ſuperſtitions! & que n'alloient-ils dans la Judée, où la véritable ſageſſe étoit ſur le troſne! dans cette contrée où les Prophétes inſpirez de Dieu faiſoient entendre tous les jours leur voix, où le moindre artiſan leur auroit appris en huit jours de plus grands principes ſur la creation du monde, ſur la conduite de Dieu, & ſur les devoirs de l'homme, qu'ils n'en pouvoient apprendre de tous les Preſtres Egyptiens, & de tous les ſages des autres peuples, & plus que tous leurs Philoſophes n'en ap-

prirent dans l'eſpace de quatre-vingts douze olympiades, ou de trois cens ſoixante-dix ans, qui s'écoulérent depuis Thalés leur prémier Philoſophe, juſqu'à Epicure qui en fut le dernier; dans cette contrée enfin, dans laquelle ſeule habitoit la vérité, au lieu que tous les autres pays du monde étoient le ſéjour de l'erreur & du menſonge!

Il n'eſt pas difficile de répondre à cette objection. Je ne diray pas que les Grecs deſcendus des Egyptiens, pouvoient avoir plus d'inclination pour le pays de leur origine, & où ils trouvoient leurs Dieux & leur Religion.

Je diray bien moins encore, comme Lactance, que Dieu les empeſcha d'aller en Judée, afin qu'ils ne puſſent pas apprendre la vérité, parce qu'il n'étoit pas encore temps que les étrangers connuſſent la Religion du véritable Dieu. Ce ſentiment me paroiſt inſoutenable. *Liv. IV. de la véritable ſageſſe, chap. 2.*

Je ne croy pas non plus qu'on ſoit bien fondé à ſuppoſer que les Juifs étant placez préciſément entre les E-

gyptiens & les Perſes, il eſt difficile que Pythagore, en allant d'Egypte en Perſe, n'ait pas abordé chés les Juifs. Dans tous les anciens, on ne trouve pas une ſeule autorité qui puiſſe faire ſeulement ſoupçonner que Pythagore ait jamais mis le pied en Judée. S'il y avoit été, les anciens en auroient conſervé quelque mémoire, & ſon éxemple auroit été ſuivi. Non ſeulement Pythagore n'y a jamais été, mais j'oſe dire que les Grecs n'ont jamais eu aucun commerce avec les Juifs; & en voicy des raiſons qui paroiſtront peut-eſtre aſſez fortes.

Les Juifs ſe regardoient avec juſtice, comme une nation que Dieu avoit ſeparée de toutes les autres, pour ſe la ſanctifier, & pour ſe l'unir. Voila pourquoy, renfermez dans leurs limites, ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers. Pénétrez de leurs priviléges, & fiers des bénédictions que Dieu répendoit ſur eux, ils regardoient les autres peuples, comme le joüet du démon, & de l'idolatrie. Ils n'avoient aucun ménagement pour

leur Religion, ils les traitoient avec une rigueur & une ſévérité, juſqu'à enfreindre par averſion pour eux leurs Loix & leurs couſtumes. Ils ne demandoient pour faire le procés à un étranger, qu'un ſeul témoin & un ſeul Juge.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une nation qui avoit en horreur toutes les autres nations, leurs Dieux, & leurs cérémonies, fuſt auſſi elle-meſme l'objet de la haine & du mépris de toutes les autres nations; & encore moins qu'une nation élûë de Dieu, fuſt la nation réjettée des hommes. Mais quoy qu'on la regardaſt comme la plus vile des nations, on peut dire qu'elle étoit encore plus inconnuë que mépriſée. On ne croiroit jamais juſqu'à quel point elle étoit ignorée des Grecs, de ces hommes curieux & avides de tout apprendre, ſi on n'en avoit des témoignages qui prouvent que la Judée étoit pour eux un pays trés-inconnu, non ſeulement du temps de Thalés, ſix cens ans avant Jeſus-Chriſt; mais cent ans encore aprés la naiſſance de

Dans ſes propos de table, liv. IV. queſt. V.

ce Sauveur. On n'a qu'à entendre Plutarque parler des cérémonies & des feſtes des Juifs. On voit clairement, qu'ils ne connoiſſoient ce peuple que par des bruits confus, ſur leſquels ils baſtiſſoient les fables les plus abſurdes.

[a] Dans le mois de Tiſri, qui répond au mois de Septembre, les Juifs avoient trois feſtes; la premiére ſe célébroit le premier du mois; c'étoit la feſte des Trompettes.

[b] La ſeconde étoit le dix du mois; c'étoit la feſte des Expiations, ou du pardon.

[c] Et la troiſiéme, le quinze du meſme mois; c'étoit la feſte des Tabernacles qui duroit ſept jours, qu'ils paſſoient dans des tentes couvertes de feüillages, en mémoire de ce qu'ils avoient campé dans le deſert, lorſque

[a] Menſe ſeptimo, prima die menſis erit vobis ſabatum memoriale clangentibus tubis. *Levitic. 23. 24.*

[b] Decimo die menſis hujus ſeptimi dies Expiationum erit celeberrimus. *23. 27.*

[c] A quinto decimo menſis ſeptimi erunt feriæ tabernaculorum ſeptem diebus Domino. *23. 34.*

Dieu les eut rétirez d'Egypte. En ce jour ils prennoient des branches de citronnier, de palmier, de myrthe, & de ſaule, qu'ils portoient à la main, comme cela leur étoit ordonné.

* Plutarque confond ces feſtes, il prend celle du jeuſne & des expiations pour celle des tabernacles, qu'il partage en deux; & il met la derniére, celle des trompettes, qui précede les deux autres.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, il aſſeure que c'étoient des feſtes célébrées en l'honneur de Bacchus; il prend pour des thyrſes les branches qu'ils portoient à la main; il dit que ces trompettes étoient deſtinées à invoquer Bacchus, comme faiſoient les Argiens dans leurs Bacchanales. Il croit que les Levites étoient ainſi appellez du ſurnom de Bacchus qu'on appelloit *Lyſius* & *Evius*. Il conjecture que le mot,

* Sumetiſque vobis die primo fructus arboris pulcherrimæ, ſpatulaſque palmarum & ramos ligni denſarum frondium, & ſalices de torrente, & lætabimini coram Domino Deo veſtro. 23. 40.

ſabat, eſt tiré du nom, *ſabbos*, qu'on donnoit aux Preſtres de Bacchus, à cauſe de l'exclamation, *ſabboi*, qu'ils faiſoient dans les Bacchanales. Il debite que les jours de ſabbat étoient des feſtes de ce Dieu de la débauche parce, dit-il, que ces jours-là ils s'excitoient à boire, & à s'enyvrer.

Ce qu'il ajouſte des veſtements du grand Preſtre, ne marque pas moins ſon ignorance. Il dit que l'Ephod ou le pectoral étoit une peau de cerf brodée d'or, & que les clochettes qui pendoient au bas de la robe de deſſous l'Ephod, étoient pour faire un bruit pareil à celuy qu'on faiſoit dans les ſacrifices nocturnes de Bacchus, & à cauſe duquel on appelloit les nourrices de ce Dieu, *Chalcodryſtas*, comme, *frappants le cuivre.*

Il prétend qu'ils ne faiſoient point d'oblation de miel; parce, dit-il, *que le miel gaſte le vin.* La choſe eſt auſſi fauſſe, que la raiſon eſt abſurde. Les Juifs ne faiſoient pas bruſler le miel ſur l'autel; mais ils en faiſoient des oblations, car ils en offroient les pré-

mices. Enfin, il eſt ſi peu inſtruit de leurs couſtumes, qu'il ne ſçait ſi c'eſt par vénération, ou par horreur, qu'ils ne mangent pas la chair de pourceau.

Voila la Judée entiérement ignorée des Grecs, & voila les raiſons qui les empeſchoient d'y avoir aucun commerce. Ne pouvant donc aller aſſouvir leur curioſité chés les Juifs, ils alloient en Egypte où ce peuple avoit laiſſé quelques étincelles de ſageſſe, & où il portoit toûjours quelque nouvelle connoiſſance, par le commerce continuel qu'il avoit dans le pays ; * car les Egyptiens étoient un des peuples que Dieu avoit exceptez de l'abomination qu'il avoit ordonné aux Juifs d'avoir pour la pluſpart des Gentils.

Quoy que ce ne fuſſent que des étincelles preſque mourantes, elles ne laiſſerent pas, raſſemblées peu à peu, & nourries par de bons eſprits, de

* Non abominaberis Idumæum, quia frater tuus eſt, nec Ægyptium, quia advena fuiſti in terra ejus. *Deuteron. 23. 7.*

faire enfin un aſſez grand feu.

Thalés fut le prémier qui en dégagea quelques-unes de deſſous la cendre qui les accabloit. Avant luy ou l'Egypte n'étoit pas ouverte aux Grecs, car on pretend que le Roy Pſammeticus fut celuy qui leur en permit l'entrée vers la XXX. olympiade, ou bien ils n'y alloient que pour commercer, & pour fournir aux commoditez de la vie; & s'ils en rapportoient quelques nouveautez, ce n'étoit que des ombres de véritez, ou des ſuperſtitions nouvelles qui entretenoient & augmentoient leurs erreurs.

Thalés apprit là l'éxiſtence d'un ſeul Dieu. Il y apprit que ce Dieu avoit créé le monde; il y puiſa l'idée de l'immortalité de l'ame, dont les Grecs n'avoient jamais oüy parler, que trés-confuſément; il y prit quelque teinture de la morale, qui n'avoit encore jamais été cultivée; & chargé de ces richeſſes, il alla jetter les fondements de ſa ſecte, qui fut appellée *Ionique*, parce qu'il enſei-

gnoit à Milet ville d'*Ionie*.

Pythagore beaucoup plus jeune que luy, & pourtant ſon contemporain, ſuivit ſon éxemple; & aprés avoir fait de plus grands progrés en Egypte, il alla fonder ſa ſecte, qui fut appellée *Italique*, à cauſe qu'il enſeignoit dans cette partie de l'Italie qu'on appella la grande Grece.

Cette ſecte Italique régna bientoſt ſeule, & d'elle ſont ſortis tous les Philoſophes qui ont paru pendant l'eſpace de trois cens ſoixante-dix ans, & qui ont été partagez en pluſieurs ſectes différentes.

Rien ne ſeroit ni plus utile au public, ni plus digne d'un ſçavant homme, que de faire les vies de tous ces Philoſophes, avec plus de ſuite & plus d'éxactitude, que ne l'a fait Diogéne Laërce, qui certainement n'a pas rempli tout ce qu'on devoit attendre d'un ſi grand ſujet. On verroit par là le progrés que la raiſon d'un certain nombre d'hommes choiſis, a fait dans la connoiſſance de la vérité, lorſque toute la terre, exce-

pté un pétit coin du monde, étoit enſevelie dans les ténébres. On y verroit auſſi les éclipſes que cette verité a ſouffertes de temps en temps, parce qu'elle n'étoit pas encore aſſez forte pour triompher entiérément de l'illuſion & du menſonge, où la contagion du corps tient naturellement l'eſprit humain.

Pour moy aprés avoir donné la vie de Platon, & une idée de ſa doctrine, j'ay crû que je ferois une choſe auſſi agréable qu'utile, ſi en donnant la Philoſophie de Pythagore, dont ce qu'il y a de plus conſidérable eſt renfermé dans les Vers dorez qu'on attribuë à Lyſis ſon diſciple, & maiſtre d'Epaminondas, & dans les ſçavants Commentaires d'Hiérocles, je l'accompagnois de la vie de ce Philoſophe. Elle avoit été faite par de grands perſonnages de l'antiquité, Xenophon, Ariſtoxéne, Hermippe, qui étant aſſez voiſins des temps où Pythagore avoit vécu, pouvoient eſtre fidellement inſtruits de toutes les circonſtances de ſa vie. Mais

tous ces ouvrages ſont malheureuſement perdus; & ceux qui long-temps aprés ont entrepris le meſme travail, ſont peu capables de nous conſoler de cette perte. Diogene Laërce donna une vie de Pythagore dans le ſecond ſiécle; Porphyre en fit une dans le troiſiéme; & aprés Porphyre, ſon diſciple Jamblique s'éxerça ſur le meſme ſujet. Mais outre qu'ils n'ont obſervé ni méthode ni régle, ils ont tous péché par les endroits les plus capables de défigurer un ouvrage, comme celuy-cy, je veux dire, par trop de crédulité, qui leur a fait recevoir des fables & des énigmes pour des véritez nuës, & par trop peu d'attention ſur les circonſtances des temps & des lieux; circonſtances qui étant bien approfondies, peuvent ſeules jetter un ſi grand jour ſur les ſentimens de ce Philoſophe, qu'il n'y reſtera plus la moindre obſcurité, qu'on démeſſera aiſément la vérité cachée ſous les ténébres de la fiction & du menſonge, & que l'on découvrira les ſources où il a puiſé la pluſpart de ſes opinions.

PYTHAGORE descendoit d'Ancée, originaire de l'isle[a] de Cephalenie, dite *Samos*, & qui regna dans l'isle de[b] Melamphylus, dont il changea le nom, & qu'il appella *Samos*, du nom de sa patrie.

Cet Ancée n'étoit pas le fils de Neptune, comme on l'a mal crû; car Ancée fils de Neptune ayant été de l'expédition des Argonautes, qui précéda la guerre de Troye d'environ quarante ans, comment celuy qui avoit été Argonaute pouvoit-il estre de la migration Ionique, qui n'arriva que cent quarante ans aprés la prise de Troye! L'isle de Melamphylus ne fut peuplée par les Ioniens, & appellée Samos, qu'aprés cette migration. Homére, qui avoit connu la migration Ionique, n'a jamais connu le nouveau nom de cette Isle, qui de

[a] Isle de la mer Ionienne, au dessus de Zante, *Cephalonie*.

[b] Isle de l'Archipel, encore aujourd'huy, *Samo*.

ſon temps conſervoit encore ſon ancien nom.

Ancée qui régna à Samos, étoit ſans doute un des deſcendants de celuy qui avoit régné à Cephalenie.

De la famille de cet Ancée, deſcendoit Mnemarchus, qui ayant épouſé une de ſes parentes appellée Parthenis, en eut Pythagore.

Je ſçay bien que quelques auteurs font autrement la généalogie de ce Philoſophe, & qu'ils le font deſcendre de cet Hippaſus, qui dans le temps du retour des Heraclides au Peloponeſe, c'eſt à dire, quatre-vingts ans aprés la priſe de Troye, ſe retira à Samos. Hippaſus, diſent-ils, fut pére d'Euphron, qui eut pour fils Mnemarchus pére de Pythagore; ainſi Pythagore ſeroit le troiſiéme deſcendant d'Hippaſus, ce qui ne ſçauroit s'accorder avec la bonne Chronologie, qui ne ſouffre pas qu'on faſſe Pythagore ſi ancien.

Mnemarchus, peu de jours aprés ſon mariage, alla avec ſa femme à

Delphes, pour y vendre pendant la feſte quelques marchandiſes; car il étoit graveur, & il faiſoit commerce de bagues, & d'autres bijoux.

Pendant le ſejour qu'il y fit, il receut un Oracle d'Apollon, qui l'avertiſſoit, que s'il s'embarquoit pour la Syrie, ce voyage ſeroit pour luy trés-agréable & trés-heureux, & que ſa femme y auroit un fils qui ſeroit recommandable par ſa beauté & par ſa ſageſſe, & dont la vie ſeroit utile à tous les hommes dans tous les temps. Mnemarchus, aprés un Oracle ſi formel, ne manqua pas d'aller en Syrie; mais auparavant il changea le nom de ſa femme, & au lieu de Parthenis, il l'appella Pythais, en mémoire de cet Oracle d'Apollon Pythien. En quoy on peut remarquer la couſtume des peuples d'Orient, de changer les noms pour des événemens extraordinaires, comme on le voit dans l'Ecriture ſainte, & dans Homére.

A Sidon Parthenis, ou Pythais accoucha d'un fils qui fut appellé Pythagore, parce qu'il avoit été prédit

par cet Oracle d'Appollon. D'autres prétendent qu'il eut ce nom, parce que tout ce qu'il diſoit étoit auſſi vray, & auſſi certain que les Oracles de ce Dieu ; mais pour fonder cette opinion, il faudroit prouver que ce nom ne luy fut donné que fort tard, & qu'il en eut un autre pendant ſon enfance.

Pythagore vint au monde vers l'olympiade XLVII. quatre générations aprés Numa, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a ſolidement établi, c'eſt à dire, environ cinq cens quatre-vingt dix ans avant Jeſus-Chriſt. Nabuchoſor régnoit alors à Babylone, & les Ptophétes Ezechiel, & Daniel prophétiſoient. Cette remarque ne ſera pas inutile pour la ſuite.

Mnemarchus de retour à Samos, employa la plus grande partie du gain qu'il avoit fait dans ſon voyage, à baſtir un temple à Apollon, & eut de ſon fils tous les ſoins qui pouvoient appuyer les grandes eſpérances qu'il en avoit conceuës. Le jeune Pythagore croiſſoit tous les jours en ſageſ-

ſe : la douceur, la modération, la juſtice, la piété paroiſſoient avec tant d'éclat dans toutes ſes paroles, & dans toutes ſes actions, qu'on ne douta plus de la vérité de l'Oracle, & qu'on regardoit déja cet enfant comme un bon génie venu pour le ſalut des Samiens. On l'appelloit *le Jeune chevelu*, & par tout où il paſſoit on le combloit de bénédictions & de loüanges.

D'abord il eut pour Précepteur Hermodamas, un des deſcendans du célébre Creophyle, qui pour avoir logé chés luy Homére, s'eſt fait un nom qui ne mourra jamais.

Il paſſoit les journées entiéres avec les Preſtres de Samos, pour s'inſtruire de tout ce qui regardoit les Dieux & la Religion ; & comme il n'y avoit alors dans cette iſle aucun Philoſophe qui puſt remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il reſolut d'aller chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans ſa patrie.

Il partit de Samos à l'âge de dix-huit ans, vers le commencement de

la tyrannie de Polycrate.

La réputation de Pherecyde l'attira d'abord à l'Iſle de Syros; de là il paſſa à Milet, où il converſa avec Thales, & avec Anaximandre le Phyſicien.

De Milet, il alla en Phénicie, & fit quelque ſéjour à Sidon, qui étoit ſon pays natal. On prétend qu'il eut là de fréquents entretiens avec des Prophétes qui deſcendoient d'un certain * Mochus, ou Moſchus, grand Phyſicien. Il y a bien de l'apparence que c'eſt un nom corrompu, & que ce Mochus n'eſt autre que Moyſe.

De Sidon, Pythagore paſſa en Egypte, comme Thales & Solon y avoient été avant luy. A ſon départ de Samos, Polycrate luy avoit donné des lettres de recommandation pour Amaſis qui régnoit alors en Egypte, & avec lequel il étoit lié d'une ami-

* Strabon écrit, liv. xvi. que ſi l'on en croit Poſſidonius, ce Moſchus qui vivoit avant la guerre de Troye, étoit l'auteur du dogme des atomes. Ce qui ne convient nullement à Moyſe.

tié fort étroite. Polycrate prioit ce Prince de donner toute ſorte de protection à Pythagore, & de l'appuyer ſur tout auprés des Preſtres de ſon pays pour le faire initier à tous leurs myſtéres. Amaſis le receut trés-favorablement, & aprés l'avoir gardé quelque temps dans ſa cour, il luy donna des lettres pour les Preſtres d'Heliopolis.

Les Egyptiens étoient fort jaloux de leurs ſciences, ils ne les communiquoient que trés-rarement aux étrangers, & ils n'y admettoient meſme leurs compatriotes, qu'aprés les avoir fait paſſer par des auſtéritez & par des épreuves trés-rudes, & trés-capables de rebuter. Les Preſtres d'Heliopolis, renvoyerent Pythagore à ceux de Memphis; ceux-cy l'adreſſerent aux anciens de Dioſpolis, qui n'oſant pas deſobeïr au Roy, & ne voulant pas non plus violer leurs couſtumes, receurent Pythagore à leur novitiat, dans l'eſpérance qu'il ſeroit découragé par les obſervances rigoureuſes qui ouvroient

l'entrée de leurs myſtéres. Mais ils furent trompez. Pythagore étoit pouſſé d'un deſir ſi violent d'apprendre, que bien que ces Preſtres ne luy fiſſent aucun quartier, & qu'ils luy enjoigniſſent des pratiques trés-dures, & trés-oppoſées aux cultes des Grecs, il eſſuya tout avec une patience extréme, juſqu'à recevoir la Circoncision, comme le prétend Denys d'Alexandrie.

Aprés avoir demeuré vingt-cinq ans en Egypte, il alla en Babylone, où il eut un grand commerce avec le Mage Nazatatus, ou Zabrarus, que les uns prétendent Ezechiel, & les autres Zoroaſtre. Mais l'éxacte chronologie s'oppoſe au ſentiment de ces derniers; car le Mage Zoroaſtre précéda Pythagore de quelques ſiécles.

A ſon retour de Babylone, il paſſa à Créte, & de là à Sparte, pour s'inſtruire des Loix de Minos, & de Lycurgue, dont les états paſſoient pour les mieux policez. A Cnoſſe ville de Crete, il eut un grannd commerce avec Epimenide.

Aprés ſes longs voyages, il trouva Samos dans un état bien différent de celuy où il l'avoit laiſſée. Polycrate, qui s'en étoit rendu maiſtre, comme nous l'avons déja dit, enflé de ſes proſpéritez, exerçoit un pouvoir tyrannique ſur ce peuple qu'il avoit opprimé. Pythagore haïſſoit trop l'injuſtice, & aimoit trop l'égalité pour ſubir le joug d'un tyran. Il préféra un éxil volontaire à la ſervitude dont il étoit ménacé, & alla chercher un azyle où il puſt conſerver ſa liberté, le plus précieux de tous les tréſors, & celuy pour la conſervation duquel ceux qui en ont connu le prix, ont toûjours ſacrifié tous les autres biens, & leur vie meſme.

Il partit de Samos vers l'Olympiade LXII. & viſita les Etats de la Grece. En traverſant le Peloponéſe, il s'arreſta à Phlius, où régnoit Leon. Dans les longs entretiens qu'il eut avec ce Prince, il luy dit de ſi grandes choſes, & luy parla avec tant d'éloquence & deſageſſe, que Leon étonné & ravi, luy demanda enfin quel étoit ſon

ſon art ! Pythagore luy répondit, *qu'il n'avoit aucun art, mais qu'il étoit Philoſophe.* Le Prince fut ſurpris de la nouveauté de ce nom qu'il n'avoit jamais entendu, car c'étoit Pythagore luy-meſme, qui choqué de l'arrogance du titre que ceux de cette profeſſion ſe donnoient avant luy, en s'appellant *ſages*, & ſçachant qu'il n'y a de ſage que Dieu, changea ce nom trop ſuperbe, en un nom plus humble & plus doux, en s'appellant Philoſophe, c'eſt à dire, *amateur de la ſageſſe.* Il luy demanda donc *ce que c'étoit que d'eſtre Philoſophe ! & quelle différence il y avoit entre un Philoſophe & les autres hommes !* Pythagore luy répondit, *que cette vie pouvoit eſtre comparée à la célébre aſſemblée que l'on tenoit tous les quatre ans à Olympie, pour la ſolemnité des jeux ; car, comme dans cette aſſemblée ceux-cy par les éxercices, cherchent la gloire & les couronnes, ceux-là, par l'achat ou par la vente de diverſes marchandiſes, cherchent le gain ; & les autres plus*

nobles que ces deux prémiers, n'y vont ni pour le gain, ni pour les applaudiſſements, mais ſeulement pour joüir de ce ſpectacle merveilleux, & pour voir & connoiſtre ce qui s'y paſſe, nous de meſme, quittant notre patrie, qui eſt le ciel, nous venons dans ce monde comme dans un lieu d'aſſemblée. Là, les uns travaillent pour la gloire, les autres pour le profit, & il n'y en a qu'un petit nombre, qui foulant aux pieds l'avarice & la vanité, étudient la nature. Ce ſont ces derniers, ajouſta-t-il, *que j'appelle Philoſophes: & comme dans la ſolemnité des jeux, il n'y a rien de plus noble que d'eſtre ſpectateur ſans aucun intéreſt, de meſme dans cette vie, la contemplation & la connoiſſance de la nature ſont infiniment plus conſidérables que toutes les autres applications.* Auſſi il diſoit, *que l'homme avoit été créé pour connoiſtre, & pour contempler.*

Du Peloponéſe, il paſſa en Italie, & s'établit à Crotone qu'il choiſit, à cauſe de la bonté de ſon terroir, &

de la douceur de ſon climat. Les peuples qui l'habitoient s'étoient acquis par leur vie laborieuſe, & par leur courage, une ſi grande reputation, qu'on diſoit en commun proverbe, que *le dernier des Crotoniates étoit le prémier des Grecs.* Mais aprés un grand échec qu'ils avoient receu dans un combat contre les Locriens, ils s'étoient abaſtardis, & étoient tombez dans la molleſſe. Pythagore crut une œuvre digne de luy de relever le courage abbatu des Crotoniates, & de leur redonner leur premiére vertu, en les obligeant de renoncer à la vie molle & voluptueuſe qu'ils avoient embraſſée. Il ne leur parloit donc tous les jours que des avantages de la tempérance, & des maux que la volupté & la débauche traiſnent toûjours aprés elles, & leur citoit les éxemples des Villes & des Etats que ces deux peſtes avoient ruïnez de fond en comble. Il comparoit le ſoin qu'on a du corps à l'acquiſition d'un faux amy qui nous abandonne dans la néceſſité, & le ſoin qu'on a de l'a-

me, à celle d'un véritable amy, homme de bien, qui nous ſouſtient dans tous les beſoins de la vie, & qui nous eſt utile, meſme aprés notre mort.

Il travailla avec le meſme ſoin à retirer les femmes de la licence où elles vivoient, & du luxe affreux où la complaiſance, & l'éxemple meſme de leurs maris les avoient plongées; il leur faiſoit à cet effet des leçons dans le temple de Junon : & quoyqu'il n'y ait peut-eſtre rien de ſi difficile, que de ramener à la modeſtie & à la ſimplicité ce ſexe, dés qu'il eſt accouſtumé au déréglement, & à une magnificence ſans bornes, Pythagore en vint heureuſement à bout. Les femmes touchées de ſes diſcours, & convaincuës que leurs véritables ornements étoient la chaſteté & la modeſtie, & non pas les habits, quittérent leurs robes d'or, & tous les ajuſtemens que la débauche & l'orgeuil avoient inventez, & les conſacrérent à Junon dans ce meſme Temple, comme des trophées que la Sageſſe éle-

voit de la défaite du luxe & de la vanité.

Cette victoire remportée ſur des femmes dans ce qu'elles ont de plus cher, & à quoy elles ſont le plus opiniaſtrement attachées, doit faire juger de ce qu'il étoit capable de produire ſur la jeuneſſe encore tendre, & qui n'a point pris de pli. Il l'aſſembloit tous les jours dans le temple d'Apollon, & luy faiſoit des leçons qui ne furent pas infructueuſes.

Premiérement, il leur enſeignoit à craindre & à honorer les Dieux; aprés les Dieux, à honorer & à aimer ſur tout leur pére & leur mére, comme les ſeconds auteurs de leur eſtre, & leurs bienfaiteurs. *Quelle obligation*, leur diſoit-il, *n'auriez-vous pas à ceux qui aprés votre mort, vous redonneroient la vie! Jugez par là quelle ingratitude c'eſt, que de ne pas rendre à vos péres ce qui leur eſt ſi légitimement deu. Il n'y a rien de ſi grand, ni de ſi vénérable que la qualité de pére. Homére a bien connu cette*

vérité, ajouſtoit-t-il ; *car aprés avoir appellé Jupiter, le Roy des Dieux, il a cru encherir infiniment ſur ce magnifique titre, en l'appellant pére des Dieux & des hommes.*

Les Magiſtrats étonnez de l'impreſſion qu'il faiſoit ſur ſes auditeurs, & craignant qu'il n'en abuſaſt peut-eſtre, pour uſurper la tyrannie, le mandérent un jour pour venir rendre compte de ſa conduite, & des moyens qu'il employoit pour ſe rendre ainſi maiſtre de tous les eſprits. Il leur parla avec tant de ſolidité & de force, que raſſeurez par ſa droiture de la crainte que leur avoit inſpiré ſa grande habileté, ils le priérent de ſe meſler du gouvernement, & de leur donner les conſeils qu'il jugeroit les plus utiles.

Le prémier qu'il leur donna, fut *de baſtir un Temple aux Muſes*, leur inſinuant par là de cultiver l'eſprit, & de former le cœur par l'étude des lettres, & de vivre tous dans la concorde & dans l'union ſous leur prémier Magiſtrat ; comme les Muſes qui

ne ſont jamais en divorce entre-elles, & qui toûjours également ſoumiſes à Apollon, ne rompent jamais l'harmonie de leurs concerts. Il ajouſta, *Que le plus ſeur rempart contre l'oppreſſion & la tyrannie, c'étoit l'union des Citoyens.*

Le ſecond conſeil, fut de conſerver l'égalité entre-eux; *car l'égalité n'engendre point la guerre:* & de ne chercher à ſurpaſſer les états voiſins qu'en bonne foy & en juſtice; *car*, leur dit-il, *ſans la bonne foy, il eſt impoſſible que les états enfin ne ſe ruinent; & la juſtice eſt ſi néceſſaire, que rien ne peut ſubſiſter longtemps ſans elle, ni dans le ciel, ni ſur la terre, ni dans les enfers. C'eſt pourquoy, Themis, la Déeſſe de la Juſtice, eſt aſſiſe aux coſtez du troſne de Jupiter; Nemeſis où la vengeance, principal Miniſtre de la Juſtice, eſt aux coſtez du troſne de Pluton; & la Loy eſt dans les villes ſur le troſne des Princes & ſur le ſiége des Magiſtrats; de maniére que celuy qui viole la juſtice, ſe rend coupable envers*

le Dieu du ciel, envers le Dieu des enfers, & envers la Loy qui eſt la Reyne de la terre, & à qui les Princes & les Magiſtrats doivent eſtre ſoumis. Et ſur l'exercice de la juſtice, il leur diſoit, *que les Juges qui ne puniſſent pas les méchants, ſe rendent complices de leurs crimes, & veulent que les bons apprennent à le devenir.*

Le troiſiéme Conſeil, fut *d'eſtre bien perſuadez, qu'il n'y a pas de plus grand malheur, que l'anarchie.* Il eſt impoſſible que les états ſoient heureux ſans quelqu'un qui les gouverne ; & quand meſme les Loix d'une ville ou d'un état ne ſeroient pas fort bonnes, il leur eſt encore plus avantageux d'y perſiſter, que de s'en départir, à moins que ce ne ſoit d'un conſentement général, pour ſe ſoumettre à de meilleures : car il n'y a plus de ſalut pour un état, dés que l'on s'éloigne des Loix receuës, & que chacun vit à ſa fantaiſie & devient ſon Legiſlateur, l'independance étant la perte & la ruine des hommes.

Le quatriéme, fut *de n'abuſer point du nom des Dieux dans les ſermens, & de ſe rendre tels que perſonne ne puſt juſtement refuſer de les croire ſur leur parole ; car*, leur diſoit-il, *Il eſt impoſſible qu'une ville qui a cette réputation, ne ſoit toûjours heureuſe, & l'arbitre de ſes voiſins.*

Il leur dit, que le mary devoit eſtre fidéle à ſa femme, & la femme fidéle à ſon mary ; & *qu'il n'y avoit rien de plus injuſte, ni de plus capable d'attirer les plus grands malheurs, que de confondre les familles par l'adultére, en y inſerant des eſtrangers.*

En général, il leur recommandoit la tempérance comme la vertu de tout ſexe & de tout âge, & la ſeule qui conſerve en meſme tems les biens du corps, & ceux de l'eſprit : & pour relever cette vertu, il faiſoit remarquer par l'hiſtoire meſme, les horreurs du vice contraire. *Dans quel abyſme de malheurs*, leur diſoit-il, *l'intempérance d'un ſeul homme n'a-*

t-elle pas plongé les Grecs & les Troyens ? à peine peut-on diſcerner leſquels ont été les plus miſérables, des vaincus ou des vainqueurs ?

Il les exhorta à bannir la pareſſe & l'oiſiveté, & à faire en ſorte que chacun ſe portaſt à la vertu, moins par la crainte de la Loy, que par l'honneſteté ſeule.

Il leur expliqua ce que c'eſt que la véritable gloire, & leur fit connoiſtre que pour l'acquérir, le ſeul moyen étoit de ſe rendre tels qu'ils vouloient paroiſtre aux autres. *Le conſeil*, ajouta-t-il, *eſt une choſe ſacrée ; & vous avez raiſon de l'eſtimer : mais il n'eſt pas ſi ſacré que la loüange ; car le conſeil ne regarde que les hommes, & la loüange eſt le partage des Dieux à qui elle eſt particuliérement deuë. Pour mériter la loüange, il faut donc travailler à reſſembler aux Dieux.*

Il leur apprit que Dieu eſt ſeul l'auteur & la ſource de tout bien ; & que de chercher ce bien ailleurs qu'en Dieu, c'étoit tomber dans le

ridicule de ceux, qui dans la Cour d'un grand Prince, négligeroient le maiſtre pour ne s'attacher qu'à ſes officiers.

Il leur repréſenta que ceux qui briguent les prémiers poſtes dans un état, doivent imiter ceux qui courent dans les jeux publics; comme ces derniers ne cherchent pas à faire du mal à leurs Antagoniſtes; mais ſeulement à mieux courir, & à remporter la victoire: de meſme ceux qui aſpirent aux premiéres places, ne doivent en nulle façon nuire à leurs concurrents; mais taſcher de remporter ſur eux l'avantage, en propoſant des choſes plus avantageuſes & plus utiles à ceux qu'ils veulent gouverner.

Enfin il leur fit voir qu'ils ne devoient imputer tous les deſordres qui régnoient dans leur ville, qu'à la mauvaiſe éducation qu'ils donnoient à leurs enfans. *Il n'y a rien*, dit-il, *de plus ridicule, ni de plus inſenſé, que ce que font tous les péres: Ils ont grand ſoin de leurs enfans dans le prémier âge; mais dés que ces enfans*

entrent dans l'âge le plus impétueux, & le plus boüillant, & qui eſt le rendez-vous des paſſions les plus dangéreuſes, ils les abandonnent à eux-meſmes, & les laiſſent les maiſtres de leur conduite; & c'eſt alors qu'ils devroient redoubler leurs ſoins, & donner à ces enfans des gouverneurs ou des maiſtres capables de les retenir, & de les empeſcher d'aller ſe briſer contre les écueils, dont ils ſont environnez dans cette mer ſi orageuſe.

Les Magiſtrats ravis de l'entendre, non ſeulement luy permirent, mais le priérent de continuer ſes inſtructions dans les temples, à leurs femmes & à leurs enfans : ſouvent ils alloient eux-meſmes l'entendre, & on y accouroit de toutes les villes des environs.

Il ne laiſſa pas de trouver d'abord de grands obſtacles à la reforme qu'il vouloit établir. Une ville entiére ne paſſe pas ſi facilement tout d'un coup de la licence à la régle, & des excés de la débauche à la tempérance & à

la frugalité. Mais par ſa conſtance & par ſa patience, il ſurmonta toutes ces difficultez qui ne ſervirent qu'à faire davantage éclater ſon mérite, & la haute idée qu'on avoit de luy.

Il continua donc tranquillement ſes leçons publiques, & toûjours dans les temples, pour ne rien enſeigner que ſous les yeux de la divinité, & pour faire entendre que Dieu étant le pére des lumiéres, & le ſeul maiſtre qu'on doit ſuivre, c'eſt de luy qu'on doit tirer toutes les inſtructions qu'on entreprend de donner.

En parlant aux enfans, il leur repréſentoit, que *l'enfance étant l'âge la plus agréble à Dieu, & celuy dont il a le plus de ſoin, il étoit juſte qu'ils travaillaſſent à la conſerver pure, & à l'orner de toutes les vertus. Les Dieux ne refuſent rien à vos priéres*, leur diſoit-il, *& dans les temps de ſéchereſſe & de ſtérilité, ils accordent à vos cris les pluyes & l'abondance: ſeriez-vous donc aſſez ingrats pour refuſer aux Dieux ce qu'ils vous de-*

mandent, & qu'ils ne vous demandent que pour voſtre utilité.

Il leur enſeignoit à ne commencer jamais les quérelles, & à ne chercher jamais à ſe venger. A ceux qui étoient plus avancez en âge, il donnoit des préceptes plus forts. Il leur diſoit, par éxemple, que *les choſes difficiles contribuent plus à la vertu que les choſes agréables ; que l'aſſoupiſſement de l'eſprit eſt le frére de la véritable mort ; que toutes les paſſions de l'ame ſont plus cruelles que les Tyrans, & les ennemis du bonheur ; qu'il faut faire de grandes choſes ſans les annoncer & ſans les promettre ; qu'il n'y a rien de plus dangereux, que de tenir dans la vie pluſieurs chemins ; que la tempérance eſt la force de l'ame ; car elle eſt la lumiére de l'ame délivrée du joug des paſſions.*

Pour rabaiſſer, & diminuer l'orgueil & la confiance que donnent preſque toûjours les choſes extérieures, il leur diſoit, *les richeſſes ſont un ancre bien foible ; la gloire encore*

plus foible ; la beauté, & la force du corps, les poſtes, les dignitez, l'autorité, le crédit, ancres encore trés-foibles & trés-infidéles. Quelles ſont donc les bonnes ancres ! la piété, la prudence, la magnanimité, le courage. Voila les ancres qu'aucune tempeſte ne peut emporter ni ébranler ; car telle eſt la Loy de Dieu, qu'il n'y ait de véritable force que dans la vertu, & que tout le reſte ne ſoit qu'infirmité, que miſére.

Les inſtructions qu'il donnoit aux femmes n'étoient ni moins graves, ni moins touchantes. Pour les guérir de la magnificence & de la ſomptuoſité qu'elles retenoient encore pour les ſacrifices & pour les offrandes, où la vanité a toûjours plus de part que la Religion, il leur enſeignoit à n'offrir aux Dieux, que ce ce qu'elles auroient fait de leurs propres mains, & qu'elles pourroient mettre ſur l'autel, ſans le ſecours de perſonne ; les offrandes ne devant eſtre ni riches, ni magnifiques, comme ſi c'étoient les derniéres que l'on duſt offrir.

Il porta la meſme réforme dans les ſacrifices que les Crotoniates faiſoient pour les morts, avec une profuſion capable de ruiner les maiſons les plus riches.

Il recommandoit aux femmes l'amour de leurs maris, & aux maris l'amour de leurs femmes, comme un devoir qui renfermoit tous les autres. Il leur repréſentoit que cette affection étoit ſi juſte & ſi indiſpenſable, que leurs péres & méres leur cédoient en quelque façon tous leurs droits, & conſentoient qu'ils les abandonnaſſent pour vivre enſemble. Il citoit aux maris l'éxemple d'Ulyſſe, qui réfuſa l'immortalité que Calypſo luy offroit, à condition qu'il quitteroit Penelope : & il diſoit qu'il n'y avoit pas de gens plus ſévérement punis dans les enfers, que les maris qui n'avoient pas bien vécu avec leurs femmes, & les femmes qui n'avoient pas bien vécu avec leurs maris.

Aprés que Pythagore eut ainſi reformé les mœurs des Citoyens, & qu'il les eut retirez des deſordres groſ-

ſiers où ils étoient plongez, il penſa à poſer des fondemens ſolides de la ſageſſe dont il faiſoit profeſſion, & à établir ſa ſecte, afin que les ſemences de vertu qu'il avoit déja jettées dans les cœurs, entretenuës & cultivées par ceux qui luy ſuccéderoient, paſſaſſent d'âge en âge, & qu'elles portaſſent toûjours les meſmes fruits aprés ſa mort.

Il ne faut pas s'étonner ſi la foule des diſciples s'offroit à un homme dont on avoit déja vû des effets ſi merveilleux. Il en venoit de Grece & d'Italie : mais de peur de verſer dans des vaiſſeaux corrompus les treſors de la ſageſſe, il ne recevoit pas indifféremment tous ceux qui ſe préſentoient, & il prenoit du temps pour les éprouver; car il diſoit toûjours, *que toute ſorte de bois n'eſt pas propre à faire un Mercure*, c'eſt à dire, que tous les eſprits ne ſont pas propres aux ſciences.

Il conſidéroit d'abord leur phyſionomie, d'où il tiroit des indices de leurs inclinations; il obſervoit leurs

diſcours, leur ris, leur démarche; il s'informoit de leur conduite, de leurs commerces, de leurs occupations; & il éxaminoit avec grand ſoin, à quoy ils étoient le plus ſenſibles.

Quand il leur trouvoit les diſpoſitions néceſſaires, avant que de les recevoir, il éprouvoit leur conſtance par de longs délais. Content de leur perſevérance, il les admettoit à ſon noviciat, qui étoit trés-rude; car il avoit trouvé la méthode des Egyptiens ſi raiſonnable & ſi juſte, qu'il voulut l'imiter, en ne communiquant ſa doctrine qu'à ceux qu'il auroit éprouvez par toutes les auſtéritez qu'il avoit eſſuyées. Il donna donc à ſes diſciples les régles des Preſtres Egyptiens qui paroiſſent les meſmes que celles des Philoſophes des Juifs, qu'on appelloit Eſſéens. Et il ne faut pas douter que les Religieux de la primitive Egliſe n'ayent tiré de là toutes les différentes épreuves dont ils ſe ſervoient pour s'élever à une vie ſi parfaite; car les Chrétiens ont fort bien

pû imiter les couſtumes les plus ſaines des Gentils, comme les Hebreux avoient pû convertir à leur uſage les dépouilles des Egyptiens. On peut dire meſme que les Chrétiens ne faiſoient en cela que reprendre leur bien ; car en remontant juſqu'à la premiére origine de ces régles, on trouve que les Gentils les avoient priſes des Nazaréens, & des anciens Patriarches, c'eſt à dire, de la ſource meſme de la vérité. Pythagore aſſujettiſſoit donc d'abord ſes diſciples à un ſilence de cinq ans, pendant leſquels ils ne devoient qu'écouter, ſans oſer jamais faire la moindre queſtion, ni propoſer le moindre doute. Ces cinq années de ſilence ſe reduiſoient quelquefois à deux, pour ceux en qui il voyoit des qualitez extraordinaires, & un naturel excellent. Pendant le temps de ce noviciat, ces diſciples étoient appellez *écoutants* ; ἀκουστικοί. & quand on les croyoit aſſez inſtruits dans la ſcience ſi difficile d'écouter & de ſe taire, ils étoient admis, & on leur donnoit la liberté de parler, de propoſer leurs doutes, & d'écrire ce

qu'ils entendoient, & alors ils étoient
μαθηματικοί. appellez *initiez aux ſciences* : mais ce qu'il y a de digne de remarque ; c'eſt que de ce ſilence il en ſortoit ſouvent des hommes plus ſçavants & plus habiles, qu'il n'en ſort ordinairement des écholes où les diſputes, toûjours précipitées, devancent le ſçavoir, où l'on ſouffre que la raiſon ſoit combattuë, & où c'eſt vaincre que de ne pas ſe rendre à la vérité. Tant il eſt vray que le ſilence eſt la véritable voye de l'inſtruction ; c'eſt pourquoy Salomon a dit dans l'Eccleſiaſte, que *les paroles des ſages ſont écoutées dans le ſilence.* Long-temps avant Pythagore, le Roy Numa inſtruit de la vertu du ſilence, avoit ordonné aux Romains d'honorer particuliérement une des Muſes, ſous le nom de *Muſe tacite, (Muete)* pour leur recommander par là le ſilence, comme le ſeul moyen qui donne à l'ame la docilité, & qui peut l'initier aux myſtéres de la ſageſſe : en effet la langue ne doit eſtre que l'inſtrument de la raiſon, &

Verba ſapientium audiuntur in ſilentio. *Eccl.* xx. 17.

la raiſon ne ſe forme que par les ſciences.

Quand Pythagore avoit ouvert la bouche à ſes diſciples, il ne leur donnoit pas pourtant la liberté de parler ſans meſure & ſans bornes ; car il leur diſoit toûjours, *Il faut ou ſe taire, ou dire des choſes qui vaillent mieux que le ſilence. Jettez pluſtoſt une pierre au hazard, qu'une parole oyſeuſe & inutile ; & ne dites pas peu en beaucoup de paroles ; mais en peu de paroles, dites beaucoup.*

D'autres, comme Porphyre, prétendent, & peut-eſtre avec plus de raiſon, que ces deux ſortes de diſciples n'étoient pas, pour ainſi parler, deux différentes claſſes où l'on montaſt de la moins parfaite à la plus parfaite ; mais que c'étoient deux états fixes, ſelon le choix que Pythagore faiſoit des eſprits ; car à ceux qu'il ne trouvoit pas propres à pénétrer les cauſes & les raiſons des choſes, il ne leur donnoit que le précepte ſec & nu, *tu feras cecy, tu ne feras pas*

cela. Et c'étoient ceux-là qui étoient
ἀκουστικοί. appellez *écoutants.* Mais ceux en qui il appercevoit de la pénétration, & un génie capable d'aprofondir les matiéres, il les faiſoit entrer avec luy dans le ſecret des raiſons, & il leur expliquoit les cauſes de tout ce qu'il leur enſeignoit, & ceux-cy étoient
μαθηματικοί. appellez *initiez aux ſciences.* C'étoient les ſeuls qu'il reconnoiſſoit pour ſes véritables diſciples, & pour capables d'enſeigner. Quand on luy demandoit la raiſon de cette différence, il répondoit qu'il ne ſçavoit pas forcer la nature, & qu'en donnant aux plus groſſiers le précepte nu, & aux plus ſubtils la raiſon du précepte, il ne faiſoit aucun tort aux prémiers. Ils ſont, ajouſtoit-il, au meſme état que les malades qui appellent un Médecin, & qui ne laiſſent pas de guérir de leurs maladies, s'ils éxecutent ce qu'il a ordonné, quoyque le Médecin ne faſſe que préſcrire les remédes dont ils ont beſoin, ſans leur expliquer les raiſons de ſes ordonnances.

D'abord aprés le noviciat, les diſciples avant que d'eſtre admis, étoient obligez de porter en commun tous leurs biens, qu'on mettoit entre les mains de gens choiſis, qui étoient appellez *æconomes*, & qui les adminiſtroient avec tant de fidélité & de ſoin, que lorſque quelqu'un venoit à ſe retirer, il remportoit ſouvent plus qu'il n'avoit porté.

Si quelqu'un de ces diſciples aprés avoir couru quelque temps dans cette carriére, venoit à ſe laſſer, & à quitter cette profeſſion pour ſe replonger dans ſa premiére vie, tous les autres le regardoient comme mort, faiſoient ſes obſéques, & luy élevoient un tombeau, pour faire entendre, que ſi un homme, aprés eſtre entré dans les voyes de la ſageſſe, vient à les quitter, il a beau ſe croire vivant, il eſt mort. Et il y a de l'apparence que les Grecs avoient emprunté cette idée des Hebreux, à qui elle étoit familiére, comme nous le voyons par l'expreſſion de ſaint Paul, qui en parlant de la veuve qui vit dans les delices, dit,

Vivens mortua eſt. 1. ad Tim. 6.

elle eſt morte, quoyqu'elle paroiſſe vivante.

Pythagore eſtimoit extremément la muſique, il la regardoit comme quelque choſe de céleſte & de divin, & il la jugeoit trés-néceſſaire pour calmer les paſſions de l'ame, & pour les adoucir & les domter. C'eſt pourquoy il vouloit que ſes diſciples commençaſſent par là leur journée, & qu'ils la finiſſent de meſme le ſoir.

Aprés quelques momens donnez le matin à cette ſorte de muſique, Pythagore menoit ſes diſciples ſe promener dans des lieux agréables, & aprés la proménade, il les conduiſoit au temple; car il diſoit, *qu'il n'y avoit rien de plus mal entendu, & de plus contraire à la tranquillité de l'ame, que d'aller dés le matin dans le monde ſe plonger dans le tumulte des affaires, avant que d'avoir calmé ſon eſprit, & de l'avoir mis par la muſique, par la méditation, & par la priére, dans l'aſſiéte la plus convenable, & la plus digne de l'homme.*

A la ſortie du temple ils faiſoient quelques éxercices pour la ſanté; enſuite ils diſnoient d'un peu de pain & de miel, ſans vin : aprés le diſner ils vacquoient aux affaires publiques ou domeſtiques ſelon leurs emplois: leurs affaires finies, ils ſe promenoient comme le matin, alloient au bain, & ſoupoient avant le coucher du Soleil. Leur ſouper étoit ordinairement du pain, des herbes, quelque portion des victimes du ſacrifice, rarement du poiſſon, & un peu de vin. A la fin du repas, on faiſoit les libations ; ce qui étoit ſuivi de quelque bonne lecture, que le plus âgé de la table, comme préſident, faiſoit faire par le plus jeune. Aprés la lecture, on faiſoit encore une libation ; & le préſident congedioit l'aſſemblée, en luy donnant à méditer quelque ſymbole de leur maiſtre. Mais avant toutes choſes, il faut expliquer ce que c'eſt que ces ſymboles de Pythagore.

J'ay déja dit que les Egyptiens étoient fort reſervez à découvrir les ſecrets de leur philoſophie, ils ne les

decouvroient qu'aux ſeuls Preſtres, & à leurs Rois, encore falloit-il que ces Rois fuſſent auparavant receus dans l'ordre de preſtriſe. Ils croyoient que ce ſecret leur étoit recommandé par l'éxemple de leurs Dieux meſme, qui ne ſe laiſſoient voir aux mortels qu'à travers des ombres : c'eſt pourquoy il y avoit à Saïs, ville d'Égypte, une Statuë de Pallas, la meſme qu'Iſis, avec cette inſcription : *Je ſuis tout ce qui eſt, qui a été, & qui ſera ; & pas un mortel n'a encore oſté le voile qui me couvre*, pour faire entendre que la ſageſſe de Dieu eſt incompréhenſible, & toûjours couverte d'un voile. C'étoit pour recommander ce ſecret, que les meſmes Egyptiens mettoient à la porte de leurs Temples des Sphinx qui marquoient, que leur théologie étoit énigmatique, & que pour la pénétrer, il falloit percer les ténébres & les ombres des termes obſcurs, & des figures qui la cachoient. Dans la néceſſité donc de ne pas divulguer leurs myſtéres, ils avoient trois ſortes

de ſtyle; le ſimple, l'hieroglyphique, & le ſymbolique. Dans le ſimple, ils parloient clairement, & intelligiblement, comme dans la converſation ordinaire; dans le hieroglyphique, ils cachoient leurs penſées ſous certaines images, ou certains caracteres; & dans le ſymbolique, ils les expliquoient par des expreſſions courtes qui ſous un ſens ſimple & propre, en renfermoient un figuré.

Heraclite a parfaitement exprimé la difference de ces trois ſtyles, par ces trois mots, *parlant, cachant, & ſignifiant.* Dans le prémier, ils parloient, ſans envelope; dans le ſecond, ils cachoient ſous des images, & des caractéres; & dans le troiſiéme, ils déſignoient, ou ſignifioient, c'eſt à dire, qu'ils donnoient des ſignes & des figures de ce qu'ils vouloient enſeigner. Et cette derniére maniére étoit la ſymbolique.

Loquens, celans, ſignificans.

Pythagore emprunta des Egyptiens ces trois maniéres, dans les inſtructions qu'il donnoit; car il parloit ſimplement & clairement, quand il diſoit

par éxemple, *que, ce qui eſt ſouverainement juſte, c'eſt de prier & de ſacrifier ;* que, *ce qu'il y a de plus ſage dans les choſes humaines, c'eſt la médécine ; de plus beau, l'harmonie ; de plus fort, le bon ſens ; de meilleur, la félicité ; de plus vray, que les hommes ſont méchants.*

Il imita le ſtyle hieroglyphique ; car pour marquer un Dieu créateur de tous les eſtres, il prénoit tantoſt le *quaternaire,* & tantoſt l'*unité ;* & pour dire la matiére, ou ce monde viſible, il prenoit le *deux,* comme je l'expliqueray dans la ſuite.

Enfin, il imita ſur tout le ſtyle ſymbolique, qui n'ayant ni l'obſcurité des hieroglyphes, ni la clarté du langage ordinaire, luy parut trés-propre à inculquer les plus grandes & les plus importantes véritez ; car le ſymbole, par ſon double ſens, qui eſt le propre & le figuré, enſeigne en meſme temps deux choſes, & il n'y a rien qui plaiſe davantage à l'eſprit que cette double image qu'il fait enviſager d'un coup d'œil. D'ailleurs,

comme Demétrius Phalereus l'a remarqué, le ſymbole a beaucoup de gravité & de force, & il tire de ſa briéveté un aiguillon qui pique, & qui fait qu'on ne l'oublie pas facilement.

Voila l'origine des ſymboles, par le moyen deſquels Pythagore enſeignoit ſa doctrine ſans la *divulguer*, & ſans la *cacher*, pour me ſervir encore des termes d'Heraclite.

Nec loquens, nec celans, ſed ſignificans.

Le but de la Philoſophie de Pythagore étoit de dégager des liens du corps l'eſprit, ſans lequel il eſt impoſſible de rien voir & de rien apprendre; car comme il l'a dit, le prémier, c'eſt l'eſprit ſeul qui voit, & qui entend, tout le reſte étant ſourd & aveugle. Et parce qu'il concevoit l'ame un compoſé de deux parties créées enſemble, de la partie intelligente, qu'il appelloit *Eſprit*, & * de la partie corporelle, qu'il appelloit *ame, corps lumineux*,

* Ils concevoient cette partie corporelle, comme une ſubſtance ſpirituelle, & d'une matiére trés-ſubtile; comparée à l'entendement, à l'eſprit, elle étoit corps; & comparée au corps terreſtre, elle étoit eſprit.

& *char ſubtil de l'ame*, comme je l'expliqueray dans la ſuite, il enſeignoit à purger également ces deux parties : La derniere, par les abſtinences, les initiations, les purifications, & les ſacrifices qu'il avoit appris des Egyptiens, & des Chaldéens, & qu'Heraclite appelloit des *médécines*, car il croyoit que cette partie étoit dégagée par là des liens de la matiére, & renduë capable par ſa pureté, d'avoir quelque communication avec les Dieux & la prémiére, la partie intelligente, il la purgeoit par la connoiſſance de la vérité, qui conſiſte à connoiſtre les choſes immatérielles & éternelles. Pour cet effet il avoit recours à des moyens analogiques à ceux dont il ſe ſervoit pour le *char ſubtil de l'ame*. Ces moyens étoient premiérement, les ſciences mathematiques, qui répondoient aux purifications, & aux initiations ; & en ſuite, la Dialectique, qu'il regardoit comme l'inſpection intime de l'objet de ces ſciences, c'eſt à dire, de la vérité, & par conſequent, comme la ſeu-

le capable d'achever la délivrance de l'ame. Il commençoit donc par les ſciences Mathématiques, parce que tenant le milieu entre les choſes corporelles, & les incorporelles, elles peuvent ſeules détacher l'eſprit des choſes ſenſibles, & le porter aux eſtres intelligibles. Voila pourquoy il avoit recours ſur tout aux nombres ; parce que ne pouvant expliquer aſſez intelligiblement par le diſcours, ce que ſont les premiéres eſpéces, les premiers principes, il en faiſoit la démonſtration par les nombres. Ainſi pour faire entendre l'unité, l'identité, l'égalité, la ſtabilité du prémier principe qui eſt la cauſe de la creation, de l'union, de la ſympathie, & de la conſervation de cet univers, il appelloit ce prémier principe, *un*, ou *unité*; & pour expliquer la diverſité, l'inégalité, la diviſibilité, & les changements continuels de ce qui n'eſt jamais le meſme, ni dans le meſme état, c'eſt à dire de la matiére, il appelloit cette matiére, *deux*; car telle eſt la nature du deux dans les cho-

ſes particuliéres, il ſepare, il diviſe; & il y a bien de l'apparence que c'eſt là toute la fineſſe que Pythagore entendoit dans les nombres; il les employoit comme types, comme ſignes, & nullement comme cauſes ou principes. Mais aprés luy ſes diſciples jettérent dans ſa doctrine un myſtére qu'il n'y avoit point entendu, & ce fut ce qui leur attira la cenſure d'Ariſtote qui les combat dans le XII. livre de ſa Metaphyſique.

Si Pythagore avoit reconnu une ſi grande vertu dans les nombres, il n'eſt pas croyable qu'il n'en euſt donné quelque marque dans les ſymboles, ou dans les préceptes qui nous reſtent de luy. Tout ce qu'on en trouve, marque qu'il ne prenoit ces nombres que comme des ſignes, à cauſe des convenances & des propriétez qu'il y remarquoit. Ses prémiers diſciples ſuivirent ſa doctrine ſans la corrompre par de vaines imaginations. Et voicy ſur cela mes conjectures.

Ceux qui avoient été en Egypte

avant Pythagore, comme Thalés, Solon, &c. avoient bien rapporté en Grece quelque connoiſſance du véritable Dieu ; mais c'étoit toûjours à leurs Dieux qu'ils attribuoient tout ce qu'ils avoient appris de ce prémier eſtre. Pythagore fut le prémier, qui mieux inſtruit que les autres, y apporta le véritable nom de Dieu, avec l'intelligence de toute la force, & de la vertu de ce ſaint nom, qu'il communiqua à ſes diſciples, ſous le nom de *quaternaire ;* Car le *quaternaire* de Pythagore n'eſt que le nom ineffable, ou le *Jehovah* des Hebreux. Ce Philoſophe ayant appris ce grand nom, ou dans les livres de Moyſe, ou dans le commerce des Juifs, & voyant qu'en Hebreu il étoit juſtement de quatre lettres, le traduiſit en ſa langue par ce nombre de *quatre :* & une marque de cette vérité, c'eſt qu'il donna la véritable explication de ce mot, telle qui l'avoit appriſe, & telle que nous l'a conſervée dans les Vers dorez Lyſis l'ami particulier, & le prémier diſciple de ce Philoſophe ; car cet au- τετρακτύς.

teur l'explique tout ſimplement, en appellant le quaternaire, *la ſource de la nature qui coule toûjours ;* ce qui n'eſt autre choſe que l'explication du terme *Jehovah,* qui ſignifie proprement, *ſource de tout ce qui a receu l'eſtre.* Pour peu que Pythagore euſt donné dans le myſtére des nombres, c'étoit là une belle occaſion de debiter ces étonnantes chiméres d'un *quatre,* qui a tout produit par une vertu attachée à ce nombre. Mais ce ne furent que les ſucceſſeurs de ces prémiers diſciples, qui donnérent dans ces viſions. La pluſpart des choſes du monde, en s'éloignant de leur origine, s'éloignent auſſi de leur premiére ſimplicité, comme les ſources prennent la teinture & les qualitez des terres qu'elles traverſent.

Deux raiſons encore peuvent confirmer dans cette penſée. La premiére, qu'Ariſtote meſme, en combattant cette fauſſe idée des nombres, *qu'ils ſont le principe des choſes*, l'attribuë toûjours, non à Pythagore, mais aux Pythagoriciens.

[a] *Les Pythagoriciens*, dit-il, *font que tout procéde des nombres*. Et aprés luy, Ciceron : [b] *Les Pythagoriciens veulent que tout vienne des nombres, & des élements mathématiques :* Ils diſent *les Pythagoriciens*, parce qu'en effet cette opinion ne dut ſa naiſſance qu'aux diſciples qui ſuccédérent à ceux que Pythagore avoit inſtruits. Auſſi Ariſtote, dit-il, en quelque autre endroit, en parlant de cette opinion, *Quelques Pythagoriciens*, ce qui marque qu'ils n'étoient pas tous de ce ſentiment.

Πυθαγορίων lavis. *De cœlo. III. 1.*

La ſeconde raiſon eſt, que Socrate & Platon qu'on doit regarder comme les diſciples de Pythagore, & qui élévent ſi haut la ſcience des nombres, ne reconnoiſſent en eux aucune vertu generative, qu'entant qu'ils ſont propres à élever l'eſprit à la connoiſſance de la vérité, par leurs proprié-

[a] Πυθαγόρειοι εἶναι ἐποίησαν ἐξ ἀριθμῶν τὰ ὄντα. *Metaphyſ. lib. XII. cap. III.*

[b] Pythagorei ex numeris & Mathmaticornm initiis proficiſci volunt omnia. *Academic. quæſt. lib. II.*

tez, & par leurs convenances. *La connoiſſance du prémier nombre, de l'unité*, dit Socrate, dans le VII. livre de la Republique, * *eſt une des choſes qui élévent l'eſprit, & qui en le détachant des choſes ſenſibles, le menent à la contemplation de ce qui eſt véritablement.* Et je ne doute pas que ce ne ſoit là tout le myſtére qu'il faut chercher dans les cérémonies, & dans les théurgies, dont parle Proclus, qui n'employoient que les nombres, comme ayant ſeuls la vertu d'agir d'une maniére trés-particuliére, & qui par leur moyen opéroient les choſes les plus grandes, & les plus ineffables.

Le préſent que Pythagore fit à ſes diſciples, en leur apprénant le nom du véritable Dieu, & toute la vertu de ce nom, parut une choſe ſi merveilleuſe, & fut receu d'eux avec tant de reconnoiſſance & de reſpect, qu'ils ne firent

* Καὶ οὕτω τῶν ἀφῃρημένων δὴ εἶη, καὶ μεταστρεπτικῶν ὅπη πρὸς τὴν τοῦ ὄντος θέαν, ἡ πρὸς τὸ εἶναι μάθησις.

pas difficulté de jurer par celuy qui leur avoit appris une vérité ſi grande & ſi importante. L'interpréte de ce nom auguſte leur parut mériter un honneur divin : preuve certaine que les véritez qui découlérent de la connoiſſance de ce nom, furent plus lumineuſes, que toutes celles qu'on avoit déja portées en Gréce.

Voicy une idée générale de la Theologie de Pythagore, toute fondée ſur la connoiſſance de ce nom.

Theologie de Pythagore.

Il concevoit que Dieu ayant tout créé, il devoit eſtre avant toutes choſes, & par conſequent unique ; mais comme il n'étoit pas poſſible que Dieu, dans la création, n'euſt pas donné quelque image de luy-meſme, il enſeignoit qu'il avoit d'abord créé les Dieux immortels, entiérement ſemblables à luy, & comme les images inaltérables & incorruptibles de cette premiére cauſe qui les avoit créez. Au deſſous de ces Dieux, il reconnoiſſoit des ſubſtances moins parfaïtes qu'il appelloit *Démons* & *Héros* pleins de bonté & de lumiére, c'eſt à dire, les An-

ges & les autres eſprits bienheureux; il les regardoit comme des images moyennes de ce prémier eſtre, les plaçoit en différentes ſphéres, & vouloit qu'on les honoraſt tous ſelon l'ordre & le rang que la loy, qui n'eſt autre que la volonté du pére, leur avoit donné; c'eſt à dire, qu'il vouloit qu'on proportionnaſt leur culte à leur dignité, en rendant aux Dieux les prémiers honneurs, & aux Anges les ſeconds, ſans jamais les confondre; & ce qui eſt trés-remarquable, il enſeignoit, que l'honneur & le culte qu'on leur rendoit devoient ſe rapporter & ſe terminer au Dieu ſeul qui les avoit créez.

Au deſſous de ces Héros ou Anges, il mettoit les ames des hommes, qu'il appelloit avec raiſon les derniéres des ſubſtances raiſonnables, comme il appelloit ces Anges les ſubſtances moyennes placées entre les Dieux immortels, & les ames des hommes, pour unir ces ames avec ces Fils de Dieu, & par eux avec Dieu meſme. De là il tiroit deux conſequences qui

me paroiſſent dignes d'une grande conſidération. La premiére, que quand les ames des hommes avoient dépoüillé dans ce monde toutes les affections charnelles, & qu'elles avoient orné & relevé leur nature par l'union avec Dieu, elles devenoient dignes des reſpects & des hommages des autres hommes; car tout homme qui aime & honore Dieu, doit aimer & honorer auſſi tout ce qui reſſemble à Dieu. Mais en ordonnant ce culte, il le régloit & le limitoit, comme on le verra dans les commentaires d'Hierocles.

La ſeconde conſéquence qui n'eſt pas moins remarquable que la premiére, c'eſt que les ames des hommes étant les derniéres des ſubſtances raiſonnables, elles étoient auſſi les derniéres auxquelles les hommes pouvoient étendre leur culte, & qu'ainſi on ne devoit honorer aucune nature inférieure à celle de l'homme. Grand principe qui ruine toutes les religions des Payens, & ſur tout celles d'Egypte, mére de l'idolatrie,

& qui avoit transféré à des figures d'oyſeaux, de beſtes à quatre pieds, & de ſerpens, l'honneur qui n'eſt dû qu'au Dieu incorruptible.

Pythagore ne concevoit d'immatériel & d'incorporel, que le premier eſtre, qu'il appelloit un eſprit qui pénétroit toutes les parties de cet univers, & qui échauffoit, animoit, & mouvoit toute la nature par ſa préſence. Tous les autres eſprits, tant les Dieux immortels, que les Démons, ou Héros, il les concevoit reveſtus d'un corps lumineux, comme les aſtres qu'il appelloit auſſi Dieux. On pourroit croire qu'il donnoit auſſi un corps au prémier eſtre, ſur ce qu'il diſoit aprés les Egyptiens & les Chaldéens, que *Dieu a pour corps la lumiére, & pour ame la vérité ;* mais c'eſt une expreſſion figurée, qui peut avoir été priſe de ces paroles de David, *Seigneur, vous eſtes reveſtu de lumiére, comme d'un veſtement.* Et ailleurs, *Faites éclater, Seigneur, votre lumiére & votre vérité.*

Amictus lumine ſicut veſtimento. *Pſ. 103. 2.*
Emitte lucem tuam & veritatem tuam. *Pſ. 42. 3.*

Il eſt certain que Pythagore en-

ſeignoit que ce prémier eſtre n'étoit ni paſſible, ni expoſé aux ſens, mais inviſible, incorruptible, & intelligible. C'eſt pourquoy il deffendoit de mettre dans les temples aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, eſtimant que c'étoit un ſacrilége que de repréſenter par des choſes terreſtres & périſſables, ce qui eſt éternel & divin. Il eſt aiſé de voir que Pythagore avoit pris cette deffenſe dans les livres des Hebreux, & c'eſt une choſe aſſez ſurprénante, que dans le temps meſme de l'idolatrie, & lorſque les Idoles des faux Dieux paroiſſoient par tout dans les temples & dans les cérémonies des religions payennes, un Philoſophe payen ait condamné hautement ce culte, & enſeigné la vérité.

Il tenoit que l'air étoit plein de ces eſprits qu'il appelloit Démons & Héros, & qu'il regardoit comme les miniſtres du Dieu ſupréme : & il diſoit que c'étoient ces eſprits ou genies qui envoyoient aux hommes & aux animaux meſmes les ſonges, la ſanté &

les maladies, & que c'étoit auſſi à eux que ſe rapportoient & ſe terminoient les purifications, les expiations, les divinations, & autres céremonies. Opinion qu'il avoit priſe des Egyptiens & des Chaldéens, qui ne concevant d'immatériel & d'incorporel que le prémier eſtre, & donnant des corps aux autres Dieux, & aux Anges, étoient tombez dans cette erreur de croire qu'il n'y avoit que ces ſubſtances corporelles qui agiſſent ſur les hommes & ſur les animaux, & que les fumées des ſacrifices, & toutes les choſes terreſtres, qu'on employoit dans les purifications & dans les initiations, ne pouvoient approcher du ſeul Dieu pére & créateur, qui étoit impaſſible & inaltérable; mais que par la force de l'opération divine, qu'ils appelloient *theurgie*, elles pouvoient affecter les Dieux corporels. Voila le fondement des purifications & des expiations publiques & particulieres que Pythagore pratiquoit: Les publiques, pour purifier les villes, & pour éloigner les maux qui les affligeoient, ou qui les

menaçoient ; & les particuliéres, pour délivrer l'ame, & pour la purger des ſoüilleures qu'elle avoit contractées par la contagion du corps. On prétend que par ces purifications publiques, il avoit délivré Lacedemone de la peſte à laquelle elle étoit fort ſujette.

Il avoit connu cette grande vérité, que Dieu étant l'eſſence meſme de la bonté, & cette bonté étant la ſeule cauſe de la création des eſtres, il avoit créé chaque choſe dans l'état qui étoit le meilleur pour chacune. D'où il tiroit ces conſequences, que le mal ne pouvoit venir de Dieu, & que Dieu recompenſoit les bons, & puniſſoit les méchants. Mais ſur ces punitions il enſeignoit une fauſſe doctrine ; car il croyoit que les peines de l'autre vie n'étoient pas éternelles, & qu'elles étoient ſeulement une punition, une correction, pour guérir les ames, & pour les rendre dignes de retourner au lieu de leur origine, aprés qu'elles auroient recouvré leur premiére pureté.

Il concevoit la création d'une maniére bien ſublime, & bien digne de la majeſté de Dieu ; car il diſoit que c'étoit la penſée ſeule de Dieu, & ſa volonté qui avoient tout créé, c'eſt à dire que *créer* pour Diéu, c'eſt *penſer & vouloir ;* & que tout a éxiſté par la ſeule détermination de ſa volonté & de ſa penſée. Ce qui explique admirablement le ſublime de cette expreſſion de Moïſe, *Dieu dit que la lumiére ſoit, & la lumiére fut ;* car *Dieu dit,* n'eſt autre choſe que Dieu *penſa,* Dieu *voulut.* Tout ſe haſta de comparoiſtre & d'obeir à ſa volonté & à ſa penſée, comme à un ordre vivifiant, à un ordre qui appelle ce qui n'eſt point, comme ce qui eſt.

* Ciceron écrit que Phercyde fut le prémier qui dit que l'ame étoit immortelle. Il veut dire que ce fut le prémier des Philoſophes Grecs ; car long-temps avant luy cette opinion

* Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum eſſe ſempiternos. *Cic. 1. Tuſcul. quæſt. c. 116.*

étoit établie chés les Egyptiens. Pythagore aprés en avoir pris la premiére teinture dans l'échole de ſon maiſtre Pherecyde, s'y confirma pleinement en Egypte. Mais en prénant le dogme, il prit auſſi les erreurs, dont les Egyptiens l'avoient preſque entiérement défiguré, & dont long-temps avant Pythagore, on voyoit des traces dans les Vers d'Homére, qui avoit puiſé dans les meſmes ſources.

Toute cette opinion de Pythagore & des Egyptiens ſur la nature de l'ame, mérite d'eſtre expliquée au long; car elle eſt ordinairement fort mal entenduë, & elle ſert à l'intelligence des anciens, ſur tout d'Homére & de Virgile, qui ont tous deux tenu la meſme doctrine.

Ceux qui ont fait la vie de Pythagore, & qui nous ont rapporté ſes ſentimens, ne ſe ſont pas attachez à nous bien expliquer ſa penſée ſur la nature de l'ame. Il faut donc la chercher dans les écrits de ſes diſciples; & aucun n'en a parlé plus à fond que Timée de Locrés, que Platon

Voyez les remarq. ſur la p. 98. d'Hierocles.

a expliqué. Nous voyons par là qu'il concevoit l'ame de l'homme de meſme nature que celle de l'univers, & que celle des Démons, ou Héros, c'eſt à dire, des Anges; mais un peu moins parfaite, & qu'il enſeignoit que des reſtes de cette ame univerſelle, qui étoit un compoſé de la ſubſtance ſpirituelle qu'il appelle *entendement*, & *eſprit*, & des quatre élements, c'eſt à dire un compoſé du *meſme*, & de l'*autre*, Dieu avoit formé toutes les ames. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'Ariſtote dit que Platon dans le Timée, fait l'ame des quatre élements, c'eſt à dire, de la quinteſſence des quatre élements, auſquels il a ajouſté l'eſprit, la partie ſpirituelle, & intelligente. Mais ce dogme de Pythagore n'étoit pas un dogme nouveau qu'il euſt imaginé, c'étoit le dogme ancien qu'il avoit trouvé tout établi chés les Egyptiens, où Homére l'avoit appris. Pythagore ne fit que le corriger en un ſeul point. Et voicy quelle étoit cette ancienne Theologie.

Les Egyptiens & les anciens Grecs

imaginoient l'ame comme un composé d'entendement & d'ame, créez ensemble. Ils appelloient *ame*, & *char de l'ame*, le corps delié & subtil, dont l'entendement étoit revestu. Ils enseignoient que ce corps subtil, ce char, étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil; ce que Pythagore exprima ensuite en ces termes, que *l'ame étoit tirée de l'æther chaud & froid.* Et ils concevoient que cette ame venant animer le corps terrestre, se mouloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule où on la jette, & qu'elle remplit. Qu'aprés la mort, ou la séparation de cette ame & de ce corps terrestre, l'ame entiére, c'est à dire l'entendement, & son char subtil, s'envoloit au dessous de la Lune, que celle qui avoit mal vécu restoit dans le gouffre appellé *Hecaté, & le champ de Proserpine*, où elle souffroit les peines qu'elle avoit méritées par ses péchez, & achevoit de se purger de toutes les impuretez qu'elle avoit contractées par son union avec

le corps ; & celle qui avoit bien vécu alloit au deſſus de la Lune. Que là arrivoit enfin une ſeconde mort, c'eſt à dire, la ſéparation de l'entendement & de l'ame, ou du char ſubtil. Que l'entendement ſe réuniſſoit au Soleil, & l'ame ou le char ſubtil reſtoit au deſſus de la Lune, où étoient placez les champs Elyſées, & qu'elle y conſervoit la figure du corps qu'elle avoit animé, de ſorte qu'elle étoit la véritable image de ce corps : c'eſt pourquoy auſſi les Grecs l'appelloient *Idole*, & les Latins, *Image.* Homére en parlant des ombres qui ſont dans les enfers, les appelle toûjours indifféremment *ames* & *idoles*, c'eſt à dire, *images.* Mais nulle part ce grand Poëte n'a expliqué plus nettement cette Theologie, que dans l'onziéme livre de l'Odyſſée, où Ulyſſe, en parlant de ce qu'il avoit vû dans les enfers, dit, * *Aprés Siſyphe j'apperceus le divin Hercule, c'eſt à*

ἴδωλον.

* Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίλω Ηρακληείλω,
Εἴδωλον. αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι,
Τέρπεται ἐν θαλίης.

dire

dire ſon image ; car pour luy, il eſt avec les Dieux immortels, & aſſiſte à leurs feſtins. Pour luy, c'eſt à dire, *ſon entendement,* la partie la plus divine de ſon ame ; & ſon *Idole,* c'eſt à dire, la partie lumineuſe de l'ame, le corps délié & ſubtil dont l'entendement étoit reveſtu. Virgile fait parler Didon ſelon cette ancienne Théologie qui étoit la ſeule receuë dans ces temps-là, lorſqu'elle dit,

Et nunc magna mei ſub terras ibit imago.

Mon image, l'image entiére de ce corps terreſtre, s'en va dans les enfers. On voit pourquoy elle appelle cette image, *magna, grande, entiére,* c'eſt, parce qu'elle étoit de meſme taille que le corps.

Pythagore ſuivoit cette meſme doctrine, excepté le dogme de la ſeconde mort, qui faiſoit la ſéparation de l'entendement & de l'ame, ou du char ſubtil de l'ame ; car il tenoit que ces deux parties étant nées enſemble, étoient inſeparables ; qu'il n'y avoit qu'une ſeule mort qui ſéparoit l'ame

& le corps mortel, & que l'entendement toûjours uni à ſon char, retournoit à ſon aſtre.

Virgile a fort bien expliqué ce retour des ames dans les aſtres d'où elles étoient deſcenduës, lorſqu'il a dit dans le IV. liv. des Georgiques,

——— *Nec morti eſſe locum,*
ſed viva volare
Sideris in numerum.

Il n'y a plus de mort; mais tous ces eſtres pleins de vie retournent dans les aſtres qui ſont enſemble une merveilleuſe harmonie. Et, pour dire cela en paſſant, ces mots *ſideris in numerum*, ne ſignifient pas *in modum ſiderum, comme des aſtres.*; car ce n'étoit nullement l'opinion de Pythagore, mais *in ſidera numeroſa, dans les aſtres qui ſont une harmonie*; car Pythagore parloit beaucoup de l'harmonie des aſtres & des cieux, il ſe vantoit meſme de l'entendre.

Voila donc ce partage ſi célébre que les Egyptiens, & aprés eux les Pythagoriciens, faiſoient de l'homme

en trois parties, en *entendement*, en *ame*, & en *corps terreſtre & mortel*. Il n'y a pas d'apparence que des hommes ſi ſenſez ayent eu d'eux-meſmes une opinion ſi extravagante, & qu'ils ne l'ayent pas tirée de quelque vérité mal entenduë, qui ait donné lieu à cette erreur. Voicy ma penſée. L'ancienne Theologie des Hebreux parloit de l'homme ſelon ces trois rapports, *mens*, *anima*, & *corpus*; *l'eſprit*, *l'ame*, & *le corps*; comme nous le voyons par l'Ecriture ſainte. Ces Philoſophes donc, ne comprénant pas le ſens de ce partage, ont imaginé ſur cela ces trois parties, *l'entendement*, comme la partie ſpirituelle de l'ame; *l'ame* ou *le char de l'ame*, comme le corps ſubtil & délié, dont l'entendement étoit revétu; & *le corps terreſtre*, comme animé par l'ame, c'eſt à dire par le corps ſubtil. Il eſt donc trés-vrayſemblable que de l'ame ſpirituelle, & de l'ame ſenſitive ou animale, ils ont fait ce compoſé d'entendement & d'ame; qu'ils ont mis *l'entendement*, pour juger des cho-

ſes intelligibles, & l'ame pour juger des choſes ſenſibles. On pourroit peut-eſtre éclaircir cette idée de Pythagore par cette comparaiſon : Dedale avoit fait une Venus de bois qui marchoit, & ſe mouvoit par le moyen du mercure dont il l'avoit remplie. Le bois, c'eſt le corps terreſtre & mortel ; le mercure, qui ſe moule ſur ce corps qu'il remplit, & qui par là en devient l'image, c'eſt l'ame, ou le char ſubtil de l'ame, qui par le moyen des eſprits, porte par tout la vie & le mouvement. Qu'on ajouſte à ces deux parties l'entendement ou l'eſprit, l'ame ſpirituelle & intelligente, voila l'homme entier tel que Pythagore & les Egyptiens l'ont imaginé.

Les Rabbins aſſez féconds d'eux-meſmes en imaginations extraordinaires, ſe ſont approprié celle-cy ; car ils ont dit tout de meſme, que l'ame étoit reveſtuë d'un corps ſubtil, qu'ils ont appellé, non pas *le char de l'ame*, comme Pythagore, mais *le vaiſſeau de l'ame*, ce qui eſt aſſez égal.

Une autre erreur dont la doctrine

de la nature de l'ame auroit été comme accablée, c'eſt le dogme de la metempſychoſe, ou du paſſage de l'ame en pluſieurs corps, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, s'il avoit été tel qu'on le debite. Mais nous allons voir qu'on ne s'eſt pas moins trompé ſur le ſens où on l'a pris, que ſur l'origine qu'on luy a donnée.

Si Pythagore en étoit le prémier auteur, on pourroit croire que l'hiſtoire de Nabuchodonoſor, qui à cauſe de ſes péchez fut ſept ans parmi les beſtes à brouter l'herbe comme les bœufs, luy auroit donné cette idée que le vice degrade l'homme de ſa condition, & le transforme en beſte plus ou moins féroce, ſelon qu'il eſt plus ou moins vicieux.

Mais il eſt certain que cette opinion eſt plus ancienne que ce Philoſophe, & que c'étoit un dogme des Egyptiens que les Grecs s'étoient attribué fort injuſtement, comme Herodote le dit formellement dans ſon II. liv. *Les Egyptiens ſont auſſi les prémiers qui ont dit que l'ame de l'homme eſt immor-*

telle, qu'aprés la mort du corps, elle paſſe ſucceſſivement dans des corps de beſtes; qu'aprés avoir paſſé par les corps des animaux terreſtres, aquatiles & aëriens, elle revient animer le corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont debité ce dogme, comme s'il euſt été à eux en propre, les uns plus toſt, les autres plus tard. J'en ſçay les noms, & je ne veux pas les nommer.

Herodote nous apprend par là, non ſeulement que les Egyptiens ſont les prémiers auteurs de cette opinion; mais encore que Pythagore n'étoit pas le ſeul qui l'euſt débitée comme ſienne. Pour moy j'avouë que je ne ſçais pas qui ſont les autres dont Herodote parle, car aujourd'huy cette metempſychoſe n'eſt attribuée qu'à Pythagore, & un peu différente meſme de celle que debitoient les Egyptiens. Mais ces changements, que Pythagore y fit, & ceux que d'autres y firent dans la ſuite comme les Phariſiens qui enſeignoient qu'il

n'y avoit que les ames des gens de bien qui paſſaſſent en d'autres corps, celles des méchans étant détenuës dans les lieux où elles étoient punies, tout cela ne fait rien au fond du dogme qui eſt toûjours le meſme. Nous en connoiſſons l'origine, cherchons-en la véritable explication.

Il n'y a nulle apparence, comme je l'ay déja dit dans la vie de Platon, que des peuples qui ne s'expliquoient que trés-myſtérieuſement ſur les choſes les plus ſimples, euſſent parlé ſi nettement, & ſi naïvement d'une choſe auſſi prodigieuſe que ſeroit le paſſage de l'ame en pluſieurs corps d'hommes, d'animaux, ou de plantes meſme. Voicy tout le ſecret de cette fiction ſi merveilleuſe, dont on a fait un monſtre en la prenant à la lettre trop groſſiérement.

Il eſt certain que comme l'homme peut ſe rendre ſemblable à Dieu par la vertu, il peut auſſi ſe rendre ſemblable aux beſtes par le vice. C'eſt

pourquoy David dit, que * *l'homme étant dans l'honneur*, c'eſt à dire, l'image de Dieu par ſon origine, *ne l'a pas compris, qu'il a été mis au rang des beſtes ſans raiſon, & qu'il leur eſt devenu ſemblable.* Or il n'y a rien de plus naturel que de donner à l'homme le nom de ce à quoy il reſſemble le plus. Auſſi les anciens Hebreux donnoient-ils aux hommes les noms des beſtes avec leſquelles le vice leur donnoit le plus de conformité, & ils les appelloient *loups, chiens, pourceaux, ſerpents*, ſelon qu'ils remarquoient en eux les vices de ces animaux. De là les Egyptiens, qui ne parloient que par énigmes, & qui expliquoient leurs penſées pluſtoſt par des figures, que par des mots, mettoient *un ſerpent* pour un homme malin & dangéreux, *un pourceau* pour un débauché, *un cerf* pour un homme timide; & ils diſoient qu'un homme étoit devenu *loup*, pour dire

* Homo cum in honore eſſet non intellexit, comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis. *Pſal. 48. 13. 21.*

que c'étoit un homme injuſte, un raviſſeur; & qu'il étoit devenu *chien*, pour dire qu'il étoit ſans honneſteté, ſans pudeur.

Je ſçay que quand les fictions ont paſſé long-temps pour des véritez nuës & litterales, & qu'elles ont eu le ſuffrage de pluſieurs ſiécles, elles ſe laiſſent rarement manier & purger par la raiſon, & qu'elles craignent meſme l'approche de la conjecture, qui voudroit approfondir ce qu'elles ont de fabuleux. Mais je ſçay auſſi qu'il n'y a rien de plus injuſte que de permettre que le menſonge preſcrive contre la vérité. Il y aura tant qu'on voudra des Philoſophes qui ont pris à la lettre cette métempſychoſe, & qui ont effectivement enſeigné que l'ame d'un homme, pour expier ſes péchez aprés ſa mort, paſſoit dans le corps d'un autre homme, ou d'un animal, ou d'une plante; les Poëtes l'auront debité dans leurs écrits; les hiſtoriens meſme, qui ſont les écrivains, qui doivent le moins ſouffrir le mélange de la fable, auront dit comme les Poëtes que Py-

thagore aſſeuroit de luy-meſme qu'il avoit été d'abord Æthalides fils de Mercure, enſuite Euphorbe, aprés cela Hermotime, aprés Hermotime un peſcheur de Delos, & enfin Pythagore. Les Philoſophes ont debité avec plaiſir une opinion ſinguliére, qui avoit quelque choſe de merveilleux & de terrible; les Poëtes l'ont regardée comme leur bien, à cauſe de la fiction qui luy ſert d'enveloppe; car qui ne ſçait que la fable, eſt l'appanage de la Poëſie, & que les Poëtes habitent le pays des fictions & des monſtres; & les uns, & les autres ont ſeduit & attiré les hiſtoriens, qui meſme, comme nous l'apprenons de Strabon, ont ſouvent été auſſi amoureux de la fable, que les Poëtes meſmes.

Une marque ſeure que Pythagore n'a jamais eu l'opinion qu'on luy attribuë, c'eſt qu'il n'y en a pas le moindre veſtige, dans les ſymboles qui nous reſtent de luy, ni dans les préceptes que ſon diſciple Lyſis a recueillis, & qu'il a laiſſez comme un pré-

cis de ſa doctrine : au contraire, il paroiſt par ces ſentences, qu'il a enſeigné que les ſubſtances raiſonnables, tant les premiéres, les Dieux immortels, & les moyennes, les Anges, que les derniéres, les hommes, demeurent toûjours, quant à leur eſſence, ce qu'elles ont été créées, & que les derniéres ne ſe dégradent, ou ne s'anobliſſent que par la vertu, ou par le vice. Et c'eſt ainſi qu'Hierocles Philoſophe Pythagoricien l'a expliqué. *Tout de meſme*, dit-il, *celuy qui s'attend qu'aprés ſa mort il ſe reveſtira du corps d'une beſte, qu'il deviendra animal ſans raiſon, à cauſe de ſes vices, ou plante, à cauſe de ſa peſanteur, & de ſa ſtupidité, celuy-là prenant un chemin tout contraire à ceux qui tranſforment l'eſſence de l'homme en quelqu'un des eſtres ſupérieurs, & la précipitant dans quelqu'une des ſubſtances inférieures, ſe trompe infiniment, & ignore abſolument la forme eſſencielle de notre ame, qui ne peut jamais changer ; car étant & demeurant toûjours l'homme, elle eſt dite*

devenir Dieu ou beſte par le vice, ou par la vertu, quoyqu'elle ne puiſſe eſtre ni l'un ni l'autre par ſa nature, mais ſeulement par ſa reſſemblance avec l'un ou l'autre.

Voila comme parle un Philoſophe qui étoit choqué qu'on priſt ſi groſſiérement l'opinion de ſon maiſtre, & qui luy donne le ſens qu'elle doit avoir.

Je ne nie pas que les Philoſophes qui ont ſuccedé à Pythagore, n'ayent enſeigné cruëment cette doctrine, comme une vérité conſtante; mais ils le faiſoient à bonne fin, & par un menſonge pieux, pour effrayer les hommes, & pour les empeſcher de commettre de ces crimes, & de ces péchez, qui aprés la mort aſſujettiſſoient à des pénitences & à des purgations ſi mortifiantes. Et en voicy un témoignage bien authentique, & qui ne permet nullement de douter que ce ne fuſt là leur eſprit; c'eſt celuy d'un diſciple de Pythagore, & d'un diſciple trés-inſtruit des ſentiments de ce Philoſophe; c'eſt de Timée meſme

de Locrés, ſur les eſcrits duquel Platon a travaillé. Timée donc dans ſon traité de l'amè du monde, dit ces paroles bien remarquables : *Comme nous guériſſons quelquefois les corps malades par des remédes violents, quand le mal ne céde pas aux remédes béñins ; nous en uſons de meſme pour la cure des ames ; quand elles réfuſent de ſe rendre aux ſimples véritez, nous les guériſſons par le menſonge. C'eſt pour cela que nous ſommes reduits néceſſairement à les ménacer de ſupplices étranges, & à leur débiter, que les ames paſſent en de nouveaux corps ; que l'ame d'un poltron, par éxemple, paſſe dans le corps d'une femme, afin qu'il ſoit expoſé à toutes ſortes d'opprobres & de mépris ; celle d'un meurtrier dans le corps d'une beſte féroce, afin qu'il ſoit chaſtié ; celle d'un débauché dans le corps d'un pourceau.* Proclus inſinue la meſme choſe dans ſon v. livre ſur le Timée.

On dira que bientoſt aprés Timée, on voit Socrate parler de cette

metempſychoſe comme d'un dogme ſimple & ſans figure. Mais ſi l'on éxamine bien les trois dialogues où il en parle, & qui ſont le Menon, le x. livre de la République, & le Phedon, on trouvera que dans le prémier, Socrate parlant à Menon, qui étoit Pythagoricien, ne fait que gliſſer ſur cette opinion, & qu'il ne la propoſe que pour en tirer avantage en faveur de la reminiſcence, qu'il veut prouver, & dont il n'étoit pourtant pas bien convaincu; que dans le x. livre de la République, il ne fait que rapporter une fable Egyptienne; or ce n'eſt nullement dans les fables que l'on doit chercher la ſimplicité d'un dogme Philoſophique. Et enfin on verra que dans le Phedon, où ſont les derniéres paroles de Socrate, ce Philoſophe éxemte d'abord de la loy de cette Metempſychoſe, les ames qui ſe ſont retirées pures; & qui pendant cette vie, ont ſervi Dieu avec vérité; & il aſſeure qu'elles vont avec les Dieux où elles joüiſſent d'une félicité éternelle. Et pour les ames

impures & ſoüillées, ou qui ont vécu dans la juſtice, pluſtoſt par habitude & par tempérament, que par Philoſophie, il enſeigne qu'aprés la mort elles paſſent en d'autres corps, ou d'animaux ou d'hommes. Que peut-on conclure de là, ſinon que Socrate en mourant laiſſe aux gens de bien l'heureuſe eſpérance, qu'en ſortant de cette vie, ils iront joüir d'un bonheur ſans fin; & qu'il profite d'ue opinion receüe, pour laiſſer aux méchans la frayeur ſalutaire qu'inſpire la terrible ménace du paſſage de l'ame en pluſieurs corps. Tout cela s'accorde avec ce que je viens de rapporter de Timée.

Mais ce qui eſt encore plus fort & plus concluant, c'eſt que Lyſis luy-meſme, l'ami particulier de Pythagore, & celuy qui avoit receu de ſa bouche les dogmes qu'il enſeigne dans ſes Vers dorez, dit formellement, que quand l'ame, aprés s'eſtre purifiée de ſes crimes, a quitté le corps, & qu'elle eſt retournée dans le ciel, elle n'eſt plus ſujette à la mort, & joüit d'une félicité éternel-

le. Nulle mention de ce paſſage de l'ame dans pluſieurs corps; c'eſt pourtant là que cette doctrine devoit eſtre debitée.

Si dans la ſuite des temps cette fiction a été enſeignée par des Philoſophes ignorans & groſſiers, comme une vérité réelle, ſi on trouve qu'elle a paſſé dans la Judée, où l'on voit les Juifs & Herode meſme imbus de cette ſuperſtition; & ſi encore aujourd'huy dans les Indes, elle eſt priſe à la lettre par des peuples fort ignorans, cela ne change pas la nature du dogme. Tous les dogmes doivent eſtre expliquez par le ſens qu'ils ont eu à leur naiſſance, & nullement par celuy que les ſiécles ſuivans leur ont donné.

L'opinion de Pythagore ſur la nature de l'ame des beſtes n'a pas été non plus expliquée fort clairement. Timée de Locrés fait voir qu'il a crû que l'ame des beſtes étoit une partie de l'ame du monde, une partie de la matiére ſubtile que Dieu avoit tirée de tous les aſtres, c'eſt à dire, que l'a-

me des animaux étoit de meſme nature que l'ame animale, où le char ſubtil de l'ame de l'homme ; c'eſt pourquoy il dit que Dieu créa luy-meſme les ames des hommes, & que les animaux & tous les eſtres ſans raiſon, il les laiſſa faire à la nature ſeule. Ceux qui ont crû que Pythagore donnoit aux beſtes une ame raiſonnable, que les organes ſeuls empeſchoient de faire ſes fonctions, ſe ſont trompez. Une marque ſeure que ce n'étoit pas là ſa doctrine, c'eſt qu'il a fait l'homme la derniére des ſubſtances raiſonnables ; il n'eſt donc pas poſſible qu'il ait enſeigné que la raiſon étoit commune aux animaux & aux hommes. Il eſt vray que Diogéne Laërce écrit que Pythagore accorde aux beſtes, *la colere & l'eſprit*, mais par ce mot * *eſprit*, il a entendu une ſorte d'eſprit trés-différent de *la raiſon* & de *l'intelligence*, qu'il accorde à l'homme ſeul. Voila pourquoy il diſoit que l'homme ſeul étoit

νοῦν καὶ θυμόν.

* Ariſtote luy donne auſſi le meſme nom. νοῦς φθαρτός.

capable de vertu & de vice. En un mot, comme il concevoit que l'ame animale, ou *le char ſubtil de l'ame* donnoit la vie au corps terreſtre & matériel de l'homme, il concevoit auſſi que l'ame des beſtes étant de meſme nature que *ce char ſubtil* ſuffiſoit pour animer les corps des animaux ; de ſorte que les animaux ſelon Pythagore étoient véritablement comme la Statuë de Venus, dont j'ay parlé, qui privée de raiſon & d'intelligence, ſe mouvoit par le moyen du Mercure, dont ſes organes étoient remplis. Ce Philoſophe n'étoit donc pas éloigné de les croire de pures machines, puiſque leur vie n'étoit que l'effet de la matiére ſubtile diſpoſée d'une certaine façon. Ainſi il avoit raiſon de dire que cette ame des animaux étoit auſſi ancienne que le monde, & qu'elle dureroit autant que luy ; car aprés la mort des animaux leur ame s'en retourne auſſi bien que leur corps à ſon principe, & à ſa ſource.

Aprés Pythagore, Empedocle vou-

lant expliquer ſans doute le ſentiment de ſon maiſtre, & faire voir que la connoiſſance n'eſt pas toûjours diſtincte des ſens, établit ce principe, que *le ſemblable eſt connu par le ſemblable;* principe non ſeulement trés-faux, comme Ariſtote l'a ſolidement démontré, mais encore trés-oppoſé à la doctrine de Pythagore, qui enſeignoit, comme je l'ay déja dit, que c'eſt l'entendement ſeul qui voit, qui entend, &c. & que tout le reſte eſt ſourd & aveugle. Comment donc les beſtes peuvent-elles ſelon ſes principes, voir, ſentir, connoiſtre, privées de raiſon & d'intelligence! La matiére n'a pas d'elle-meſme ces propriétez, & de purs corps, n'ont ni vie, ni ſentiment, ni penſée. Il faut donc que Pythagore ait crû, ou que l'ame des beſtes n'avoit que des maniéres de ſenſations, ou que bien qu'animale & matérielle, elle avoit receu de Dieu des propriétez qu'il n'avoit pas communiquées au reſte de la matiére. Car que l'ame des beſtes ne ſoit nullement diſtincte de la matiére, c'eſt ce qui

Dans ſon traité de l'ame. *liv. 1. chap. VII.*

ſuit néceſſairement de ſes principes, que j'ay rapportez. Les Philoſophes n'en ſçauront jamais davantage. Ils ont beau s'abandonner à leur curioſité, ils aſſeureront bien ce que l'ame des beſtes n'eſt point; mais jamais ils ne trouveront véritablement ce qu'elle eſt.

La Philoſophie de Pythagore tendoit principalement à expliquer & à regler le culte des Dieux, & il donnoit ſur cela d'exellents préceptes. Par éxemple, il ne vouloit pas qu'on entraſt dans les Temples par occaſion, & en paſſant, pour y adorer & pour y faire ſes priéres; mais qu'on ſortiſt exprés de ſa maiſon pour leur aller rendre ce culte aprés s'y eſtre bien préparé. Je ne m'étendray pas ſur cette partie, parce qu'on la trouvera admirablemēnt traitée dans Hierocles.

Il vouloit qu'on parlaſt toûjours des Dieux avec tout le reſpect dû à leur eſſence, ſource de tous les biens; & il condamnoit ſi fort les fables qu'Homére & Heſiode ont débitées des Dieux dans leurs poëmes, qu'il aſſu-

roit que les ames de ces Poëtes étoient ſevérement punies dans les enfers pour avoir parlé des Dieux d'une maniére ſi peu convenable à une ſi grande Majeſté.

Comme il n'y a rien de ſi difficile que de bien prier, il deffendoit à ceux qui n'étoient pas encore bien inſtruits, de prier pour eux-meſmes, & leur ordonnoit de s'adreſſer aux preſtres & aux ſacrificateurs ; & c'eſt ce meſme principe que Socrate a pouſſé ſi loin, en faiſant voir que les hommes ne ſçauroient bien prier, qu'aprés qu'un Dieu leur auroit enſeigné la priére qu'ils devoient faire.

Quand ſes diſciples étoient aſſez inſtruits, il leur ordonnoit de ne commencer jamais aucune action ſans avoir prié ; car quoyque le choix du bien ſoit libre, & dépende de nous, nous ne laiſſons pas d'avoir toûjours beſoin du ſecours de Dieu, afin qu'il nous aide, qu'il coopére avec nous, & qu'il achéve ce que nous luy demandons, & ce que nous faiſons.

Il enſeignoit que les Dieux de-

voient estre honorez à toute heure & en tout temps, & que les Démons, les Héros, ou les Anges, devoient l'estre à midy; ce qui venoit d'une ancienne superstition qu'il avoit prise en Egypte, & qui avoit persuadé aux hommes que le midy étoit l'heure où les Démons se répoſoient, & qu'alors il étoit temps de les appaiſer & de les rendre favorables. On ne peut pas douter que cette ſuperſtition ne fuſt plus ancienne que Pythagore, puiſqu'on en trouve des traces parmi les Juifs, dés le temps meſme du Roy David.

Une autre ſuperſtition encore, qu'il avoit priſe des Chaldéens, c'étoit l'obſervation des temps, des jours, & des moments, pour les opérations *theurgiques;* c'eſt à dire, pour les ſacrifices & les autres actes de Religion. Il croyoit qu'il y avoit des moments propres pour les offrir, & d'autres qui y étoient trés-contraires, & ſur cela il avoit fait un précepte de *l'opportunité.* C'eſt ſans doute de la meſme ſource qu'étoit venu le partage

Voyez les remarq. ſur la p. 345. d'Hierocles.

des jours, en jours heureux & malheureux, qu'Heſiode a expliqué à la fin de ſes préceptes d'agriculture. Superſtition qui régne encore dans l'eſprit d'une infinité de Chrétiens.

Nul Philoſophe n'a mieux parlé que Pythagore de la toute-puiſſance de Dieu ; meſurant l'étenduë de ce pouvoir à l'idée qu'il avoit de ſon eſſence, il enſeignoit qu'il n'y avoit rien de ſi grand & de ſi admirable, qu'on ne puſt croire de Dieu ; rien de ſi difficile & de ſi ſurnaturel qu'on n'en duſt attendre. *Il faut eſpérer tout de Dieu*, diſoit-il ; *car il n'y a rien de ſi difficile qui ne puiſſe eſtre l'objet de noſtre eſpérance ; il eſt aiſé a Dieu de faire tout ce qu'il veut, & rien ne luy eſt impoſſible.* La connoiſſance que Pythagore avoit eu en Egypte des grands miracles que Dieu y avoit faits, avoient ſans doute fortifié en luy ces grands principes.

Il concevoit qu'il y avoit une loy éternelle, & que cette loy n'étoit que la vertu immuable de Dieu qui avoit tout créé. Et en conſequence de cette

loy, il avoit imaginé un ſerment divin qui conſervoit toutes choſes dans l'état & dans l'ordre où elles avoient été créées, & qui en liant le créateur à ſa créature, lioit auſſi la créature à ſon créateur; c'eſt à dire, que Dieu, en créant chaque choſe dans l'état qui étoit le meilleur pour elle, avoit voulu s'aſſujetir à la conſerver dans le meſme état par un ſerment appellé par cette raiſon, *Gardien de l'éternité*, & qui n'eſt autre que l'immuabilité meſme de Dieu, & un des effets de ſa juſtice. Et ce meſme ſerment, il concevoit que la créature l'avoit fait en luy & par luy; car la meſme loy qui crée, lie ce qui eſt créé: c'eſt pourquoy les Pythagoriciens appelloient ce ſerment, *inné & eſſenciel à toutes les créatures.*

Mais d'où étoit venuë à Pythagore cette idée ſi grande, ſi noble, & ſi convenable à la majeſté de Dieu! Il l'avoit tirée ſans doute des ſaintes Ecritures, où il voyoit que Dieu, pour marquer l'infaillibilité de ſes promeſſes, dit ſouvent, *qu'il a juré*, &

& *qu'il a juré par luy-meſme ;* & en ſuite avec un eſprit admirable, il étoit entré dans les raiſons de ce ſerment divin, & l'avoit expliqué par les principaux attributs de Dieu, qui ſont ſa bonté, ſon immutabilité, & ſa juſtice. Dieu en créant toutes choſes, n'a point renfermé ſes veuës dans les temps, & a travaillé pour l'éternité, qui eſt luy-meſme.

Cette loy éternelle & ce ſerment divin, c'eſt ce qui compoſe la deſtinée, ou la providence, qui méne chaque choſe à la fin qu'elle doit avoir, & qui luy a été marquée. Les créatures ont beau s'en écarter par leur deſobéiſſance, & violer le ſerment divin, en s'éloignant de Dieu ; elles y rentrent en ce que Dieu fait ſervir leurs égaremens meſme à l'accompliſſement de ſes decrets, & que tout fait éclater dans l'œuvre de Dieu, & ſa bonté & ſa juſtice.

Voila quelle étoit la Théologie de Pythagore, Theologie qui malgré les vaines imaginations, & les erreurs, dont il l'avoit accablée, ne laiſſe pas

de renfermer de grands principes qui peuvent encore nous ſervir.

Morale de Pythagore.

Avant le ſiécle de Pythagore, & pendant que la ſecte Italique & la ſecte Ionique furent en vigueur, la Morale n'avoit pas été traitée fort méthodiquement. Elle étoit compriſe ſous le nom général de *Phyſique*, qui embraſſoit toutes les parties de la Philoſophie, & elle étoit renfermée en des préceptes ou ſentences, qui ordonnoient ce qu'il falloit faire, mais qui n'en expliquoient ni les raiſons ni les motifs. Socrate fut le prémier qui ſépara cette partie de la Philoſophie, pour en faire un corps à part, il en demeſſa parfaitement tous les principes, & en donna les preuves. C'eſt à luy que la Morale payenne doit toute ſa perfection : mais il faut avoüer auſſi que Socrate profita beaucoup des lumiéres de Pythagore, qui découvrit le prémier ce grand principe, que la Morale eſt fille de la Religion: & voicy ſur cela ſes veuës qui méritent d'eſtre bien dévelopées.

Nous avons vû qu'il reconnoiſſoit

deux ſortes d'eſtres ſupérieurs, *les Dieux immortels*, & les *Démons*, ou *Héros*, c'eſt à dire les Anges. Il ajouſtoit à ces deux ſortes d'eſtres, les hommes qui aprés avoir brillé par l'éclat de leurs vertus dans cette vie, avoient été receus dans les chœurs divins.

De nos liaiſons avec ces trois eſſences, il tiroit tous nos devoirs envers nos péres & nos méres, envers nos proches, & envers nos amis; car il enſeignoit que dans cette vie mortelle, nos péres & nos méres nous repréſentent Dieu; que nos proches nous repréſentent les Démons ou Héros, c'eſt à dire les Anges, & que nos amis ſont l'image des *Saints*, d'où il concluoit que nous ſommes obligez d'aimer & d'honorer premiérement nos péres & nos méres; enſuite nos parents, & aprés eux nos amis; & pour nous, que nous devons nous regarder ſelon ces trois rapports, comme Fils de Dieu, comme parents des Anges, & comme amis des *Saints*.

Perſonne n'a mieux connu que Pythagore l'eſſence de l'amitié ; c'eſt luy qui a dit le prémier, *que tout eſt commun entre amis, & que notre ami eſt un autre nous-meſme ;* & c'eſt ce dernier mot qui a fourni à Ariſtote cette belle définition de l'ami, que * *c'eſt une ame qui vit dans deux corps.*

Il donnoit d'éxellents préceptes ſur le choix des amis, ſur les moyens de les conſerver, & ſur les bornes que nous devons donner à la complaiſance que cette union demande néceſſairement, comme on le verra dans Hiérocles.

On luy a reproché qu'il n'eſtimoit que ceux de ſa ſecte, & qu'il regardoit tous les autres hommes comme de vils eſclaves dont il ne falloit faire aucun cas.

Il avoit vû en Egypte les Egyptiens mépriſer extrémement les autres peuples ; & il n'ignoroit pas que les Hebreux traitoient bien différemment les étrangers, & ceux de l'alliance ;

* Φίλος, μία ψυχὴ δύο σώμασιν ἐνοικοῦσα.

mais Pythagore n'imitoit pas ces maniéres par orgeuil ; comme il avoit pénétré ce qui fait le fondement & la fin de l'amitié, il avoit tiré de là les raiſons de cette préférence : & voicy ſes veuës.

Il établiſſoit que nos amis dans cette vie, ſont l'image de ceux qui ont quitté le monde, aprés avoir relevé la nature humaine par leur union avec Dieu, & aprés nous avoir inſtruits par leurs éxemples, & par leurs préceptes. De là il tiroit cette conſequence néceſſaire, que comme parmi les morts nous n'honorons que ceux qui ont vécu ſelon les régles de la ſageſſe, nous qui ſommes leurs diſciples dans cette vie, nous ne devons nous attacher qu'à ceux qui leur reſſemblent, & qui peuvent nous aider à parvenir à la meſme félicité ; car le but de l'amitié ne doit eſtre que la communication des vertus, & notre union avec les eſtres céleſtes. Voila pourquoy un Pythagoricien préféroit l'amitié d'un Pythagoricien à celle de tous les autres hommes ;

parce qu'il le regardoit comme plus parfait. Et il faut avoüer que ces Philoſophes portoient l'amitié pour ceux de leur ſecte à un point qui n'a peut-eſtre jamais eu d'éxemple. Et voicy ſur cela une petite hiſtoire qui ne doit jamais périr.

Un Pythagoricien parti de chés luy pour un long voyage, tomba malade dans une hoſtellerie, & dépenſa tout ce qu'il avoit. Sa maladie devenant plus opiniâtre & plus difficile, ſon hoſte, qui ſe trouva heureuſement plein de charité, continua d'en avoir les meſmes ſoins, & fournit à toute la dépenſe. Le malade empire, & bien faſché de n'avoir pas dequoy payer ſon bienfaicteur, il luy demande de l'encre & du papier, écrit en peu de mots ſon hiſtoire, met au bas un ſymbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & luy recommande d'afficher ce papier dans un lieu public dés qu'il l'aura enterré. Il meurt le lendemain, & ſes obſéques faites, l'hoſte, qui n'attendoit pas grand-

choſe de ſon placard, ne laiſſa pas de l'afficher à la porte d'un Temple. Quelques mois s'écoulent ſans aucun ſuccés. Enfin un diſciple de Pythagore paſſe, lit cette affiche, voit par le ſymbole qu'elle eſt d'un confrére; auſſitoſt il va chés l'hoſte, luy paye tous ſes frais, & le recompenſe encore de ſon humanité. L'évangile nous propoſe des éxemples de charité encore plus parfaits; mais on trouveroit peut-eſtre difficilement aujourd'huy des Chreſtiens qui fiſſent pour un Chreſtien & pour un homme de leur connoiſſance, ce qu'un Pythagoricien faiſoit pour un confrére qu'il n'avoit jamais ni vû ni connu.

A l'égard du reproche qu'on a fait à Pythagore d'une extréme dureté pour les autres hommes, je n'y trouve aucun fondement. Au contraire, je voy par tout ce qu'en ont dit ſes diſciples, que regardant Dieu comme le lien commun qui unit tous les hommes, il enſeignoit que c'étoit déchirer Dieu, que de rompre cette union avec le plus inconnu; & au

contraire, que c'étoit s'unir étroitement avec luy, que de la conſerver avec la ſubordination néceſſaire; car tous nos devoirs envers ceux, avec qui nous ne ſommes unis, ni par le ſang, ni par l'amitié, il les tiroit des diverſes liaiſons, de patrie, de voiſinage, de commerce, & de ſocieté, ou enfin des liaiſons de la nature ſeule, qui ne ſouffre pas qu'un homme ſoit étranger à un autre homme. En un mot, il vouloit qu'on étendiſt ſur tous les hommes, meſme ſur les méchans, une amitié générale qu'il appelloit humanité; & que l'amitié véritablement dite, c'eſt a dire, cette liaiſon volontaire & de choix, on ne la contractaſt qu'avec les ſages & les vertueux, à l'éxemple de Dieu meſme, qui ne hait perſonne, & qui ne ſe communique, & ne s'unit qu'aux gens de bien.

Comment Pythagore auroit-il eu pour des hommes cette dureté, luy qui diſoit ordinairement, que *le ſeul moyen que l'homme euſt de ſe rendre ſemblable à Dieu, c'étoit de faire du*

bien, & de dire la vérité ! Luy qui ſouſtenoit, qu'il y avoit des droits communs entre les hommes, & les beſtes meſmes ! qui acheptoit des oyſeleurs & des peſcheurs, les oyſeaux & les poiſſons, pour leur rendre la liberté, & qui condamnoit la chaſſe comme une injuſtice !

Il conſerva toute ſa vie tant de reſpect, tant d'amitié, tant de reconnoiſſance pour ſon maiſtre Pherecyde, qu'ayant appris qu'il étoit tombé malade à Delos, il partit en meſme temps de Crotone pour aller l'aſſiſter, demeura prés de luy juſqu'à ſa mort, & fit ſes funérailles.

Jamais perſonne n'a été plus tendre que luy pour ſes amis, il les aſſiſtoit dans leurs maladies, les conſoloit dans leurs afflictions, & les ſecouroit dans leurs beſoins. Et à l'égard des autres hommes. Il ne perdoit aucune occaſion de leur faire du bien ſelon leur mérite & leur état, bien perſuadé que la plus grande vertu de l'homme, c'eſt l'amour des hommes.

Il regardoit le ſerment humaïn ou civil, comme l'image du ſerment divin dont nous venons de parler ; car de meſme que le ſerment divin eſt gardien de la loy de Dieu, le ſerment humain eſt le gardien de la foy des hommes. L'obſervation de ce dernier nous aſſocie avec la fermeté & la ſtabilité meſme de Dieu, & maintient l'ordre & la juſtice. C'eſt dans cette vûë que Pythagore appelloit du nom de *ſerment*, tout ce qui eſt juſte ; & qu'il diſoit que Jupiter eſt appellé ὅρκιος, *qui préſide au ſerment*, pour faire entendre qu'il eſt la juſtice meſme, & qu'il punit ſevérement tout ce qui eſt fait contre la loy.

Les Pythagoriciens ont donné ſur le ſerment civil des préceptes admirables, qui s'accordent ſi parfaitement avec ce qu'enſeigne la Religion Chrétienne, qu'on ne peut douter que le décalogue ne leur ait été connu.

Ils gardoient avec la meſme éxactitude une ſimple parole donnée, qu'un ſerment fait avec la plus gran-

de ſolemnité. Voicy un éxemple bien ſingulier de la fidélité de leurs promeſſes dans les choſes de la plus pétite conſequence. Lyſis, diſciple de Pythagore, ſortant un jour du Temple de Junon aprés avoir fait ſes priéres, rencontra Euryphamus de Syracuſe qui y entroit. Euryphamus le pria de l'attendre. Lyſis luy dit qu'il l'attendroit, & s'aſſit ſur un banc de pierre qui étoit à la porte du Temple. Euryphamus, aprés avoir adoré, ſe plongéa dans une méditation ſi profonde, qu'oubliant Lyſis, il ſortit par une autre porte. Lyſis l'attendit de pied ferme, non ſeulement le reſte du jour, mais toute la nuit, & une partie du lendemain; & l'auroit attendu plus long-temps, ſi quelqu'un dans l'auditoire de Pythagore, n'euſt demandé en préſence d'Euryphamus des nouvelles de Lyſis. Ce nom prononcé fit ſouvenir Euryphamus de ce qui s'étoit paſſé la veille. Il ſort donc promptement, va à la porte du Temple, & trouve Lyſis auſſi tranquille qu'il l'avoit laiſſé. Que n'auroit pas

fait pour un ſerment un auſſi ſcrupuleux obſervateur de la parole la plus légére! Je ſçay bien que cette action ſera traitée de ſimplicité; mais je ſçay bien auſſi, comme diſoit Solon ſur les ménſonges des Poëtes, que ſi une fois le relaſchement ſe gliſſe dans les pétites choſes, il paſſe bientoſt dans les plus importantes & les plus ſérieuſes.

Comme Pythagore éxigeoit la fidélité & la vérité dans les paroles, il éxigeoit avec le meſme ſoin la juſtice dans toutes les actions. Il diſoit, que *le ſel étoit l'embléme de la juſtice; car comme le ſel conſerve toutes choſes, & empeſche la corruption, la juſtice conſerve de meſme tout ce qu'elle anime, & ſans elle tout eſt corrompu.* C'eſt pourquoy il ordonnoit que la ſaliére fuſt toûjours ſervie ſur la table, pour faire ſouvenir les hommes de cette vertu. C'eſt ſans doute par cette raiſon que les payens ſanctifioient la table par la ſaliére: ce qu'ils pourroient avoir établi ſur cette loy, que Dieu avoit donnée à ſon peuple.

Vous offrirez le ſel dans toutes vos oblations. Et peut-eſtre que la ſuperſtition ſi ancienne, & qui régne encore aujourd'huy ſur les ſaliéres renverſées, eſt venuë de cette opinion des Pythagoriciens, qui les regardoient comme des préſages de quelque injuſtice. In omni oblatione tua offeres ſal. *Lev. 2. 13.*

Il eſt le prémier qui ait démontré que la volupté n'a point d'eſſence, c'eſt à dire, qu'elle n'éxiſte pas par elle-meſme, & qu'elle n'eſt que la ſuite & l'effet d'une action; ce qui le conduiſit naturellement à reconnoiſtre deux ſortes de voluptez. Une volupté brutale & inſenſée, qui tient de l'action qui la produit, & qui charme dans le moment; mais qui a des ſuites funeſtes: & une volupté honneſte produite par des actions honneſtes, qui eſt agréable ſur l'heure, & qui n'eſt jamais ſuivie du repentir. Il comparoit la premiére au chant des Sirénes, & l'autre aux concerts des Muſes.

A l'égard des abſtinences de Pythagore, on trouve les ſentimens fort

partagez : les uns prétendent qu'il ne mangeoit de rien qui euſt eu vie, qu'il deffendoit d'en manger, & que ſi l'on trouve dans ſes ſymboles, des préceptes de ne pas manger certaines parties d'animaux, ce qui renferme néceſſairement la liberté de ſe nourrir de toutes les autres qui n'ont pas été exceptées, il faut entendre que Pythagore ne parle là qu'à ceux qui ne ſont pas encore parfaits. Les autres au contraire ſouſtiennent qu'il mangeoit des chairs des victimes, & de certains poiſſons ; & outre que c'eſt le ſentiment le plus ancien, car c'eſt celuy d'Ariſtoxéne, il eſt encore le plus vrayſemblable. Pythagore avoit imité les mœurs des Egyptiens, & les Egyptiens, à l'éxemple des Hebreux partageoient les animaux en *mondes*, & en *immondes*, & ne deffendoient de manger que les derniers.

Une marque ſeure que toutes ces abſtinences étoient tirées de la loy des Juifs, c'eſt l'ordonnance que Pythagore fit ſur les funerailles & ſur les chairs mortes. Il prétendoit que tout

homme qui avoit approché d'un mort, ou qui avoit mangé des chairs de beſtes mortes, étoit ſoüillé. On reconnoiſt là les propres paroles du Levitique, & l'on voit que Pythagore en avoit pénétré le ſens.

La meſme raiſon ſert à vuider le partage qui eſt entre les anciens ſur l'explication qu'il faut donner au précepte de Pythagore, *de s'abſtenir des féves.* Les uns ont dit qu'il deffendoit abſolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin de le deffendre, il en mangeoit luy-meſme, & qu'il faut prendre ce précepte figurément; en quoy ces derniers ſont encore partagez, une partie aſſeurant que par les féves, Pythagore entendoit les emplois civils, les magiſtratures, parce qu'aux élections, & aux jugemens, on donnoit les ſuffrages avec * des féves noires ou blanches, & l'autre partie ſouſtenant

* C'eſt pourquoy Heſychius marque κύαμος, δικαστικὴ ψῆφος, *la féve ſignifie le ſuffrage des Juges*, & κυαμοβόλος δικαστὴς, *jetteur de féves, pour Juge.*

que par les féves le Philoſophe n'a entendu que l'impureté.

Il y a un moyen ſeur de concilier toutes ces opinions. Premiérement il eſt certain que les Egyptiens avoient en horreur les féves. Herodote nous l'apprend formellement; *Les Egyptiens*, dit-il, *ne ſement point de féves, & n'en mangent ni de cruës ni de cuites, & les Preſtres n'oſent ſeulement les regarder, parce qu'ils tiennent cette ſorte de légume pour immonde.*

Dans le II. li.

L'impureté de ce légume n'étoit pas la ſeule raiſon qui portoit les Egyptiens à s'en abſtenir; ils ne mangeoient point de féves, parce qu'ils en connoiſſoient la nature, telle qu'Hippocrate nous la marque dans le II. livre de la diéte. *Les féves*, dit-il, *reſſerrent, & cauſent des vents.* Il n'en falloit pas davantage pour les décrier chés des peuples auſſi ſoigneux de leur ſanté, que les Egyptiens, qui ſe purgeoient trois fois le mois par des vomitifs & par des lavemens, & qui croyoient que toutes les maladies des hommes ne viennent que des alimens

Chap. IV.

dont ils ſe nourriſſent.

Pythagore avoit donc pris cela des Egyptiens. Et comme toutes les abſtinences de ces peuples, & celles des Hebreux, avec le ſens propre ou litteral, avoient auſſi un ſens figuré, il eſt trés-vray-ſemblable que ſous cette ordonnance de s'abſtenir des féves, il y avoit un ordre caché de ne ſe pas meſler des affaires civiles, & de renoncer à toute impureté. Tous les ſymboles de Pythagore avoient ce double ſens, que les Pythagoriciens obſervoient avec la derniére éxactitude. *Dans les préceptes ſymboliques*, dit Hierocles, *il eſt juſte d'obéir au ſens litteral, & au ſens caché : ce n'eſt meſme qu'en obéiſſant au ſens littéral, que l'on obéit au ſens myſtique, qui eſt le principal & le plus important.*

Le ſens littéral de ces ſymboles, comme de toutes les cerémonies légales, regardoit la ſanté du corps; & le ſens myſtique regardoit la ſanté de l'ame, l'innocence & la pureté. Voila les raiſons de l'averſion que les Pythagoriciens a-

voient pour les féves ; averſion ſi grande qu'ils ſe laiſſoient tuer pluſtoſt que de marcher ſur un champ qui en étoit ſemé.

C'eſt ſans doute de ce ſens caché qu'il faut entendre l'hiſtoire qu'Iamblique rapporte d'un certain Mullias & de ſa femme Timycha qui ne voulurent jamais apprendre à Denys la raiſon de cette averſion, juſques là que Timycha ſe couppa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran, de peur que les tourments ne la forçaſſent de ſatisfaire ſa curioſité, & de violer ainſi la loy fondamentale de leur échole, de ne jamais communiquer aux profanes les ſecrets de leur doctrine. Et c'eſt peut-eſtre à cette premiére antiquité qu'il faut rapporter l'origine de ce proverbe qui eſt encore en uſage, *Revéler les ſecrets de l'école*, pour dire, apprendre aux étrangers les choſes dont il n'y a que les confréres qui doivent eſtre inſtruits.

Pythagore avoit connu cette vérité, que les hommes s'attirent leurs

malheurs volontairement, & par leur faute, d'un coſté par le deréglement de leurs paſſions, & de l'autre par un aveuglement funeſte & volontaire qui les empeſche de voir & de ſaiſir les biens que Dieu leur préſénte, & qui ſont prés d'eux. Grand principe ſi ce Philoſophe ne l'avoit pas corrompu en le pouſſant juſqu'à la premiére vie, qu'il prétendoit que les ames ont menée, & au choix qu'elles ont fait avant que de deſcendre icy bas pour y animer les corps mortels; d'où il tiroit les raiſons, non ſeulement de la différence des états & des conditions dans cette vie, mais encore de la diſtribution des biens & des maux qui paroiſſent quelquefois ſi injuſtement diſtribuez. Je ne ſçay ſi Pythagore avoit pris cette erreur des Juifs, ou ſi les Juifs l'avoient priſe de luy; mais il paroiſt qu'elle étoit en Judée, & qu'elle duroit encore du temps de Jeſus-Chriſt.

Il enſeignoit que la vertu, la paix, la ſanté, tous les biens, & Dieu meſme n'étoient qu'harmonie, que tout

n'éxiſtoit que par les loix de l'harmonie, & que l'amitié n'étoit qu'une harmonieuſe égalité; d'où il concluoit que les legiſlateurs, & tous ceux qui gouvernent des peuples étoient obligez de travailler toûjours à entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers, des familles, & des états; & que pour cet effet ils devoient ne rien épargner, & employer le fer & le feu pour chaſſer du corps, les maladies; de l'eſprit, l'ignorance; du cœur, l'intempérance & les mauvais deſirs; des familles les diſſenſions & les quérelles, & de toutes les compagnies les factions & tout eſprit de parti.

Il donnoit ordinairement ce précepte excellent pour les mœurs : *Faites toûjours d'un ennemi un ami, & jamais d'un ami un ennemi. N'ayez rien en propre, appuyez les loix, & combattez l'injuſtice.*

Et celuy-cy encore : *Choiſiſſez toûjours la voye qui vous paroiſt la meilleure; quelque rude & difficile qu'elle ſoit, l'habitude vous la rendra agréable & facile.*

Il étoit ſi attaché & ſi ſoumis à la raiſon, que ni les travaux, ni les douleurs, ni les plus grands périls ne pouvoient l'empeſcher d'entreprendre tout ce qu'elle éxigeoit de luy, & qui luy paroiſſoit juſte ; connoiſtre la raiſon, & ſe déterminer à la ſuivre à quelque prix que ce puſt eſtre, n'étoit en luy que l'effet d'une ſeule & meſme reflexion ; & voicy une particularité de ſa vie qui en eſt une preuve bien éclatante.

Le principal Magiſtrat de Sybaris appellé Telys, ayant obligé ſa ville de bannir cinq cens des plus riches Citoyens. Ces Sybarites ſe retirerent à Crotone ; où ils ſe refugiérent au pied des autels. Telys averti de cette demarche envoye des Ambaſſadeurs aux Crotoniates pour leur redemander ces refugiez, ou ſur le refus, pour leur declarer la guerre. On aſſemble le Conſeil à Crotone, & on delibére ſur la propoſition de ces Ambaſſadeurs. Le Senat & le peuple ne ſçavent d'abord à quoy ſe determiner. Enfin le peuple qui ſe voyoit ména-

cé d'une terrible guerre contre un redoutable ennemi, & qui préfére toûjours l'utile à l'honneſte, penchoit à rendre les bannis ; & cet avis alloit l'emporter. Mais Pythagore fermant les yeux au danger, ne balança point, il remontra l'impiété de cette action, de rendre des hommes que les Dieux avoient receus ſous leur ſauvegarde. Les Crotoniates changérent tout d'un coup, & aimérent mieux ſouſtenir la guerre contre les Sybarites, que de la faire eux-meſmes aux Dieux, en arrachant de leurs Autels des malheureux qui y avoient trouvé un azyle. Les Sybarites aſſemblent une armée de * trois cens mille hommes. Les Crotoniates vont à leur rencontre avec cent mille combattans, ſous la con-

* C'eſt ainſi que le marquent Herodote, Diodore, Strabon. On eſt d'abord porté à croire qu'il y a eu faute aux notes numérales : mais Strabon en parlant de la proſpérité de la ville de Sybaris, fait qu'on ne s'étonne pas de ce grand nombre de combattans ; car il dit qu'elle commandoit à quatre nations voiſines, & qu'elle avoit dans ſon reſſort vingt-cinq grandes villes qui luy obéiſſoient.

duite de l'Athlete Milon, qui marchoit à leur teſte couvert d'une peau de lion, & armé d'une maſſuë comme un autre Hercule, & ayant ſur ſa teſte pluſieurs couronnes qu'il avoit gagnées dans les combats des jeux Olympiques. On prétend que cet équipage bizarre intimida les ennemis. Quoy qu'il en ſoit, la valeur triompha du nombre; les Sybarites furent défaits, & leur ville ſaccagée & détruite. Ainſi le maſle & pieux conſeil de Pythagore, en empeſchant les Crotoniates de commettre un ſacrilége, leur fit remporter la plus ſignalée victoire dont on ait jamais parlé; il n'y a point d'éxemple qu'en ſoixante & dix jours une puiſſance comme celle des Sybarites ait été renverſée.

Il recommandoit particuliérement la pudeur & la modeſtie, blaſmoit tout excés dans la joye & dans la triſteſſe, & vouloit que dans tous les états de la vie on fuſt toûjours égal.

Comme tous nos devoirs ſe méſurent par notre dignité, il exhor-

toit ſur toutes choſes à ſe connoiſtre & à ſe reſpecter ſoy-meſme ; & parce que la mére, la nourrice, & la garde des vertus, c'eſt la prudence ou la ſage conſultation, comme la témérité eſt la mére des vices, & de toutes les actions inſenſées, il ordonnoit de ne parler & de n'agir qu'aprés avoir bien conſulté & delibéré.

Il étoit perſuadé que comme la Médécine, qui ne guérit pas les maux du corps, eſt vaine ; la Philoſophie, qui ne guérit pas les maux de l'ame, eſt inutile. Et il diſoit ordinairement que d'oſter la liberté au diſcours, c'étoit oſter l'amertume à l'abſynthe, qui n'eſt plus bon qu'à eſtre jetté. Ces maximes luy avoient inſpiré une certaine ſévérité qui le portoit quelquefois à reprendre les fautes avec beaucoup d'aigreur. Un malheur qui luy arriva le corrigea de ce défaut ; car un jour ayant repris un de ſes diſciples en public d'une maniére trop amére, ce jeune homme ſe tua de deſeſpoir. Pythagore fit ſur cet accident des refléxions qui luy ſervirent le reſte de ſa vie,

vie, & il connut que la cure d'un vice, non plus que celle d'une maladie honteuſe, ne doit ſe faire qu'en particulier. Depuis ce moment il ne luy arriva jamais de reprendre quelqu'un en préſence d'un autre, il fut auſſi doux & modéré dans ſes corrections, qu'il avoit été ſevére ; il fit meſme ſur cela ces deux maximes, qu'il ne faut jamais rien dire, ni rien faire dans la paſſion, & pendant le boüillonnement de la colére; & qu'il faut pluſtoſt choiſir d'eſtre aimé, que d'eſtre craint, car le reſpect ſuit l'amour, & la haine accompagne la crainte.

Je ne rappelle point icy tous les grands préceptes de morale que Pythagore a donnez, parce qu'on les trouvera fort bien expliquez dans les commentaires d'Hierocles.

Il me paroiſt que la divination, & toutes ſes dépendances doivent eſtre compriſes ſous la morale, parce qu'elles ſont des ſuites de la religion & de la politique des peuples; ce qui regarde certainement les mœurs.

Les Egyptiens ont été les peuples du monde les plus attachez à la divination : ils avoient inventé un nombre infini de préſages, & d'augures. Pythagore ne les avoit pas imitez en tout, & de tant de ſortes de divination qu'il trouva établies & pratiquées, il ne retint que celle qui ſe tiroit du vol des oyſeaux, & celle qui ſe formoit [a] des paroles fortuites. De toutes celles qu'on faiſoit par le feu, il ne pratiqua que celle qui ſe tiroit de la fumée de l'encens bruſlé ſur l'autel. Ce ne fut pourtant pas luy qui les porta en Gréce, car la premiére & la derniére, je veux dire celle qu'on tiroit du vol des oyſeaux, & celle qu'on tiroit de la fumée de l'encens, y étoient en uſage long-temps avant luy, comme on le voit par les poëſies d'Homére, qui parle ſouvent du vol des oyſeaux, & qui dans le dernier livre de l'Iliade fait mention de cette eſpéce de [b] devins qui devinoient par la fumée de l'encens.

[a] Que les Grecs appelloient κληδόνας, & les Latins *omina*.

[b] Qu'il appelle θυοσκόοι.

Ce Philoſophe tenoit que la divination étoit un rayon de lumiére que Dieu faiſoit reluire dans l'ame, à l'occaſion de certains objets.

Les anciens hiſtoriens de ſa vie prétendent qu'il étoit grand Devin : & pour le prouver ils racontent, que ſe proménant un jour ſur le rivage de la mer avec pluſieurs de ſes amis & de ſes diſciples, & voyant un vaiſſeau qui venoit à pleines voiles, il entendit quelques-uns de ceux qui étoient avec luy, qui diſoient qu'ils ſeroient bien riches, s'ils avoient toutes les marchandiſes que ce vaiſſeau apportoit. *Vous ne ſeriez pas ſi riches que vous penſez*, dit Pythagore ; *car vous n'auriez qu'un mort.* En effet il ſe trouva que ce vaiſſeau rapportoït le corps d'un homme conſidérable qui étoit mort dans un voyage, & qu'on venoit enterrer dans ſon pays.

Il recevoit encore la divination qui vient des ſonges, & il diſtinguoit les ſonges purement humains, & les ſonges divins, & expliquoit les cauſes de la vérité des uns, & de la fauſſeté des

autres ; car quoyque l'explication des ſonges, auſſi-bien que celle des préſages dépendiſt de l'inſpiration divine, les Egyptiens n'avoient pas laiſſé d'en donner des régles, & d'en compoſer un art, en receuillant avec ſoin tous les ſonges & les préſages connus, & s'imaginant que toutes les fois que les meſmes choſes arrivoient, l'événement devoit eſtre le meſme. Mais on peut dire que l'homme eſt naturellement ſi porté à cette ſuperſtition, qu'il n'a pas beſoin de régles. La crainte & l'eſpérance qui ne l'abandonnent jamais, luy faiſant expliquer pour luy, ou contre luy, tout ce qui luy paroiſt extraordinaire & ſurnaturel. Auſſi voyons-nous dans tous les temps les préſages & les ſonges expliquez, non ſeulement par les Preſtres & par les Devins de profeſſion, mais par les particuliers. L'hiſtoire ancienne eſt pleine d'éxemples d'hommes, & de femmes meſme, qui n'ont pas pluſtoſt entendu un ſonge, qu'ils en donnent l'explication. Dans Homére, un prodige ne paroiſt pas pluſtoſt que les deux armées l'expliquent.

L'idolatrie ne s'eſt pas contentée de produire toutes les ſortes de divination, elle a encore enfanté les illuſions de la Magie. La meſme curioſité, & le meſme orgueil qui ont porté l'homme à vouloir pénétrer & prédire les decrets de Dieu, l'ont porté à vouloir égaler ſa toute-puiſſance, & imiter les miracles qu'il opéroit par ſa vertu.

La magie eſt née en Perſe. On prétend que Zoroaſtre en avoit fait un traité en XII. volumes, où il traitoit de la nature & du culte, des rites, & des ſacrifices des Dieux. Mais ſi la Perſe eſt la mére de la magie, l'Egypte en a été la nourriſſe. On ſçait tout ce que les Magiciens opérérent à l'envi de Moyſe par leurs enchantemens, & par leurs ſecrets magiques. Dans tous les temps cet art ſacrilége a paru ſi beau aux Payens, que la pluſpart ont crû qu'il manqueroit quelque choſe à la perfection de leurs Philoſophes, s'ils n'avoient été Magiciens. Il y a meſme de l'apparence que ceux qui ont fait la vie de ces

anciens ſages ont voulu les égaler par là à ces hommes extraordinaires que Dieu a ſuſcitez ſous la loy, & ſous la grace, pour en faire les inſtrumens merveilleux de ſa puiſſance, & l'on peut dire que ce penchant n'a jamais été plus fort que dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme. La pluſpart des Philoſophes Payens étoient adonnez à cet art déteſtable de la magie, pour avoir de prétendus miracles à oppoſer aux Chrétiens. Eſtant donc magiciens, ils vouloient que les premiers Philoſophes l'euſſent été, afin que dans tous les temps la vanité de la Philoſophie payenne euſt de quoy ſe ſouſtenir contre la vérité de la Religion. C'eſt à cette folle envie qu'il faut rapporter tout ce que les anciens, & ſur tout Jamblique, & Porphyre ont dit de la magie de Pythagore, & des miracles qu'ils luy ont attribuez

Ils diſent que pour perſuader qu'il étoit Apollon Hyperboréen, il avoit fait paroiſtre une de ſes cuiſſes toute d'or en pleine aſſemblée aux jeux

Olympiques; qu'on l'avoit vû ſouvent dans la meſme aſſemblée faire deſcendre à luy une aigle, luy parler long-temps, & la renvoyer. Qu'une ourſe faiſant de grands ravages dans la Poüille, il la fit venir à luy, la careſſa quelque temps, & aprés luy avoir ordonné de ne plus nuire à aucun animal vivant, il la laſcha; que l'ourſe s'enfonça dans les foreſts, ne fit plus de mal à perſonne, & épargna juſqu'aux animaux. Qu'il ne fit que dire un mot à l'oreille d'un bœuf qui alloit dans un champ ſemé de féves, & que le bœuf tout auſſitoſt ſe détourna, & prit un autre chemin.

On rapporte encore pluſieurs autres merveilles ſemblables, & auſſi-bien fondées, qui avoient fait dire qu'Orphée luy avoit tranſmis l'empire qu'il avoit ſur les beſtes, avec cette différence, que ce qu'Orphée n'éxecutoit que par la force de ſes chants harmonieux, Pythagore le faiſoit par la vertu de ſes paroles.

C'eſt encore à la meſme envie qu'il faut attribuer ce que les meſmes Hi-

ſtoriens ont dit du javelot que le Scythe Abaris avoit donné à Pythagore. Ce Scythe attiré par la grande reputation de ce Philoſophe, avoit quitté ſa patrie pour l'aller voir. Pythagore luy ayant trouvé beacoup d'ouverture d'eſprit, & de grandes diſpoſitions à la Philoſophie, l'initia dans tous ſes myſtéres; & Abaris, pour luy témoigner ſa reconnoiſſance, luy donna un javelot d'une merveilleuſe vertu; car avec ce javelot Pythagore paſſoit en un moment les plus grandes riviéres, & les montagnes les plus inacceſſibles, calmoit les tempeſtes, chaſſoit la peſte, & appaiſoit tous les fleaux. On dit que par le moyen de ce javelot il fut vû eu un meſme jour à Metapont en Italie, & à Tauromenium en Sicile. Il n'eſt pas difficile de voir que ce javelot a été imaginé ſur la verge de Moïſe. Mais tous ces hiſtoriens, en debitant ces contes, n'avoient pas aſſez étudié le caractére de leur Héros, naturellement ennemi de l'oſtentation & du faſte, & ſi éloigné de la moindre vanité, que

dans toutes ſes actions, il fuyoit l'éclat qui attire l'envie, & en fit meſme un précepte qu'il donna à ſes diſciples. Cet éloignement qu'il avoit pour la vaine gloire, & qu'il vouloit inſpirer aux autres, alloit ſi loin, qu'un jour il conſeilloit à un Athlete de s'éxercer; mais de ne chercher jamais à vaincre, regardant en cela la victoire comme un piége de l'orgueil, ou du moins comme une choſe trés-inutile à la ſanté, qui eſt le ſeul but qu'on doit ſe propoſer dans les éxercices. Timon n'a pas laiſſé de l'accuſer de vanité dans ces vers. *Pythagore l'enchanteur qui n'aime que la vaine gloire, & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ſes filets.* Mais c'étoit Timon, c'eſt à dire l'ennemi des hommes, & ſur tout des ſages.

La fable de la deſcente de Pythagore dans les enfers, vient encore du meſme eſprit; elle n'eſt fondée que ſur ce que ce Philoſophe, à l'éxemple de Zoroaſtre, d'Epiménide, & de Minos, qui s'étoient retirez dans

des antres pour ſe ſéparer du tumulte du monde, & pour y méditer tranquillement, s'étoit enfermé dans un lieu ſouſterrain pour vacquer avec moins de diſtraction à la méditation & à l'étude de la Philoſophie. Quand il ſortit de ce cabinet, il étoit ſi défait & ſi maigre, qu'on dit qu'il revenoit des enfers, c'eſt à dire, du tombeau. Dans la ſuite des temps cette expreſſion fut priſe à la lettre, & l'on débita qu'il étoit véritablement deſcendu dans les enfers, comme la fable le racontoit d'Hercule, & d'Ulyſſe.

J'ay déja remarqué que du temps de Pythagore, la Philoſophie n'étoit pas encore partagée en Logique, Phyſique & Morale; & que ce partage ne fut fait que du temps de Socrate & de Platon. Avant eux, toute la Philoſophie étoit compriſe ſous le nom général de Phyſique; mais pour garder quelque ordre, je traiteray icy ſeparément de toutes ces ſciences qui ſont aujourd'huy comme des parties diſtinctes de la Philoſophie, pour dé-

couvrir les progrés que Pythagore y avoit faits. Nous avons déja vû en gros ſa Theologie & ſa Morale; venons à ſa Phyſique.

Phyſique de Pythagore.

La Phyſique proprement dite, avoit été peu cultivée avant les ſept Sages, on ne commença que de leur temps à s'y appliquer. C'eſt pourquoy Plutarque aſſeure que les Grecs y étoient encore alors fort ſimples & fort groſſiers. Les autres peuples n'y étoient pas plus habiles. Ainſi il ne faut pas chercher dans la doctrine de Pythagore un ſyſtéme de Phyſique bien complet & bien ſuivi. Il n'eſtimoit pas meſme aſſez cette ſcience pour en faire une étude particuliére; car il diſoit que la Philoſophie, ou la Sageſſe, étoit la ſcience de la vérité des choſes qui éxiſtent véritablement; que les choſes qui éxiſtent véritablement ſont les incorporelles & éternelles, & que toutes les choſes matérielles & corporelles étant nées & ſujettes à corruption, elles ſont ſans eſtre, & par conſequent qu'elles ne peuvent tomber ſous la ſcience. Cependant quoyque ce qu'on nous

a conſervé de ſa Phyſique ne ſoit peut-eſtre qu'une petite partie de ce qu'il enſeignoit, on ne laiſſe pas d'y trouver des découvertes conſidérables, & des principes qui marquent une aſſez profonde connoiſſance, & beaucoup d'eſprit.

Il concevoit la matiére comme une ſeule maſſe, qui par la différente configuration des parties qui la compoſent, a produit les élements. Ce qu'il expliquoit de cette maniére.

Des cinq figures des corps ſolides, qu'on appelle auſſi Mathématiques, du *cube*, qui eſt le corps quarré à ſix faces, a été faite la terre; de la *Pyramide*, le feu; de l'*octaedre*, c'eſt à dire du corps à huit faces, l'air; de l'*icoſaedre*, ou corps à vingt faces, l'eau; & du *dodecaedre*, ou du corps à douze faces, la ſupréme ſphére de l'univers, en quoy il a été ſuivi par Platon.

Timée de Locrés a parfaitement expliqué cette doctrine dans le petit ouvrage que Platon nous a conſervé, & l'explication qu'il en donne s'eſt

trouvé trés-conforme à celle que m'en a donné un célébre Mathématicien que j'ay conſulté, & qui aſſeurément n'a jamais lû Timée. Voicy comme parle cet habile Mathématicien. *M. Sauveur.*

Par le *cube* ou *exaedre*, Pythagore a voulu marquer la ſtabilité ou ſolidité de la terre; & par les triangles qui environnent le *tetraedre*, l'*octaedre*, & l'*icoſaedre*, la fluidité du feu, de l'air, & de l'eau.

Le *tetraedre*, à cauſe de ſa figure pyramidale, & ſon peu de ſolidité, repréſente le feu qui eſt trés-tenu, & trés-mobile.

L'*octaedre*, qui eſt comme deux Pyramides jointes enſemble par une baſe quarrée, ayant plus de ſolidité, repréſente l'air qui eſt moins leger, & moins ſubtil que le feu. Cette figure par une de ſes pyramides, s'approche du feu élementaire, & par l'autre de la terre, qu'elle ne touche que par un point, c'eſt à dire, dont elle eſt detachée.

L'*icoſaedre*, qui eſt comme deux pyramides pentagones appuyées ſur

un rond environné de triangles, repreſente l'eau, qui eſt plus ſolide, & plus peſante que l'air, & qui ſe repoſe ſur la terre qui contient les trois élements à triangles.

Enfin le *dodecaedre*, étant formé de douze pentagones, marque la ſupréme ſphére de l'univers; parce qu'outre que le pentagone renferme les autres figures, les douze faces renferment les quatre élements, les ſept cieux, & le firmament. Timée s'explique preſque dans les meſmes termes, & ce que je viens de rapporter peut ſervir de commentaire à ce qu'il a écrit; mais ce ſyſtéme eſt bien différent de celuy des atomes dont Leucipe, & Democrite ont été les auteurs.

Cette matiére ainſi diverſifiée par la diverſe configuration de ſes parties, ſouffre de continuels changements, & fournit ſans ceſſe des alterations infinies pour les productions & les corruptions; c'eſt pourquoy Pythagore l'appelloit *autre*, & il diſoit que de cet *autre*, & du *meſme*;

qui eſt Dieu, le monde avoit été fait un animal vivant & intelligent, à cauſe de l'eſprit qui le meut, & qui l'anime. Il enſeignoit qu'il étoit rond; que le feu en occupoit le milieu; & que la terre ronde auſſi, & l'une des étoiles, c'eſt à dire des planettes, tournant autour de ce centre, faiſoit ainſi le jour & la nuit, & qu'elle avoit des antipodes, ſuite néceſſaire de ſa rondeur.

Il fut le prémier qui découvrit l'obliquité du Zodiaque, & qui reconnut que la Lune recevoit toute ſa lumiére du Soleil; que l'arc-en-ciel n'étoit que la reflexion de la lumiére, & que l'étoile du ſoir qu'on appelle *Venus* & *Veſper*, eſt la meſme que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phoſphore*, & il expliqua ſa nature & ſon cours : mais il ne paroiſt pas qu'il ait connu qu'elle empruntoit ſa lumiére du Soleil, comme la Lune.

Il appella le prémier l'univers κόσμον, *monde*, pour marquer la beauté, l'ordre, & la régularité qui régnent

dans toutes ſes parties. Voila d'où vient que dans tous les écrits plus anciens que Pythagore, on ne trouve jamais ce mot employé pour dire l'univers.

Il diſoit que *le temps eſt la ſphére du dernier ciel qui contient tout ;* pour faire entendre que le temps enveloppe, & renferme toutes choſes ; & que le mouvement de l'univers eſt la meſure du temps, qui a commencé avec ce monde viſible, & qui, comme dit Platon, fut créé avec le ciel, afin qu'étant nez enſemble, ils finiſſent auſſi enſemble, s'ils viennent jamais à eſtre diſſous.

Il paroiſt qu'il eſt le prémier, qui tranſportant ſur la ſurface de la terre les deux tropiques, & les deux cercles polaires, a diviſé cette ſurface en cinq zones. Celle qui occupe le milieu de la terre entre les deux tropiques, il l'a appellée *la zone torride ;* celles qui ſont entre les tropiques, & les cercles polaires, il les a appellées *tempérées ;* & les deux derniéres, du coſté des poles, il les a appellez *les*

zones froides, ou *glaciales*. Et il a crû qu'il n'y avoit que celle du tropique d'eſté, & celle du tropique d'hyver qui fuſſent habitées, comme tenant le milieu chacune de ſon coſté, entre la chaleur extréme de la zone torride, & le froid exceſſif de la zone glaciale.

Il appelloit la mer *une larme de Saturne*: Les deux ourſes polaires, *les mains de Rhée*: La Pleïade, *la lyre des Muſes*: Les planettes, *les chiens de Proſerpine*. Et j'avouë que j'ignore parfaitement les raiſons qui ont pû donner lieu à ces idées.

Sur la larme de Saturne, un ſçavant Auteur a crû que cette expreſſion pouvoit avoir été tirée des fables des Juifs, qui diſoient que toutes les fois que Dieu ſe ſouvenoit des calamitez de ſon peuple, il jettoit deux larmes dans la mer océane : mais cela me paroiſt bien éloigné. Il y a plus d'apparence que ce ſont des expreſſions énigmatiques fondées ſur d'anciennes fables, que nous ignorons. *Lucas Holſtenius*

J'ay déja dit que les Egyptiens é-

toient les peuples du monde les plus ſoigneux de leur ſanté. Cette grande attention avoit produit un nombre infini de Médecins; mais de Médecins qui n'ayant encore preſque aucune connoiſſance de la nature, ne fondoient la médecine que ſur les expériences, & ne tiroient leur pratique que des receuils publics que l'on avoit conſervez.

Thalés, Epiménide, Phérecyde furent les prémiers qui commençant à étudier la Nature, joignirent la Médécine à la Phyſique. C'étoient des Médecins Philoſophes moins attachez à la pratique qu'à la theorie, & qui trés-contents de connoiſtre les cauſes générales, raiſonnoient ſur tout ce qui paroiſſoit.

Pythagore ſuivit leur éxemple: il s'attacha à la Médécine, & l'on peut dire que ſes découvertes n'ont pas été inutiles pour la perfection de cet art. Il reconnoiſſoit les quatre élements comme les ſujets des quatre premiéres qualitez du froid & du chaud, du ſec & de l'humide, & c'eſt ce qui

donna bientoſt lieu à la découverte de ce grand principe, que ce ne ſont pas ces premiéres qualitez qui font les maladies; mais les ſecondes, l'acerbe, l'amer, le doux, le ſalé, & toutes les autres ſaveurs. Principe qu'on peut appeller le fondement de la Médécine.

Il appelloit l'yvreſſe, *la ruine de la ſanté, le poiſon de l'eſprit, & l'apprentiſſage de la manie.* Il diſoit que le printemps eſt la plus ſaine des ſaiſons, & l'automne la plus mal-ſaine. Il condamnoit tous les excés dans le travail, & dans la nourriture, & vouloit qu'on y gardaſt toûjours l'équilibre & la juſte proportion.

En général, il condamnoit l'amour. Quelqu'un luy ayant demandé en quel temps il pouvoit approcher d'une femme! il répondit, *quand tu ſeras las de te bien porter.*

Il poſoit le chaud pour principe de la vie. Il ſouſtenoit que tous les animaux naiſſent des ſemences, & qu'il eſt impoſſible que d'un élement ſeul, comme de la terre, il naiſſe au-

cun animal vivant ; par là il ruinoit le ſyſtéme de Thalés qui ne reconnoiſſoit que l'eau pour principe des choſes.

Il enſeignoit que ce qui forme l'homme eſt une ſubſtance qui deſcend du cerveau ; &, comme il l'appelloit luy-meſme, *une goute du cerveau,* imprégnée d'une vapeur chaude ; que de la ſubſtance ſont formez les os, les nerfs, les chairs, & toutes les autres parties ; & que de la vapeur chaude ſe forment l'ame & le ſentiment ; car par cette *vapeur chaude* il n'entendoit que les eſprits ; & c'eſt dans ce meſme ſens qu'il diſoit que le ſentiment en général, & la veuë en particulier étoient une vapeur trés-chaude.

Il diſoit que le fœtus eſt formé en quarante jours, & que ſelon les loix de l'harmonie, c'eſt à dire du mélange des qualitez, il naiſt le ſeptiéme, le neuviéme, ou le dixiéme mois, & qu'alors il a en luy les principes & les raiſons de tout ce qui luy doit arriver pendant ſa vie, qui ne manque jamais d'eſtre conforme à l'harmonie dont il eſt compoſé : car, comme l'a

dit aprés luy Timée de Locrés ſon diſciple, *nos diſpoſitions à la vertu ou au vice,* (comme à la ſanté & à la maladie,) *viennent pluſtoſt de nos parents, & des principes dont nous ſommes compoſez, que de nous-meſmes.*

Outre le prémier partage de l'ame en entendement, & en ame, ou char ſubtil de l'ame, il en faiſoit un ſecond; car il enſeignoit que l'ame eſt compoſée de trois parties, de la ſenſitive, de l'iraſcible, & de l'intelligente. Que la ſenſitive, & l'iraſcible, communes à tous les animaux, ont leur ſiége dans le cœur où elles ſont le principe des paſſions & des ſentimens, & que la raiſonnable particuliére à l'homme a ſon ſiége dans le cerveau, où elle eſt le principe de l'intelligence, ou l'intelligence meſme. Que les deux premiéres ſont nourries & entretenuës par le ſang, & que les raiſons & les diſcours ſont les vents qui entretiennent le feu de l'ame intelligente.

Quand on lit le Timée de Locrés, que Platon a expliqué, on voit clai-

rement que Pythagore avoit parfaitement connu les cauſes de la ſanté & des maladies du corps & de l'ame. Auſſi Hippocrate a-t-il ſuivi la pluſpart de ſes principes, en les perfectionnant.

C'eſt de Pythagore que Timée avoit appris que la nature a formé notre corps comme un inſtrument capable d'obéir & de ſe conformer à tous les differents genres de vie; & que comme cet inſtrument pour eſtre en bon état doit avoir la ſanté, la vivacité du ſentiment, la force, & la beauté, ou juſte proportion des parties; il faut auſſi accorder & accommoder l'ame aux vertus qui répondent analogiquement aux qualitez ou vertus du corps. Qu'il faut donc luy donner la tempérance qui répond à la ſanté, la prudence qui répond à la vivacité du ſentiment, le courage qui répond à la force, & enfin la juſtice qui répond à la beauté ou juſte proportion des parties. Et que les principes de ces vertus de l'ame & du corps viennent véritablement de la

nature ; mais que le progrés & la perfection viennent de l'éducation & du ſoin ; celles du corps par le moyen de la gymnaſtique & de la Médecine, & celles de l'ame par le moyen de la Philoſophie ; car comme Platon l'a dit admirablement dans le commentaire qu'il a fait ſur ce traité du Timée, * *La culture de ces deux parties, dont nous ſommes compoſez* (de l'ame & du corps,) *c'eſt de donner à chacune la nourriture & les mouvements qui luy ſont propres.*

Arithmétique.

Pythagore apprit les nombres & l'arithmétique des marchands Phœniciens, & il trouvoit cette ſcience ſi merveilleuſe, qu'il diſoit que celuy qui l'avoit inventée étoit le plus ſage des hommes, & au deſſus meſme de celuy qui avoit impoſé les noms aux choſes, ce qu'il regardoit pourtant comme l'effet d'une profonde ſageſſe. Il ſe ſervoit des nombres pour expliquer la création & les principes des eſtres comme je l'ay dé-

* Cette matiére eſt traitée plus à fond dans ma préface ſur les Oeuvres d'Hippocrate.

ja remarqué. Par éxemple, il diſoit, que l'*ame étoit un nombre ſe mouvant ſoy-meſme ; & que tout reſſembloit au nombre.*

Dans le traité de l'ame, liv. 1. chap. vi.

Ariſtote n'a combattu cette premiére expreſſion, & n'y a trouvé des abſurditez infinies, que parce qu'il l'a priſe à la lettre, comme ſi Pythagore avoit voulu dire que l'ame étoit véritablement une unité, un point qui ſe mouvoit, & qui changeoit de ſituation ; mais ce n'étoit nullement là le ſens de ce Philoſophe, qui par cette figure vouloit faire ſeulement entendre que l'ame a un caractére de divinité, & qu'étant immatérielle & indiviſible, & ſe mouvant par ſa volonté, elle reſſembloit à Dieu meſme ; comme en diſant que *tout reſſembloit au nombre*, il n'a voulu dire autre choſe, ſinon que la divinité étoit reconnoiſſable dans tous les ouvrages de la nature, & qu'elle y avoit comme tracé ſon image.

On attribuë meſme à Pythagore, ou à ſes diſciples l'invention des nottes numérales que nous appellons *chiffres*,

chiffres, & que l'on attribuë vulgairement aux Arabes. Voſſius a prouvé qu'elles ſont plus anciennes qu'on n'a crû, & M. Huet, ancien Eveſque d'Avranches, & un des plus ſçavants hommes de notre ſiécle, a fait voir trés-clairement que ces chiffres ne ſont que les lettres Gréques, qui peu à peu ont été altérées & défigurées par les copiſtes ignorans, ou par une longue habitude d'écrire, qui corrompt ordinairement la main. On croit auſſi que les Pythagoriciens avoient connu le progrés decuple; & je ſuis perſuadé qu'on ſe trompe. Il eſt certain que les dix doigts ont fixé anciennement le calcul au dixain, & que l'on repétoit toûjours de maniére que par la diverſe poſition des doigts, & par la différente figure qu'on leur donnoit, on leur faiſoit ſignifier tantoſt un, & tantoſt mille. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le bon mot d'Oronte, gendre du Roy Artaxerce, lequel ayant été diſgracié, dit que *les favoris des Rois étoient comme les doigts de la main, qu'on fait valoir com-*

Dans ſes notes ſur Pompo-nius Mela.

Demonſtrat. Evang. propoſ. 4. c. 13. §. 9. p. 172.

me on veut un ou dix mille. Mais on ne montrera jamais que les doigts ayent conduit à ce progrés, qui donne tant de vertu aux chiffres, que pluſieurs de ces chiffres étant mis enſemble, le dernier ne vaut qu'un, le penultiéme vaut dix, l'antépenultiéme vaut cent, & ainſi à l'infini, en augmentant toûjours la valeur du chiffre au decuple de celuy qui le precéde, ſelon cette régle, *nombre, dixaine, centaine, mille, dixaine de mille.* Je ne voy pas qu'il y ait aucun veſtige de cette opération d'arithmétique dans toute l'antiquité; & ſi je croy cet uſage moderne, je croy auſſi la raiſon ſur laquelle il eſt fondé trés-inconnuë, & trés-difficile à découvrir.

Les Mathématiques. La Geométrie.

Comme les debordemens du nil confondoient tous les ans les limites des héritages, & diminuoient les terres, pour les rétablir, & pour faire en ſorte que chacun ne payaſt le tribut au Prince qu'à proportion de ce qui luy reſtoit de terre, il fallut inventer un art, qui en remettant cha-

cun dans ſon bien, marquaſt auſſi preciſément la diminution qu'il avoit ſoufferte, & ce fut ce qui produiſit la Géométrie, dont on attribuë l'invention à un Roy d'Egypte, c'eſt à dire à ſes ordres, & la perfection à Pythagore. On voit par là que l'Arpentage a été les prémiers élements de la Géométrie; & il faut qu'il ait été bien ancien en Egypte, puiſqu'on le trouve trés-connu, & trés-pratiqué en Gréce plus de trois cens ans avant Pythagore, comme on le voit dans les poëſies d'Homére qui a orné ſon Poëme de comparaiſons tirées de cet art.

Nous ne ſçavons pas juſqu'où Pythagore avoit pouſſé les Mathématiques, car il ne nous reſte preſque rien qui puiſſe nous faire juger du progrés qu'elles avoient fait par ſon moyen. Nous ſçavons ſeulement qu'il y étoit fort appliqué, & que ce fut luy qui trouva, & qui démonſtra que le quarré de l'hypotenuſe d'un triangle rectangle eſt égal aux deux quarrez des deux coſtez. On dit meſme

qu'il eut tant de joye de cette découverte, qu'il immola aux Muſes une hécatombe.

Mais comment Pythagore auroit-il immolé cent bœufs, luy, qui condamnoit ſi fortement la trop grande dépenſe dans les ſacrifices, & qui apparemment n'étoit pas dans une fortune à pouvoir faire ce qu'il deffendoit ! Ciceron rapportant la meſme hiſtoire, dit qu'il n'immola qu'un bœuf : & il reſte encore ſur cela une difficulté ; c'eſt que Pythagore n'offrit jamais de ſacrifice ſanglant. Les hiſtoriens de ſa vie remarquent qu'à Delos il ne fit ſes priéres qu'à l'autel d'Apollon qui préſide à la naiſſance ; parce que c'étoit le ſeul autel qui n'étoit pas arroſé de ſang ; car on n'avoit garde de ſoüiller par la mort des animaux, un autel dedié à la naiſſance & à la vie. La ſolution de cette difficulté doit eſtre tirée d'une loy fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes faites par art, quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on

ne pouvoit les offrir. C'eſt ainſi que Porphyre écrit, que Pythagore offrit un bœuf en ſacrifice, non pas un bœuf vivant, mais un bœuf fait de Paſte : & Athenée rapporte de meſme, qu'Empedocle, diſciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux Olympiques, diſtribua à ceux qui étoient préſents un bœuf fait de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette couſtume d'Egypte, où elle étoit fort ancienne, & où elle ſe pratiquoit encore du temps d'Herodote, qui écrit, que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus & à la Lune, & mangeoient la chair de ces victimes ; & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faiſoient un de paſte, & aprés l'avoir fait cuire, ils l'offroient en ſacrifice comme un pourceau vivant. Cette couſtume des Egyptiens pouvoit avoir été empruntée des Philiſtins qui offrirent à Dieu des rats d'or. Mais ce qu'il y a de

Dans le 1. liv. des Rois. ch. VII.

bien remarquable, c'eſt qu'elle a paſſé d'Egypte dans les Indes avec beaucoup d'autres rites des Egyptiens, & des Pythagoriciens; & qu'elle s'y conſerve encore aujourd'huy, comme M. Thevenot le marque dans ſes voyages des Indes, en parlant de Bramens de Telenga, province de l'Indoſtan. *Il y a*, dit-il, *un autre jour de réjoüiſſance, auquel ils font une vache de paſte, qu'ils empliſſent de miel, & puis l'égorgent, & la mettent en piéces. Ce miel qui coule de tous coſtez repréſente le ſang de la vache, & ils mangent la paſte au lieu de ſa chair. Je n'ay pû ſçavoir l'origine de cette cerémonie.* Cette origine n'eſt autre que celle que je viens de marquer. Le meſme voyageur rapporte qu'en ce pays-là il y a un certain jour dans l'année, auquel ces Bramens mengent de la chair de pourceau, mais ſecrettement, de peur de ſcandale. C'eſt encore un rameau de la ſuperſtition d'Egypte dont parle Herodote.

Vol. 3. chap. 47.

La Muſique. On fait honneur à Pythagore de

la découverte des proportions harmoniques. On raconte meſme comment cela arriva. On écrit, qu'un jour, aprés avoir médité long-temps ſur les moyens d'aider l'oüye, comme on en avoit déja trouvé pour aider & aſſeurer la veuë par la régle, le compas, l'aſtrolabe, & autres inſtrumens, & le tact, par la balance & par les meſures, il paſſa par hazard devant la boutique d'un Forgeron, & entendit pluſieurs marteaux de différente groſſeur, qui battoieut le fer ſur l'enclume. La juſteſſe de cette harmonie le frappa, il entra dans la boutique, éxamina les marteaux, & leur ſon, par rapport à leur volume; & s'en étant retourné chés luy, il fit un inſtrument de la muraille de ſa chambre, avec des pieux qui tenoient lieu de chevilles, & des cordes d'égale longeur, au bout deſquelles il attacha différens poids, & en frappant pluſieurs de ces cordes enſemble, il en formoit différents accords, & s'inſtruiſoit par là des raiſons de cette différente harmonie, & des interval-

les qui la cauſoient; & ſur cela il fit le celébre canon d'une ſeule corde, qui fut appellée, *le canon de Pythagore*, où il marqua toutes les proportions harmoniques. C'eſt ce canon que ſon fils Arimneſte conſacra longtemps aprés dans le Temple de Junon, à Samos, ſur une lame de cuivre, & le meſme qu'un certain Simus enleva, & qu'il redonna en ſuite ſous ſon nom, comme s'il en avoit été l'inventeur.

Pythagore avoit ſur la muſique un ſentiment bien particulier, & que les maiſtres de l'art trouveront pourtant raiſonnable & juſte, quand ils l'auront approfondi. Il condamnoit, & rejettoit tout jugement que l'on fait de la muſique par l'oüye; parce, dit Plutarque, qu'il trouvoit que le ſentiment de l'oüye étoit déja ſi affoibli, qu'il n'en pouvoit plus juger ſainement. Il vouloit donc qu'on en jugeaſt par l'entendement & par l'harmonie analogique & proportionnelle. C'étoit à mon avis pour faire entendre que la beauté de la muſique eſt

Dans le traité de la muſique, page 1144.

indépendante du chant qui flatte l'oreille, & ne conſiſte que dans la raiſon, dans la convenance & dans les proportions dont l'intelligence eſt le ſeul juge.

Quand à ce qu'il diſoit, que le ſens de l'oüye étoit déja deuenu foible & impuiſſant, cela s'accorde avec ce qu'il aſſeuroit, que ſi les hommes n'entendoient pas l'harmonie de l'univers, c'étoit à cauſe de la foibleſſe & de l'imbécilité de leur nature qu'ils avoient laiſſé abaſtardir & degénerer.

Il regardoit la muſique comme un grand reméde pour la ſanté, & il s'en ſervoit dans les maladies du corps, comme dans celles de l'ame. Mais il ne regardoit comme véritable muſique que celle qui marie la voix avec les inſtruments. Car, comme Platon l'a dit aprés luy, la muſique parfaite eſt un compoſé de voix & d'harmonie. La voix ſeule eſt plus parfaite que les inſtruments ſeuls; mais il manque quelque choſe à ſa derniére perfection, c'eſt l'harmonie; & les inſtruments ſeuls ſans la voix, ne rendent que des ſons

vagues qui peuvent bien émouvoir, mais qui ne peuvent jamais ni inſtruire ni former les mœurs, ce qui doit eſtre la premiére fin de la muſique. Homére ſemble avoir enſeigné à Pythagore cette vérité; car il ne repréſente pas Achile joüant ſimplement de la Lyre, mais chantant ſur ſa Lyre les exploits des Héros. Voila pourquoy, de tous les inſtruments ce Philoſophe n'approuvoit & ne retenoit que la Lyre, & il rejettoit ſur tout la fluſte, comme ayant un ſon trop violent, & plus propre à mettre en fureur, qu'à ramener aux mœurs, pour me ſervir des termes d'Ariſtote, qui a embraſſé le ſentiment de Pythagore, comme Platon, & qui aprés en avoir dit les raiſons, toutes tirées de la Morale, aſſeure que Minerve ne rejetta pas tant les flutes, parce qu'elles rendent difforme le viſage de ceux qui en joüent, que parce qu'elles ne contribuent en aucune maniére à former l'eſprit & les mœurs.

Ariſtoxéne a écrit que Pythagore fut le prémier qui porta en Gréce les

poids & les meſures; mais cela eſt démenti par les témoignages de l'antiquité; les poëſies ſeules d'Homére font voir que les poids & les meſures étoient connus en Gréce pluſieurs ſiécles avant Pythagore.

Du temps de ce Philoſophe la Logique ne faiſoit pas partie de la Philoſophie. On n'avoit pas encore fait des régles pour reduire en art le raiſonnement, que l'on croyoit auſſi naturel à l'homme que la parole. La néceſſité de cet art commença pourtant bientoſt à ſe faire ſentir; car ce fut environ vers ce temps là que les Sophiſtes commencérenr à s'élever, & à abuſer du raiſonnement pour combattre la raiſon; c'eſt pourquoy le Diſciple de Pythagore, qui a fait les Vers dorez, donne ce précepte: *Il ſe fait parmi les hommes pluſieurs ſortes de raiſonnements bons & mauvais. Ne les admire pas legérement, & ne les rejette pas non plus. Mais ſi l'on avance des fauſſetez, céde doucement, & arme-toy de patience.* *La Logique.*

Voilà tous les préceptes de Logi-

gique qu'on trouve dans ce ſiécle là, comme parmi les Hebreux du temps de Salomon, qui ſe contente de dire dans le meſme ſens, & dans la meſme veuë, *que toute ſcience ſans éxamen & ſans preuve, ne fait que tromper.* Nulle methode marquée encore, nulles régles preſcrites; mais ſeulement des avertiſſements vagues, de ſe deffier des raiſonnements, & de les éxaminer pour diſcerner la vérité d'avec le menſonge. Ces avertiſſements ont enfin produit la Dialectique, qui eſt la véritable Logique. A meſure que les Sophiſtes ſe ſont multipliez, & accréditez, on s'eſt auſſi plus attaché à la Dialectique, ſi néceſſaire pour les combattre, & pour empeſcher leur progrés. Voila pourquoy Socrate la cultiva particuliérement, & Platon la perfectionna, & en régla meſme l'étude. Ils ne donnérent pourtant ni régles, ni préceptes, ils n'enſeignoient que par éxemples; & comme dit Ariſtote, * *ils en-*

* Οὐ γὰρ τέχνην, ἀλλὰ τὰ ἀπὸ τῆς τέχνης διδόντες. *De ſophiſt. Elench. 2. 34.*

ſeignoient, non pas l'art, mais l'effet de l'art. C'eſt à dire, qu'ils enſeignoient la pratique ſans donner des régles. Zénon d'Elée avoit bien imaginé quelques ſyllogiſmes, comme des tours de paleſtre; mais cela n'étoit pas capable de faire la prémiére ébauche de l'art. Cet honneur de mettre la raiſon en régles, s'il eſt permis de parler ainſi, étoit reſervé à Ariſtote, au génie du monde le plus propre à réduire en art la pratique de ceux qui l'avoient precédé, & à faire des régles ſur les éxemples. C'eſt donc l'abus que l'on a fait du raiſonnement qui a produit la Logique, & qui l'a produite dans le temps où l'on en avoit le plus de beſoin pour ſouſtenir la vérité & la juſtice contre les efforts des Sophiſtes qui enſeignoient à leur reſiſter; mais ce ſeroit la matiére d'un gros ouvrage, que de marquer la naiſſance, le progrés, la perfection, & la derniére conſtitution de la Logique. Revenons à Pythagore.

L'application qu'il donnoit à toutes ces ſciences ne l'empeſchoit pas de

cultiver la politique, qui faiſoit preſque toûjours l'occupation des prémiers ſages. Il l'appuya ſur ſes véritables fondemens, qui ſont l'égalité & la juſtice. Auſſi parmi les ouvrages qu'on cite de luy, il y a non ſeulement des livres de Phyſique, & des préceptes de Morale, comme ceux qui ſont contenus dans les Vers dorez, mais encore dès traitez de Politique. Tous ces ouvrages ſe ſont perdus : mais l'étenduë d'eſprit, & le grand ſens de Pythagore n'auroient jamais pû ſi bien paroiſtre par ſes écrits de Politique, qu'ils éclatent par les grandes choſes qu'il a éxecutées. Les actions beaucoup mieux que les paroles font juger de la ſageſſe de ceux qui donnent des loix aux peuples, & qui établiſſent des régles pour le gouvernement des Etats. Le ſage n'eſt pas ſeulement heureux, mais il rend heureux tous ceux qui l'écoutent. C'eſt ce que fit Pythagore ; il délivra du joug de la ſervitude pluſieurs villes d'Italie, & de Sicile ; appaiſa les ſéditions dans pluſieurs autres, rétablit

l'union & le calme dans une infinité de familles déchirées par la diſcorde, & adoucit les mœurs féroces de pluſieurs peuples, & de pluſieurs tyrans; ſa ſageſſe, ſa douceur, & ſon équité étoient comme des vents frais & agréables, qui rallentiſſoient l'ardeur des plus emportez. Un tyran de Centorupine en Sicile fut ſi frappé de ſes diſcours, que non ſeulement il dépoſa la tyrannie, mais il ſe dépoüilla meſme de tous ſes biens, dont il donna une partie à ſa ſœur, & l'autre partie à la ville, & ne ſe reſerva que le néceſſaire pour vivre dans l'état d'un ſimple particulier.

Un ſeul reſiſta aux remontrances de Pythagore, ce fut Phalaris de Crete tyran de Sicile, & le plus cruel des tyrans. Pythagore étoit allé à ſa Cour dans l'eſperance de ramener à la pieté & à la raiſon cet homme impie, qui faiſoit gémir ſes peuples dans la plus inſuportable de toutes les ſervitudes. Il luy parla avec beaucoup de liberté & de force, ſur le culte des Dieux, ſur la providence à laquelle les mé-

chans ne peuvent jamais ſe dérober, & ſur les horreurs de la tyrannie. Phalaris ne pouvant ſupporter des véritez qui l'effrayoient, ſans le corriger, s'emporta contre luy, & contre le Scythe Abaris qui l'accompagnoit, & les ménaça de les faire mourir. L'attente de la mort n'étonna point Pythagore, il continua de parler au tyran avec la meſme liberté; le tyran n'en devint que plus endurci. Mais ſi les raiſons de la Philoſophie furent molles contre la dureté de ce monſtre, elles eurent la force de ranimer les Crétois, & de relever leurs courages abbatus par la tyrannie. Phalaris fut tué le jour meſme qu'il avoit marqué pour la mort d'Abaris & de Pythagore.

Ce qui fait encore beaucoup d'honneur à ce Philoſophe, ce ſont les grands hommes ſortis de ſon écho-le, comme Architas, Lyſis, Empédocle, Timée, Epicharmus, & pluſieurs autres, parmi leſquels on compte meſme ſon Eſclave Zamolxis qui étoit de Thrace, & qui fit de ſi grands progrés auprés de ſon maiſtre, qu'il

mérita d'eſtre choiſi pour donner des loix à ſon pays.

Voicy encore deux ſages Legiſlateurs formez dans la meſme école, Charondas qui gouverna la ville de Thurium, & Zaleucus qui donna des loix à celle de Locrés. Le lecteur ne ſera peut-eſtre pas faſché de voir icy quelques traits de la ſageſſe de ces deux Pythagoriciens.

Charondas chaſſa du conſeil, & priva de toute fonction publique ceux qui avoient donné des maratres à leurs enfans, ſuppoſant, & peut eſtre avec raiſon, que puiſqu'ils avoient fait ce tort à ceux qui leur devoient eſtre ſi chers, ils ſeroient trés-capables de faire tort à leur patrie, & de luy donner de mauvais conſeils.

Comme rien ne contribuë tant à la corruption des mœurs, que la fréquentation des vicieux, il fit une loy contre les mauvais commerces, de maniére qu'un jeune homme qui hantoit mauvaiſe compagnie, étoit appellé en juſtice, & puni comme

d'une mauvaiſe action.

Il fut le prémier qui établit pour la jeuneſſe des maiſtres payez des deniers publics.

Mais on vante ſur tout ſa loy ſur les tuteles. Il ordonna que les biens des enfans orphelins ſeroient adminiſtrez par les plus proches parents du coſté du pére, & que leur perſonne & le ſoin de leur éducation, ne ſeroient confiez qu'aux plus proches parents du coſté de la mére; car la vie de l'orphelin ſeroit plus en ſeureté entre les mains de ceux qui ne pouvoient prétendre à ſon bien, & ſon bien ſeroit regi avec plus de fidélité & de ſoin par ceux que la ſucceſſion regardoit, & qui n'étoient pas maiſtres de la perſonne.

Zaleucus, aprés avoir exhorté ſes citoyens en général à la piété, les Magiſtrats à la juſtice, & à ne conſulter dans leurs jugemens ni la haine, ni l'amitié, & chaque particulier à la bonne conſcience, à ne faire jamais tort à perſonne, à n'avoir point de guerres immortelles; mais à regarder

un ennemi, comme pouvant redevenir ami, en quoy il eſt aiſé de reconnoiſtre la doctrine de Pythagore, Il s'attacha ſur tout comme ſon maiſtre à refréner le luxe; & voicy ſur cela une de ſes loix qui a paru trés-remarquable par ſa ſingularité : *Qu'aucune femme libre ne méne avec elle qu'une eſclave, à moins qu'elle ne ſoit yvre : Qu'elle ne ſorte de la ville pendant la nuit, ſi ce n'eſt pour adultére : Qu'elle ne porte ni or, ni broderie, à moins qu'elle ne faſſe profeſſion de courtiſane : Que les hommes ne portent ni anneaux d'or, ni habits magnifiques, s'ils ne veulent paſſer pour débauchez.* Il prétendoit qu'il n'y avoit perſonne aſſez impudent pour faire profeſſion publique de turpitude, & pour porter un ſi honteux teſmoignage contre luy-meſme au milieu de ſes citoyens.

Comme rien n'aſſeure tant le repos des peuples, que le maintien des loix, pour empeſcher ſes citoyens de ſe dégouſter de celles qu'ils avoient receuës, & de les changer ſans une

néceſſité prouvée par des raiſons de la derniére évidence, il ordonna que celuy qui entreprendroit d'anuller une loy ancienne, & d'en propoſer une nouvelle, ſeroit introduit dans l'aſſemblée du peuple la corde au col: que là il déduiroit les inconvéniens qu'il trouvoit dans la loy qu'il vouloit proſcrire, & les avantages qui reviendroient de celle qu'il vouloit établir: que s'il avoit raiſon, il ſeroit honoré & recompenſé comme un pére de la patrie, dont aucun danger ne pouvoit refroidir l'amour & le zéle, & s'il avoit tort il ſeroit étranglé ſur l'heure meſme comme un perturbateur du répos public.

Nous avons déja vû le reſpect que Pythagore avoit pour le mariage. Il le regardoit non ſeulement comme une ſociété néceſſaire à la politique, mais encore comme un acte de religion; car il diſoit qu'on étoit obligé de laiſſer aprés ſoy des ſucceſſeurs pour honorer les Dieux, afin que leur culte fuſt continué d'âge en âge. Il ſe maria à Crotone, & épouſa Theano

fille de Brontin, un des principaux de cette ville là. Il en eut deux fils Arimneſte, & Telauges ; ce dernier ſuccéda à l'école de ſon pére, & fut maiſtre d'Empédocle. Il en eut auſſi une fille, appellée *Damo*. La mére & la fille ſe diſtinguérent par leur grand ſçavoir ; mais plus encore par leur vertu. Dans les cerémonies de Religion, elles étoient toûjours choiſies, l'une pour méner le chœur, des femmes, & l'autre pour méner celuy des filles. On rapporte de la mére un mot qui mérite d'eſtre conſervé. On luy demandoit combien il falloit de jours à une femme pour eſtre pure aprés avoir eu commerce avec un homme ! Elle répondit, *ſi c'eſt avec ſon mary, elle l'eſt ſur l'heure meſme ; & ſi c'eſt avec un autre, elle ne l'eſt jamais*.

La fille avoit faît d'excellents commentaires ſur Homére ; mais tous ſes beaux ouvrages doivent luy faire moins d'honneur, que le reſpect qu'elle eut pour les derniers ordres de ſon pére. On dit que Pythagore luy

avoit donné quelques-uns de ſes écrits, avec deffenſes expreſſes de les communiquer à perſonne hors de ſa famille. Damo obéit ſi éxactement, que quoyque dans une extréme pauvreté, elle réfuſa une groſſe ſomme qu'on luy offroit de ſes ouvrages, aimant mieux eſtre pauvre en obéiſſant aux volontez de ſon pére, que de devenir riche en leur deſobéiſſant.

Ce que je dis icy des ouvrages de Pythagore eſt contraire à ce que quelques anciens ont aſſeuré, que Pythagore n'avoit jamais rien écrit. Plutarque eſt meſme dans ce ſentiment, quand il dit dans la vie de Numa, que *les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, & ſe contentoient de les enſeigner de vive voix à ceux qu'ils en croyoient dignes, n'eſtimant ni beau, ni honneſte, que des myſtéres ſi ſaints fuſſent divulguez par des lettres mortes.* Mais ce ſentiment eſt combattu par des autoritez qui ne ſont pas à mépriſer. Il eſt meſme certain que Plutarque ſe trompe. Les Pythagoriciens écrivoient leurs précep-

tes. Leurs ſymboles n'étoient-ils pas publics ! Mais ils ne les expliquoient pas dans leurs écrits, ils ne les expliquoient qu'aux diſciples. Philolaus fut le prémier qui en donna l'explication dans ces trois volumes que Dion achepta cent mines, par le conſeil de Platon, qui voulut par ce moyen ſoulager l'extréme pauvreté de Philolaus; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre les paroles de Diogene Laërce, *Juſqu'à Philolaus il n'étoit pas permis de connoiſtre aucun dogme de Pythagore, ce fut luy qui publia le prémier ces trois volumes celébres, que Platon fit achepter cent mines.* Il veut dire, qu'il n'étoit pas permis aux étrangers. *Mille écus.*

Quant aux ouvrages de Phyſique & de Politique, qu'on cite de Pythagore, il eſt bien difficile, ou pluſtoſt impoſſible d'établir s'ils étoient de luy ou de ſes diſciples; car ces derniers pouvoient fort bien avoir imité une couſtume qui étoit en Egypte. Quand quelqu'un avoit fait un ouvrage, il étoit obligé de le ſoumettre à la cenſure des Preſtres commis pour

cet éxamen. Si l'ouvrage étoit approuvé, on l'écrivoit ſur des colomnes ſans nom d'auteur ; & tous ces ouvrages étoient attribuez à Hermes, à Mercure le Dieu qui préſide aux ſciences. Il peut ſe faire de meſme, que les prémiers diſciples de Pythagore ne mettoient pas leur nom à leurs écrits, & qu'ils les attribuoient tous à leur maiſtre, comme à celuy dont ils avoient tout receu. Il eſt vray que cette couſtume, qui marquoit tant de reconnoiſſance, ne dura que peu de temps, puiſqu'on voit Architas, Empedocle, Simonide, Timée mettre leur nom à la teſte de leurs ouvrages.

Quoyqu'il en ſoit, il eſt certain que tout ce que les prémiers diſciples de Pythagore avoient écrit, doit eſtre regardé comme l'ouvrage de Pythagore meſme ; car ils n'écrivoient que ſes ſentiments, & ils les écrivoient avec tant de religion, qu'ils n'y auroient pas voulu changer une ſyllabe, regardant les paroles de leur maiſtre comme les oracles d'un Dieu, & nallé-

guant

guant, pour asseurer la vérité d'un dogme, que ce mot célébre, *il l'a dit*. Les préjugez, qu'ils avoient conceus en sa faveur, étoient si forts que son autorité seule dénuée de raison, passoit pour la raison mesme.

Rien n'égaloit le respect qu'on avoit pour luy. On le regardoit comme la plus parfaite image de Dieu parmi les hommes; & il conservoit dans l'esprit de ses disciples toute la majesté de cette Image divine. On appelloit sa maison le Temple de Cerés, & sa cour le Temple des Muses. Et quand il alloit dans les villes, on disoit qu'il y alloit, *non pas pour enseigner les hommes, mais pour les guérir*.

Qui ne croiroit qu'un homme si honoré & si respecté, & qui n'avoit jamais fait que du bien aux hommes, auroit eu une vieillesse tranquille & une fin heureuse; mais ce n'est pas toûjours ce que doivent attendre les Hérauts de la sageſſe. La corruption & l'injustice des hommes leur promettent plus de traverses que de tranquillité.

Les derniéres années de Pythagore

ſe paſſérent dans la perſécution, & il mourut d'une mort tragique. Voicy le commencement & l'origine de ſes malheurs.

Il y avoit à Crotone un jeune homme nommé Cylon, que ſa naiſſance, ſes richeſſes, & le grand crédit de ſa famille, avoient tellement enflé d'orgeuil, qu'il croyoit faire honneur à Pythagore, de ſe préſenter pour eſtre ſon diſciple. Pythagore, qui ne jugeoit pas des hommes par ces choſes étrangéres, & qui reconnoiſſoit en luy un fonds de corruption & de méchanceté, le renvoya. Cylon outré de cette injure, ne chercha qu'à ſe venger. Il décrie par tout ce Philoſophe, & taſche de le rendre ſuſpect au peuple, en faiſant paſſer ſes aſſemblées pour des rendez-vous de mutins & de ſéditieux, qui ne cherchoient qu'à bouleverſer l'Etat, pour s'en rendre les maiſtres. Ces calomnies gagnent facilement créance dans l'eſprit du peuple toûjours injuſte & ſoupçonneux, & toûjours preſt à ſe porter aux plus grandes extrémitez contre les ſages,

qu'il regarde comme des pédagogues qui le geſnent & qui le combattent. Pythagore ſon bienfaicteur, eſt déja regardé comme un ennemi public. Un jour que tous ſes diſciples étoient aſſemblez avec luy dans la maiſon de Milon à Crotone, Cylon y alla accompagné d'une foule de ſcélerats, & d'un grand nombre de ſes amis dévoüez à ſon reſſentiment. Ils environnérent la maiſon, & y mirent le feu. Il n'échappa de cet embraſement que Pythagore, Lyſis, & Archippe. Celuy-cy ſe retira à Tarente qui étoit ſa patrie, & Lyſis paſſa dans le Péloponéſe, où il demeura aſſez long-temps, & il alla enſuite à Thebés, où il ſut précepteur d'Epaminondas.

Pour Pythagore, il prit le chemin de Locrés. Les Locriens avertis qu'il alloit chés eux, & craignant l'inimitié de Cylon, & le ſort de Crotone, envoyerent au devant de luy leurs principaux Magiſtrats, pour le prier de vouloir ſe retirer ailleurs, & pour luy offrir tout ce dont il auroit beſoin dans ſon voyage. Il paſſa

à Tarente, & bientoſt une nouvelle perſecution l'obligea d'en ſortir. Il ſe retira à Métapont ; mais la ſédition de Crotone avoit été comme le ſignal d'un ſoulévement genéral contre les Pythagoriciens. Ce feu gagna toutes les villes de la grande Gréce. Les écholes de Pythagore y furent détruites, & Pythagore luy-meſme âgé de quatre-vingts, ou quatre-vingts-dix ans, fut tué dans l'émeute de Métapont, ou ſelon d'autres, il mourut de faim dans le Temple des Muſes où il s'étoit refugié. Etrange fatalité ! celuy qui avoit appaiſé tant de guerres, calmé tant de ſéditions, & éteint le flambeau de la diſcorde dans tant de familles, périt dans une ſédition excitée contre luy, & qui le pourſuit de ville en ville, pour ſervir le reſſentiment injuſte d'un particulier ; & la plus part de ſes diſciples ſont enveloppez dans ſa ruïne. Socrate a fort bien marqué le caractére du peuple, quand il a dit, qu'il tuë ſans raiſon, & qu'il voudroit enſuite faire revivre de meſme, s'il étoit poſſible. Les meſ-

mes villes qui avoient tant perſecuté Pythagore, & où ſes diſciples & luy avoient été les victimes de leur fureur, furent celles qui demeurerent le plus attachées à ſa doctrine, qui ſuivirent le plus éxactement ſes loix, & qui reſpectérent le plus ſa mémoire.

Voila tout ce que j'ay pû recueillir de plus certain ſur les circonſtances de la vie & de la mort de Pythagore, & ſur l'origine de ſes opinions. Sa doctrine ne ſe renferma pas dans les bornes trop étroites de la grande Gréce, & de la Sicile, elle ſe répandit dans toute la Gréce, & dans l'Aſie. Les Romains ouvrirent les oreilles à ſes doctes enſeignemens ; & l'admiration qu'ils eurent pour luy fut ſi grande, que long-temps aprés ſa mort, ayant receu un oracle qui leur ordonnoit d'ériger des ſtatuës au plus ſage, & au plus vaillant des Grecs, ils firent élever dans la place deux ſtatuës de bronze, l'une à Alcibiade comme au plus vaillant, & l'autre à Pythagore comme au plus ſage. S'il faut donc

méſurer la gloire d'un Philoſophe à la durée de ſes dogmes, & à l'étenduë des lieux où ils ont penétre, rien n'égale celle de Pythagore, puiſque la pluſpart de ſes opinions ſont encore ſuivies à la lettre dans la plus grande partie du monde entier. Mais ce n'eſt pas là ce qui luy fait le plus d'honneur; ce qui eſt infiniment plus glorieux pour luy, c'eſt que les deux plus grands genies que la Gréce ait produits, Socrate & Platon ont ſuivi ſa doctrine & ſa maniére de l'expliquer, & que ce n'eſt qu'en marchant ſur ſes traces, qu'ils ont porté le flambeau de la vérité ſi loin, & ont approché de ſi prés la véritable ſageſſe, qu'on croiroit qu'ils l'auroient certainement trouvée, ſi on ne ſçavoit que les gentils ne pouvoient que la chercher.

L'échole de Pythagore ſubſiſta juſques vers la fin du régne d'Alexandre le Grand. Vers ces temps là l'Académie & le Lycée achevérent d'obſcurcir & d'abſorber la ſecte Italique qui s'étoit ſouſtenuë juſqu'alors avec

tant d'éclat, qu'Iſocrate écrit, *Nous admirons plus aujourd'huy un Pythagoricien, quand il ſe tait, que les autres, meſme les plus éloquents, quand ils parlent.* Dans la ſuite des temps, on ne laiſſa pas de voir des diſciples de Pythagore, mais ce n'étoient que des particuliers qui ne faiſoient plus de corps, & il n'y eut plus d'échole publique. On trouve encore une lettre de Pythagore à Hieron tyran de Syracuſe, mais cette lettre eſt ſuppoſée, Pythagore étoit mort avant la naiſſance d'Hieron.

LES SYMBOLES DE PYTHAGORE,

avec leur explication.

JE ne repéteray point icy ce qui a été dit des ſymboles, & de leur origine dans la vie de Pythagore. Les ſymboles ſont des ſentences courtes, & comme des Enigmes, qui ſous l'enveloppe de termes ſimples & naturels, préſentent à l'eſprit des véritez analogiques qu'on veut luy enſeigner. Ces ſortes de ſymboles furent comme le berceau de la Morale; car n'ayant beſoin, non plus que les proverbes, ni de définition, ni de raiſonnement, & allant droit à inculquer le précepte, ils étoient trés-propres à inſtruire les hommes dans un temps, ſur tout, où

la Morale n'étoit pas encore traitée méthodiquement. Voila pourquoy ils étoient ſi fort en uſage, non ſeulement en Egypte, mais en Judée & en Arabie, comme nous le voyons par les Proverbes de Salomon qui en ſont remplis; par l'hiſtoire de la Reyne de Saba qui alla éprouver la ſageſſe de ce Prince par ces ſortes d'énigmes; & par l'hiſtoire de Samſon: & ils convenoient encore plus à Pythagore, qui à l'éxemple des Egyptiens cherchoit à enſeigner ſa doctrine ſans la divulguer, & ſans la cacher.

I.

Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν.

Ne paſſez pas la balance. *Jugum ne tranſilias.* Plutarque & ſaint Jeroſme l'expliquent; *ne violez pas la juſtice.* Athenée & ſaint Cyrille; *n'écoutez point l'avarice.* Cela revient au meſme ſens; car de l'avarice vient l'injuſtice.

II.

Χοίνικα μὴ ἐπικάθισον.

Ne vous aſſeïez point ſur le boiſ-

ſeau. *In chœnice ne ſedeto.* Ce ſymbole a été expliqué fort diverſement; mais le ſens le plus naturel à mon avis, c'eſt celuy qui exhorte les hommes à travailler tous les jours pour gagner leur vie; car celuy qui ne travaille point ne doit point manger. Le boiſſeau, *chœnix*, étoit la meſure de bled que l'on donnoit à chaque eſclave pour ſa nourriture.

III.

Στέφανον μὴ πίλλειν.

Ne déchirez point la couronne. *Coronam ne vellito.* Ce ſymbole peut eſtre expliqué de pluſieurs maniéres: Je trouve au moins qu'il peut avoir trois ſens: Le prémier, *qu'il ne faut pas corrompre la joye de la table par les inquiétudes & par les chagrins;* car dans les feſtins c'étoit la couſtume de porter des couronnes de fleurs. Le ſecond eſt, *qu'il ne faut pas violer les loix de la patrie;* car les loix ſont la couronne des villes; & c'eſt le ſens que ſaint Jeroſme a ſuivi, *Coronam minime carpendam, id eſt, leges*

urbium conſervandas. Et le troiſiéme, *qu'il ne faut point médire du Prince, & déchirer ſa réputation.* Ce qui eſt conforme à ce mot de Salomon dans l'Eccleſiaſte ; *In cogitatione tua regi ne detrahas.*

IV.

Μὴ ἐσθίειν τὴν καρδίαν.

Ne rongez point le cœur : *Cor non comedendum.* Pour dire, *qu'il ne faut pas s'affliger ſoy-meſme, & ſe conſumer par le chagrin, en ſe livrant à une noire mélancholie ;* comme Bellerophon, dont Homére a dit, ὃν θυμὸν κατέδων, *Ipſe ſuum cor edens ;* & il ſemble que c'eſt ſur luy que ce précepte a été fait.

V.

Πῦρ μαχαίρᾳ μὴ σαλεύειν.

N'attiſez point le feu avec le glaive : *Ignem gladio ne ſcalpas.* C'eſt à dire, *qu'il ne faut pas exciter ceux qui ſont déja aſſez irritez.*

VI.

Μὴ ὑπισρέφεσθαι ὅτι τοὺς ὅρους ἐλθόντας.

Quand vous eſtes arrivé ſur les frontiéres, ne deſirez point de vous en retourner : *Non revertendum cum ad terminos perveneris.* Pour dire, *Quand vous eſtes arrivé à la fin de voſtre vie, ne reculez point, ne craignez point la mort, & ne deſirez pas de vivre.*

VII.

Λεωφόρου μὴ βαδίζειν.

Ne marchez point par le chemin public : *Per viam publicam ne vadas.* Pour dire, *qu'il ne faut pas ſuivre les opinions du peuple, mais les ſentimens des Sages.* Ce ſymbole s'accorde avec le précepte de l'Evangile, d'éviter la voye ſpatieuſe & large.

VIII.

Ομοσκόπους χελιδόνας μὴ ἔχειν.

Ne recevez pas ſous votre toict les hyrondeles : *Domeſticas hirundines*

ne habeto. Pour dire, *ne recevez pas chés vous les grands parleurs.*

IX.

Ἐν δακτυλίῳ εἰκόνα θεοῦ μὴ φέρειν.

Ne portez point l'image de Dieu ſur votre anneau : *In annulo Dei imaginem ne circumferto.* Pour dire, *qu'il ne faut pas profaner le nom de Dieu en en parlant à tout propos, & devant tout le monde.*

Peut-eſtre auſſi que Pythagore deffendoit de porter l'image de Dieu ſur ſon anneau, de peur que parmi les actions profanes, dont la vie civile eſt compoſée, il ne s'en trouvaſt quelqu'une qui bleſſaſt la majeſté de cette Image : & ce qui me perſuade que c'eſt le véritable ſens, c'eſt ce qu'ont fait quelques Empereurs qui ont voulu s'égaler à Dieu. Nous liſons dans Seneque & dans Suetone, que du temps de Tibere, c'étoit un crime capital de porter dans un lieu deſhonneſte l'image de ce Prince gravée ſur un anneau, ou ſur une piéce de

monnoye. Philoſtrate rapporte meſme, & M. Spanheim l'a remarqué le prémier, que dans une ville de Pamphilie, un homme fut condamné comme criminel de Leze-Majeſté divine, pour avoir battu un eſclave qui ſe trouva avoir ſur luy une drachme d'argent où étoit empreinte la teſte de Tibére. Caracalla imita ce deteſtable orgueil ; car Dion nous apprend qu'il condamna au dernier ſupplice un jeune homme de l'ordre des Chevaliers, pour avoir été dans un vilain lieu, ayant dans ſa poche une piéce de monnoye où la teſte de ce Prince étoit gravée.

X.

Φορτίον μὴ συγκαθαιρεῖν, συναναπέμπειν δέ.

Aydez aux hommes à ſe charger, & non pas à ſe décharger : *Hominibus onus ſimul imponendum, non detrahendum.* Pour dire, *qu'il ne faut pas ayder les hommes à vivre dans la pareſſe & dans la molleſſe ; mais les porter à paſſer leur vie dans les tra-*

vaux & dans les éxercices de la vertu, & leur impoſer des régles plus laborieuſes & plus pénibles à meſure qu'ils avancent dans les voyes de la perfection. C'eſt le ſens que ſaint Jeroſme a donné à ce ſymbole dans ſon apologie. *Oneratis ſupponendum onus, deponentibus non communicandum, id eſt ad virtutem incedentibus augenda præcepta, tradentes ſe otio relinquendos.*

XI.

Μὴ ῥᾳδίως παντὶ ἐμβάλλειν δεξιάν.

Ne touchez point facilement dans la main : *Ne cuiquam dexteram facile porrigito.* Pour dire, *ne faites pas facilement amitié & alliance avec toute ſorte de perſonnes ;* ou pluſtoſt, *ne cautionnez pour perſonne*, comme Salomon dit, *Fili mi ſi ſpoponderis pro amico tuo, defixiſti apud extraneum manum tuam. Stultus homo plaudet manibus cum ſpoponderit pro amico ſuo.* Prov. vi. 1. & 12. Prov. 17. 18.

XII.

Χύτρας ἴχνος συγχεῖν ἐν τῇ τέφρᾳ.

Effacez de deſſus la cendre juſqu'aux moindres traces du pot : *Ollæ veſtigium in cinere confundito.* Pour dire, *aprés la reconciliation faite, ne conſervez aucune trace, aucun veſtige de votre quérelle, de votre reſſentiment.*

XIII.

Μαλάχην σπείρειν, ἐσθιεῖν δὲ μή.

Semez la mauve, mais ne la mangez pas : *Herbam molochen ſerito, ne tamen mandito.* Pour dire, *ayez de la douceur pour les autres, jamais pour vous : pardonnez tout aux autres, & ne vous pardonnez rien.*

XIV.

Δαδίου θῆκον μὴ ἀπόμασσε.

N'effacez point la place du flambeau : *Faculæ ſedem ne extergito.* Pour dire, *ne laiſſez pas éteindre en vous toutes les lumiéres de la raiſon, & laiſſez au moins la place du flam-*

beau qui vous a éclairé, afin qu'il puisse vous éclairer encore.

XV.

Μὴ φορεῖν στενὸν δακτύλιον.

Ne portez pas un anneau étroit: *Angustum annulum ne gestato.* Pour dire, *menez une vie libre, & ne vous jettez pas vous mesme dans les fers,* comme font la plusparт des hommes qui courent à la servitude, & souvent par vanité.

XVI.

Γαμψώνυχα μὴ τρέφειν.

Ne nourrissez point les animaux qui ont les ongles crochus : *Animalia unguicurvia ne nutrito.* Pour dire, *ne souffrez pas dans votre maison des gens qui ne sont pas fidéles, des voleurs.*

XVII.

Κύαμων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous des féves : *A fabis abstineto.* Pour dire, *abstenez-vous de tout ce qui peut nuire à votre santé, à votre repos, ou à votre reputation.*

Ce symbole a été expliqué dans la vie de Pythagore.

XVIII.

Μὴ γεύεσθαι μελανούρων.

Ne mangez pas des poiſſons qui ont la queuë noire : *Melanuros ne guſtato.* Pour dire, *ne fréquentez point des hommes diffamez, & perdus de réputation pour leur méchante vie.*

XIX.

Ερυθῖνον μὴ ἐσθίειν.

Ne mangez pas le rouget : *Ne erythinum edito.* Pour dire, *renoncez à toute ſorte de vengeance, & ne verſez point le ſang ;* car le ſang eſt deſigné par le rouget.

XX.

Μήτραν ζώου μὴ ἐσθίειν.

Ne mangez point la matrice de l'animal : *Animalis vulvam ne comedito.* Pour dire, *ſeparez-vous de tout ce qui eſt mortel & corruptible, & renoncez à tout ce qui porte à la génération, & qui vous attache à ce monde viſible.*

XXI.

Θνησιμαίων ἀπέχεσθαι.

Abſtenez-vous de la chair des beſtes mortes : *A morticinis abſtineto.* C'eſt pour dire, *ne participez point aux chairs profanes des animaux qui ne ſont pas propres aux ſacrifices, & renoncez à toutes les œuvres mortes.*

XXII.

Ζώων ἀπέχεσθαι.

Abſtenez-vous de manger les animaux : *Ab animalibus abſtineto.* Pour dire, *n'ayez aucun commerce avec les hommes ſans raiſon.*

XXIII.

Τὸν ἅλα ἐπιτίθεσθαι.

Mettez toûjours le ſel ſur votre table : *Salem apponito.* C'eſt à dire, *ne perdez jamais de veuë la juſtice, & pratiquez-la toûjours.*

Ce ſymbole a été expliqué plus au long dans la vie de Pythagore.

XXIV.

Ἄρτον μὴ καταγνύειν.

Ne rompez pas le pain : *Panem ne*

frangito. Ce ſymbole a été expliqué fort diverſement; les uns ont dit que Pythagore ordonne par là de ne pas déchirer ſa vie, en l'occupant à beaucoup de choſes qui ne tendent pas à meſme fin; les autres qu'il exhorte à l'union & à la concorde: mais dans l'explication des ſymboles, il faut que le ſens propre & le ſens figuré conviennent enſemble; le pain eſt fait pour eſtre rompu.

Je ſuis perſuadé que par ce précepte, Pythagore veut corriger l'avarice qui ne régne que trop dans la pluſpart des charitez que les hommes font. Anciennement on faiſoit le pain de maniére qu'il étoit partagé en quatre par des lignes qu'on tiroit deſſus en le mettant cuire; c'eſt pourquoy les Grecs l'appelloient περάσλυφον, & les Romains, *quadram.* Quand il ſe préſentoit un pauvre, on rompoit le pain, & on donnoit ordinairement une de ces quatre parties, ou quelquefois la moitié, comme on le voit dans Horace,

Ep. 17. liv. 1.

Et mihi dividuo findetur munere quadra.

Pour couper donc la racine à l'avarice, Pythagore exhortoit par ce Symbole à ne pas rompre le pain pour n'en donner que la moitié, & à le donner pluſtoſt tout entier, ſans ménagement; c'eſt ainſi que Salomon dit dans l'Eccleſiaſte, *Mitte panem tuum ſuper tranſeuntes aquas. Jettez votre pain ſur les eaux courantes.* Pour dire, *donnez à tous les pauvres ſans diſtinction.* Je ſçay bien qu'Eſaïe dit, *Frange eſurienti panem tuum: rompez votre pain à celuy qui a faim;* ce qui paroiſt d'abord contraire au precepte de Pythagore. Mais Iſaïe, en diſant *votre pain*, veut peut-eſtre dire, le pain qui eſt néceſſaire à votre nourriture; car alors on eſt pardonnable de le partager, & de ne pas le donner entier.

xi. 1.

Chap. lviii. 7.

XXV.

Ἐλαίῳ εἰς θάκον μὴ ὁμόργνυσθαι.

Ne rependez point l'huile ſur le ſiége: *Sedem oleo ne abſtergito.* Je croy qu'icy le mot de *ſiége*, ſignifie le troſne des princes, & les ſiéges des

Magiſtrats, & le mot d'*huile*, ſignifie les eſſences, les parfums qui ſont ordinairement pris pour les loüanges, les flateries.

Pythagore exhorte donc par ce ſymbole, à ne pas loüer les Princes & les Grands du monde, parce qu'ils ſont puiſſants, & qu'ils occupent de grands poſtes. Il ne faut loüer que la vertu. Peut-eſtre que par ce ſymbole Pythagore a fait alluſion à l'hiſtoire de Jacob, qui aprés la viſion de l'échelle myſtérieuſe, prit à ſon reveil la pierre qui luy avoit ſervi de chevet, l'éleva comme un titre du vœu qu'il faiſoit, & y verſa de l'huile, *& erexit in titulum fundens oleum deſuper*; & que ce Philoſophe a voulu dire, *qu'il ne faut pas rendre aux Princes les honneurs qui ne ſont dûs qu'à Dieu.*

XXVI.

Σιτὸν εἰς ἀμίδα μὴ ἐμβάλλειν.

Ne jettez pas la nourriture dans un vaiſſeau impur : *Ne cibum in matellam injicito.* C'eſt pour dire, *qu'il ne faut pas mettre les bons préceptes*

dans une méchante ame ; car elle ne fait qu'en abuſer, & les corrompre. Le mot ἀμις, *matella*, ſignifie, *un pot de chambre.* Et par ce mot, Pythagore deſigne les hommes vicieux & corrompus, dont la perte eſt ſeure. les Hebreux les deſignoient de meſme par les vaiſſeaux à deshonneur, comme nous le voyons par ſaint Paul. Rom. IX. 12.

XXVII.

Αλεκτρυόνα τρέφε μὲν, μὴ θύε δὲ, μήνη γὰρ καὶ ἡλίῳ καθιέρωται.

Nourriſſez le coq, & ne l'immolez point; car il eſt conſacré au Soleil & à la Lune : *Gallum nutrito, nec ſacrificato ; Lunæ enim & ſoli ſacer eſt.* Le coq a toûjours été l'embléme de ceux qui veillent pour nous, qui nous avertiſſent, & qui nous éveillent, pour nous faire remplir nos devoirs, & vacquer à nos occupations ordinaires, pendant le cours de cette vie mortelle.

Pythagore a donc voulu dire par ce ſymbole, qu'il faut nourrir des gens

ſi utiles, & ne pas les immoler à la haine & au reſſentiment qu'inſpire quelquefois la liberté qu'ils prennent, & qu'ils ne prennent que pour notre bien. Les Crotoniates, & ceux de Metapont n'obéïrent point à ce ſymbole; car ils immolérent le coq, ils tuérent Pythagore. Les Athéniens n'en profitérent pas non plus; car ils immolérent Socrate qui les tenoit ſi bien éveillez.

XXVIII.

Ὀδόντας μὴ καταγνύειν.

Ne briſez point les dents: *Dentes ne frangito.* Les Grecs ont dit, *briſer les dents*, dans le meſme ſens que les Latins, *Genuinum frangere*, & *dentem rodere*, pour dire, *ſemer des médiſances, faire des ſatyres.* Et c'eſt ce que Pythagore deffend par ce ſymbole.

XXIX.

Τὴν ὀξίδα ἀποστρέφειν ἀπὸ σαυτῦ.

Eloignez de vous le vinaigrier: *Acetarium vas abs te removeto.* Le ſens

ſens de ce ſymbole eſt le meſme que celuy du precédent; car *le vinaigre* a toûjours été pris pour le fiel de la ſatyre; c'eſt pourquoy Horace a dit, *Italo perfuſus aceto.* Pythagore nous exhorte par ce ſymbole à éloigner de nous toute ſorte d'aigreur, & tous les termes piquants dont ont aiguiſe les railleries.

XXX.

Αποκαρμάτων σῶν καὶ ὀνυχισμάτων κατάπτυε.

Crachez contre les rognures de vos ongles & de vos cheveux : *Capillorum & unguium tuorum præſegmina conſpuito.*

Lorſqu'un Hébreu avoit pris à la guerre une femme étrangére, & qu'il vouloit l'épouſer, il luy étoit ordonné de luy couper les ongles & les cheveux, & de la faire changer d'habit, aprés quoy elle étoit comme une nouvelle créature ; *radet cæſariem, & circumcîdet ungues, & deponet veſtem in qua capta eſt.* De là les rognures des ongles & des cheveux ont été priſes pour les

Deut. xxi. 12. 13.

ſoüillûres & les œuvres mortes du vieil homme. Pythagore nous exhorte donc par ce ſymbole, à maudire nos premiéres affections, & à avoir pour elles une horreur qui nous empeſche d'y retomber.

XXXI.

Πρὸς ἥλιον τετραμμένος μὴ ὄυρει.

Ne faites pas de l'eau à la face du Soleil : *Contra Solem ne meito.*

La nature, en formant l'homme, n'a point expoſé à la veuë les parties qu'il n'eſt pas honneſte de nommer, & par où le corps ſe purge; mais pour me ſervir des termes de Xenophon, elle a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a été poſſible, afin que la beauté de l'animal n'en fuſt pas ſoüillée. Dans les actions donc qu'éxigent les néceſſitez du corps, il faut imiter la modeſtie de cette mére commune, & ne faire jamais à la face du Soleil, c'eſt à dire, en public, les choſes qui ne doivent eſtre faites qu'en ſecret, & qui bleſſeroient la pudeur, ſi elles étoient fai-

tes devant tout le monde. C'eſt à mon avis le ſeul véritable ſens de ce ſymbole qu'Eraſme a voulu rapporter à la magie contre toute ſorte de raiſon : & ce qui le prouve, c'eſt que ce ſymbole eſt tiré du précepte d'Heſiode, qui deffendoit aux hommes de faire de l'eau de-bout en plein jour.

Μηδ' αὐτ' ἠλίοιο πεπαμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν.

Il vouloit que l'on ſe baiſſaſt comme faiſoient les Egyptiens, ſelon la remarque d'Herodote, qui dit qu'en Egypte les femmes faiſoient de l'eau debout, & les hommes aſſis. Il paroiſt meſme que c'étoit la couſtume des Hébreux; car ils diſoient *couvrir les pieds*, *pedes tegere*, pour dire, *veſicam & alvum exonerare*. Et c'eſt de là à mon avis, qu'on doit tirer l'explication de ce paſſage d'Iſaïe 36. 12. *Ut comedant ſtercora ſua, & bibant urinam pedum ſuorum, & qu'ils boivent l'urine de leurs pieds*; c'eſt à dire, l'urine qu'ils font en couvrant leurs pieds. Pythagore avoit tant de ſoin de la pudeur dans les néceſſitez de la nature, que les hiſtoriens de ſa

vie remarquent, que jamais perſonne ne l'avoit vû en cet état, Οὐδὲ πώποτε ἐγνώσθη οὔτε διαχωροῦν, *Nemo eum unquam vidit alvum exonerantem.* L'interprete Latin avoit traduit, *perſonne ne le vit jamais voyager.* Voila un miracle bien ſurprénant, que perſonne n'euſt jamais vû voyager un homme qui avoit été en Italie, en Sicile, en Egypte, en Perſe, & qui avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie en *perégrinations.*

XXXII.

Πρὸς τὸν ἥλιον τετραμμένος μὴ λαλεῖ.

Ne parlez point à la face du Soleil: *Ad Solem verſus ne loquitor.* C'eſt pour dire, *qu'il ne faut pas découvrir les ſentiments de ſon cœur en public, & devant tout le monde.*

XXXIII.

Μὴ δεῖ καθεύδειν ἐν μεσημβρίᾳ.

Il ne faut pas dormir à midy : *In meridie ne dormito.*

Il n'y a point d'état plus malheu-

feux, que celuy de ne pas voir le Soleil quand il eſt le plus fort & dans ſon plus haut période. C'eſt de cet état déplorable que parle Iſaïe, quand il dit *impegimus meridie quaſi in tenebris*. Pythagore tache de prévenir cet aveuglement par ce ſymbole, en diſant, que lorſque la lumiére eſt à ſon plus haut point, il n'eſt plus permis de dormir ; c'eſt à dire, de demeurer dans les tenébres, & de faire des œuvres de tenébres.

XXXIV.

Στρωμάτων ἀναστὰς σωζέεσθε αὐτὰ, καὶ τὸν τύπον σωφρονεῖτε.

Brouïllez le lit dés que vous eſtes levé, & n'y laiſſez aucune marque de votre corps : *Surgens e lecto, ſtragula conturbato, veſtigiumque corporis confundito.*

Plutarque dans le VIII. livre de ſes propos de table, explique ce ſymbole de l'honneſteté, & de la pudeur, qui doivent eſtre inſéparables de la couche nuptiale. C'eſt ainſi que dans les nuées d'Ariſtophane la Juſtice pour

loüer la bonne diſcipline qui régnoit à Athénes dans ces prémiers temps où elle étoit honorée & reſpectée, dit, que les jeunes gens étoient ſi bien élevez, qu'à l'école on n'en voyoit pas un ſeul qui euſt oſé commettre la moindre immodeſtie, ni découvrir le moins du monde ce que la modeſtie ordonne de cacher; & qu'ils étoient ſi ſcrupuleux ſur tout ce qui regarde la pudeur, qu'en ſe levant de leur place, ils n'oublioient jamais d'égaler, & d'unir l'endroit où ils étoient aſſis; afin qu'il ne reſtaſt ſur le ſable aucun veſtige des parties du corps. D'autres l'expliquent ſimplement, comme ſi Pythagore diſoit, *Faites votre lit dés que vous eſtes levé, afin que vous ne ſoyez pas tenté de vous y coucher pendant le jour;* car le jour eſt deſtiné au travail, comme la uuit au repos.

On pourroit croire auſſi qu'il a voulu nous avertir, que quand nous ſommes levez nous ne devons pas permettre que rien nous faſſe ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé la nuit; la nuit

eſt paſſée, le jour eſt venu, il ne faut donc plus penſer aux tenébres, mais à la lumiére.

XXXV.

Ὠιδαῖς χρῆσθαι πρὸς λύραν.

Ne chantez que ſur la Lyre : *Carminibus utendum ad Lyram.*

Nous avons vû dans la Vie de Pythagore, que ce Philoſophe rejettoit les fluſtes, & autres inſtruments de muſique, comme contraires aux mœurs, & qu'il ne retenoit que la Lyre ; parce qu'en joüant de la Lyre on peut chanter les bienfaits des Dieux, & les vertus des grands hommes. Quand il dit donc, qu'il ne faut chanter que ſur la Lyre, il veut inſpirer à ſes diſciples, qu'ils doivent ne s'entretenir que de choſes grandes & ſérieuſes ; & ne faire le ſujet de leurs diſcours, dans le temps meſme de leur recréation, que des loüanges des Dieux, & des éloges des Héros. D'ailleurs, comme rien ne fait tant ſentir le défaut d'une voix peu juſte, qu'un inſtrument bien d'accord ; & le défaut d'un

inſtrument diſcord, qu'une voix fort juſte; Pythagore a pû exhorter par là ſes diſciples à faire de leur vie un tout bien ſage, bien uni, & dont aucun vice, aucune paſſion ne troûblaſt & ne dérangeaſt l'harmonie.

XXXVI.

Τὰ στρώματ' ἀεὶ συνδεδεμένα ἔχειν.

Tenez vos paquets toûjours preſts: *Stragula ſemper convoluta habeto.* C'eſt pour dire, *qu'il faut eſtre préparé à tout ce que la fortune voudra ordonner de nous;* & n'avoir rien qui nous retarde quand notre derniére heure ſonne.

XXXVII.

Ἄνευ προστάγματος τῦ αὐτοκράτορος ἐκ τῆς φρουρᾶς μὴ ἀναχωρεῖν.

Ne quittez point votre poſte ſans l'ordre de votre Genéral: *Injuſſu Imperatoris de ſtatione & præſidio ne decedas.*

Les Payens n'ont pas pluſtoſt commencé à philoſopher, c'eſt à dire, à ſe ſervir de leur raiſon, qu'ils ont connu l'injuſtice affreuſe qu'il y avoit à ſe tuër ſoy-meſme. Nous ne nous

ſommes pas créez, c'eſt Dieu qui nous a créez, & qui nous a mis dans cette vie, comme dans un poſte. Nous ne devons donc jamais le quitter que par l'ordre de celuy qui nous y a mis. Philolaus, diſciple de Pythagore, en avoit fait une démonſtration, dont on peut voir l'abbregé dans le traité de Platon de l'immortalité de l'ame, tom. II. page 164. de la ſeconde édition.

XXXVIII.

Ἐν ὁδῷ μὴ ξύλα.

Ne coupez point du bois dans le chemin : *In via ne ligna cædito.*

Ce ſymbole renferme un précepte bien important, & que les hommes ſont bien ſujets à violer; c'eſt de ne jamais convertir à ſon uſage particulier ce qui eſt pour la commodité publique. Vous allez dans un chemin, n'y coupez pas, n'y ébranchez pas les arbres qui doivent ſervir, & donner de l'ombre à ceux qui paſſeront aprés vous. Vous habitez une maiſon que doivent occuper ceux qui rempliront aprés vous le meſme

employ, ne la dégradez point : En un mot, ne prenez que l'uſage de ce dont vous n'avez pas la propriété.

Ce ſymbole peut encore avoir un autre ſens qui n'eſt ni moins important, ni moins profond que le premier. Les Hébreux regardoient comme la derniére miſére, & la derniére baſſeſſe d'eſtre reduits à couper du bois, & à porter de l'eau : & c'étoit l'état où on reduiſoit les priſonniers que l'on avoit faits à la guerre ; comme Joſué fit aux Gabaonites qui l'avoient trompé, & auſquels il prononça cette terrible malediction : *Non deficiet de ſtirpe veſtra ligna cædens, aquaſque comportans.* Les Grecs avoient imité cela des Hebreux : Pythagore dit donc que dans le cours de cette vie nous ne devons pas nous rabaiſſer à des fonctions indignes de notre condition, & faire le métier des plus vils eſclaves. Or tout ce qui ne répond pas à la nobleſſe de notre eſſence, nous ravale & nous avilit. C'eſt *couper du bois*, que d'avoir des penſées baſſes, & que d'eſtre l'eſclave de ſes paſſions.

Joſ. ix. 23.

Je ne dois pas oublier qu'Iamblique rapporte ce ſymbole un peu différemment, ἐν ὁδῷ μὴ σχίζε, *ne fendez, ne diviſez point dans le chemin ;* & qu'il en donne une explication bien différente. Il dit que la vérité eſt une, & que le menſonge eſt divers ; & que dans le cours de cette vie, il ne faut point *diviſer*, c'eſt à dire, qu'il ne faut pas ſe ſéparer de la vérité, & faire un ſchiſme qui eſt toûjours une marque de fauſſeté.

XXXIX.

Τὸ ἑφθὸν οὐκ ἐποπτᾶν.

Ne roſtiſſez point ce qui eſt boüilli: *Quod elixum eſt ne aſſato.*

Comme je méditois ſur le ſens de ce ſymbole, j'en ay heureuſement trouvé l'explication dans Athenée : voicy ſes paroles ; *Quand les Athéniens ſacrifient aux Saiſons, ils font boüillir, & non pas roſtir les viandes qu'ils offrent ; pour prier par là ces Déeſſes d'éloigner les chaleurs étouffantes, & la ſéchereſſe, & de nourrir les fruits de la terre par des chaleurs modérées,* Liv. xiv. 20.

& par des pluyes favorables qui viennent dans le temps ; car cette coction douce & humide fait de trés-grands biens. Elle n'emporte pas ſeulement la crudité, mais elle adoucit la dureté, & meurit toutes choſes. D'ailleurs elle cuit & prépare l'aliment, & le rend plus doux & plus ſain ; c'eſt pourquoy on a dit en proverbe, qu'il ne faut pas roſtir ce qui eſt boüilli.

Athenée rapporte ce ſymbole de Pythagore, comme un proverbe qui étoit dans la bouche de tout le monde, & par lequel on vouloit faire entendre, que quand on avoit ce qui ſuffiſoit pour la ſanté, il ne falloit pas chercher d'autre ragouſt par delicateſſe.

On peut donner auſſi à ce ſymbole un ſens plus relevé. Ce qui eſt boüilli peut eſtre regardé comme l'embléme de la bénignité & de la douceur ; & ce qui eſt roſti, comme l'embéeme de la colére & de la ſéchereſſe. Pythagore exhorte donc ſes diſciples à ne prendre jamais en mauvaiſe part ce qui eſt fait dans la ſim-

plicité & dans l'innocence, & à n'aigrir jamais les eſprits.

XL.

Ὀξείαν μαχαίραν ἀποστρεφῶν.

Détournez de vous le glaive affilé : *Gladium acutum avertito.* C'eſt pour dire, *qu'on ne doit avoir aucun commerce avec les médiſants ;* car *le glaive aigu* a toûjours été l'embléme des langues ſatyriques & médiſantes, comme on le voit dans les Pſeaumes de David, qui dit, *Lingua eorum quaſi gladius acutus :* & ailleurs, *exacuerunt quaſi gladium linguas ſuas : Leur langue eſt comme un glaive aigu :* & *Ils ont aiguiſé leur langue comme un glaive.*

XLI.

Τὰ πίπτοντα ἀπὸ τῆς τραπέζης μὴ αἴρεσθαι.

Ne ramaſſez point ce qui eſt tombé de la table : *Quæ ceciderunt e menſa, ne tollito.*

Ce ſymbole, comme le XXIV. eſt pour exhorter les hommes à la chari-

rité. La table étoit ſacrée, & on ne pouvoit y remettre ce qui en étoit tombé, il étoit conſacré aux Héros, c'eſt à dire aux Anges, & il falloit le laiſſer pour les pauvres. Ce qui tomboit de la table, étoit parmi les Grecs, comme parmi les Hebreux les épics qui avoient échappé à la main des moiſſonneurs, & qu'il n'étoit pas permis au maiſtre de ramaſſer; car Dieu l'avoit deffendu. *Cum meſſueris ſegetem terræ tuæ non tondebis uſque ad ſolum ſuperficiem terræ, nec remanentes ſpicas colliges.*

XLII.

Ἀπέχου καὶ σεσῆ κυπαρισσίνης.

Abſtenez-vous meſme du coffre de cyprés: *Ab arca cypariſſina abſtineto.*

Il ſemble que par ce ſymbole Pythagore ait voulu exhorter les hommes à ne faire pas tant de dépenſe pour les funérailles. Les riches ſe faiſoient enterrer dans des cerceuils de cyprés, parce que le cyprés a la vertu de conſerver les corps. Avant Pythagore, Solon avoit travaillé à modérer

la dépenſe des enterremens ; & aprés luy, Platon eut le meſme ſoin ; car on voit que dans le XII. livre des Loix il régle cette dépenſe à un trés-bas pied, puiſqu'il deffend que les plus riches employent plus de cinq mines, c'eſt à dire, plus de cinquante écus à leurs funérailles : & c'eſt ce que la loy des XII. tables avoit auſſi réglé pour les Romains : *Rogum aſcia ne polito.*

On pourroit croire auſſi que ce Philoſophe a voulu détourner ſes diſciples d'aller aux funérailles, & que c'eſt le meſme précepte que celuy que Dieu donne aux Nazaréens. *Omni tempore conſecrationis ſuæ ſuper mortuum non ingredietur.*

XLIII.

Τοῖς μὲν οὐρανίοις θῆλυ θύειν, ἄρρεν δὲ τοῖς χθονίοις.

Sacrifiez en nombre impair aux Dieux céleſtes ; & en nombre pair aux Dieux infernaux : *Cæleſtibus imparia ſacrificato, inferis vero paria.*

Le nombre impair eſt le plus par-

de vigne non taillée : *Ex imputatis vitibus ne Diis libato.*

Le traducteur Latin de Plutarque, & aprés luy Amiot, ont crû que par ce ſymbole Pythagore tendoit à détourner les hommes d'offrir aux Dieux des ſacrifices ſanglants, & ſe ſont imaginez que ce Philoſophe avoit appellé le ſang, *du vin de vigne non taillée* : mais cela n'eſt fondé que ſur un texte corrompu, comme je l'ay établi dans mes remarques ſur la vie de Numa. Cette figure ſeroit bien outrée, & bien violente. Il faut donc s'en tenir à l'explication que Plutarque a donnée à ce ſymbole, en diſant que ce Philoſophe a voulu recommander l'agriculture comme une grande partie de la piété, en exhortant à n'offrir aux Dieux rien de ſauvage, & qui ne vint d'une terre renduë douce & humaine par la culture.

XLV.

Ἄτερ ἀλφίτων μὴ θύειν.

Ne ſacrifiez point ſans farine : *Ne ſine farina ſacrificato.*

Les Grecs, avant que d'égorger les victimes, répandoient sur leur teste de la farine d'orge, ou de l'orge avec du sel; ce qu'ils appelloient οὐλοχύτας, Homére, οὐλοχύτας σεσαλον. On a donc crû que Pythagore recommandoit par ce symbole de n'offrir jamais de victime sans cet orge sacré. Mais j'ose dire que ce n'est pas le sens de ce précepte; le but de Pythagore est, de recommander l'agriculture comme dans le symbole precédent, & en mesme temps il veut détourner les hommes des sacrifices sanglans, & leur apprendre, à n'offrir aux Dieux que des gasteaux, ou, s'ils veulent offrir des victimes, à substituer à la place des victimes vivantes, des figures de ces mesmes victimes faites avec de la paste; comme il l'avoit pratiqué en immolant un bœuf fait de farine, selon la coustume qu'il avoit apprise en Egypte, & dont j'ay parlé dans la Vie de ce Philosophe.

XLVI.

Ανυπόδητος θύε καὶ προσκύνει.

Adorez, & ſacrifiez nuds pieds: *Nudis pedibus adorato atque ſacrificato.*

Pythagore avoit pû apprendre en Egypte l'hiſtoire de Moyſe, à qui Dieu dit du milieu du buiſſon ardent, *Solve calceamentum de pedibus tuis: locus enim in quo ſtas terra ſancta eſt: Oſtez les ſouliers de vos pieds, car le lieu où vous eſtes eſt une terre ſainte.* Mais ce Philoſophe n'avoit pas pris cet ordre à la lettre: il ſe contentoit de luy donner un ſens figuré: & par ce ſymbole il exhortoit les hommes à faire leurs priéres & leurs ſacrifices avec humilité & ſimplicité.

XLVII.

Περισπώδην περιστρεφόμενος.

Tournez tout autour de vous en adorant: *Circumactus adora.*

Par ce tournoyement, dit Plutarque dans la vie de Numa, *on veut que Pythagore ait eu deſſein d'imiter*

le mouvement du monde ; mais je croirois pluſtoſt que ce précepte eſt fondé ſur ce que les temples regardant l'Orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au ſoleil ; & par conſequent étoient obligez, pour ſe tourner de ſon coſté, de faire un demi tour à droite ; & pour ſe remettre enſuite en préſence du Dieu, ils achevoient le tour en faiſant leur priére. A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des roües Egyptiennes, & que ce ne ſoit pour faire entendre qu'il n'y a rien de ſtable ni de permanent dans ce monde, & que de quelque maniére que Dieu tourne & remuë notre vie, il faut luy en rendre graces, & en eſtre contents.

J'ay expliqué ces roües Egyptiennes dans mes remarques ſur cette Vie de Numa, & j'ay fait voir que Plutarque n'a pas touché la véritable raiſon de ce tournoyement que Pythagore ordonne. Il vouloit par là, que l'on adoraſt l'immenſité de Dieu qui remplit l'univers.

XLVIII.

Καθῆσθαι προσκυνήσοντα.

Adorez assis : *Adoraturus sedeto.*

Plutarque a lû autrement ce symbole, καθῆσθαι προσκυνήσαντας ; *asseyez-vous aprés avoir adoré.* Et il dit que c'étoit pour l'heureux préſage que les Dieux avoient exaucé les priéres. Mais il en donne une meilleure raiſon dans la ſuite, en diſant, que c'étoit pour nous accouſtumer à ne nous adreſſer jamais aux Dieux quand nous ſommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la haſte, & qu'en paſſant ; mais lorſque nous en avons le loiſir, & que nous pouvons y employer tout le temps néceſſaire, ſans aucune précipitaation. Il me paroiſt que la leçon de Plutarque n'eſt pas la bonne, & que Pythagore avoit écrit, καθῆσθαι προσκυνήσοντα ; *adorez aſſis*, ou *aſſeyez-vous pour adorer*, c'eſt à dire, adorez tranquillement & ſans impatience, avec tout le loiſir que demande une ſi ſainte action. J'ajouſteray à cela une petite

remarque qui n'eſt pas inutile. C'eſt que du temps d'Homére & de Pythagore, on ne ſçavoit ce que c'étoit que d'adorer à genoux; on adoroit ou debout, ou aſſis.

XLIX.

Παρὰ θυσίαν μὴ ὀνυχίζου.

Ne vous faites pas les ongles pendant le ſacrifice : *Ad ſacrificia ungues ne præcidito.*

Heſiode avoit dit plus obſcurément & plus énigmatiquement,

Μηδ' ἀπὸ πεντόζοιο θεῶν ἐνὶ δαιτὶ θαλείῃ,
Αὖον ἀπὸ χλωροῦ τάμνειν αἴθωνι σιδήρῳ.

Pendant le feſtin des Dieux, c'eſt à dire, *pendant le ſacrifice, ne retranchez point avec le fer de la partie qui a cinq rameaux*, c'eſt à dire, *de la main qui a cinq doigts, le ſec du vert*, c'eſt à dire, *le ſuperflu des ongles, præſegmina unguium ;* car ce qu'on coupe des ongles eſt ſec, & le reſte eſt vert, c'eſt le vif. Mais d'un précepte de ſuperſtition, Pythagore en fait un précepte de morale. Le ſens de ce ſymbole eſt clair ; car, c'eſt pour dire,

que pendant qu'on eſt dans le temple il faut ne penſer qu'à Dieu, ſe tenir dans le reſpect, & rejetter toutes les penſées baſſes & indignes de la ſainteté du lieu, & de la religion. Iamblique en donne pourtant une autre explication qui me paroiſt trés-fondée. Il dit que Pythagore a voulu enſeigner par là, que quand on fait un ſacrifice, il faut y appeller ſes parents les plus éloignez, ceux dont on pourroit le plus ſe paſſer, & qui ſont dans la condition la plus baſſe & la plus mépriſable; car cet acte de religion doit bannir toute penſée d'orgueil, & réünir les familles. On ſçait que les ſacrifices étoient toûjours ſuivis d'un feſtin auquel on prioit les parents & les amis.

L.

Ὅταν βροντᾷ, γῆν θίγε.

Quand il tonne, touchez la terre : *Cùm tonat terram tangito.*

Le tonnérre qui gronde ſur nos teſtes a toûjours été pris pour les ſignes de la colére de Dieu. Pythago-

re a donc voulu dire par ce ſymbole, que quand Dieu donne des marques de ſa colére, nous devons taſcher de le deſarmer par notre humilité.

LI.

Παρὰ λύχνον μὴ ἐποπτεύζου.

Ne vous regardez point au miroir, à la clarté du flambeau : *Ad lucernam faciem in ſpeculo ne contemplator.*

Le Miroir eſt ordinairement trompeur, & il trompe encore davantage quand on le conſulte aux flambeaux; car cette fauſſe lumiére favoriſe ſes menſonges, les augmente, & ſert à les cacher. Pythagore veut donc nous avertir par là, de ne pas contribuer nous-meſmes à nous tromper, en nous regardant dans des objets qui nous fardent, & qui nous déguiſent; & il nous ordonne de nous regarder dans la véritable lumiére, qui eſt la ſeule où nous puiſſions nous voir tels que nous ſommes véritablement.

Ou peut auſſi rapporter ce ſymbole à la Philoſophie, & Iamblique l'a fait; mais ſon explication eſt plus obſcure

ſcure que le texte. J'eſpére qu'on entendra mieux celle-cy. Le miroir eſt icy la ſimple apparence des choſes de la nature; car le miroir ne repreſente que la ſuperficie des objets, & le flambeau eſt l'opinion, l'imagination. Si nous jugeons donc des véritez naturelles ſur les premiéres apparences, & que nous ne les regardions qu'à la lumiére de nos opinions, lumiére qui eſt toûjours trés-infidelle, nous ne pouvons que nous tromper. Il faut donc les regarder dans la véritable lumiére, qui eſt Dieu; car la connoiſſance de la nature eſt une ſuite & une dépendance de la connoiſſance de Dieu; & c'étoit la doctrine de Pythagore, comme nous le voyons dans les Vers dorez, L. & LI. & dans les commentaires d'Hierocles; & c'eſt à quoy ſe rapporte le ſymbole ſuivant.

LII.

Ἓν, δύο.

Un, deux: *Unum, duo.*

Par l'unité, Pythagore deſignoit Dieu créateur de toutes choſes, & par

le deux, la nature ; comme je l'ay expliqué dans la vie de ce Philoſophe. Ce ſymbole ſignifie la meſme choſe que le precédent, qu'il faut connoiſtre Dieu avant toutes choſes, & enſuite la matiére ; car comme on ne ſçauroit connoiſtre la nature du deux, ſi l'on ne connoiſt auparavant celle de l'un qui l'a créé, de meſme on ne peut connoiſtre ce monde viſible, ſi l'on ne connoiſſoit Dieu.

LIII.

Περτίμα τὸ χῆμα, καὶ βῆμα καὶ τριώβολον.

Honore les marques de la dignité, le Throne, & le Ternaire : *Honorato in primis habitum, Tribunal, & Triobolum.*

Iamblique me paroiſt s'éloigner beaucoup du véritable ſens de ce ſymbole, quand il dit que Pythagore veut inſinuer qu'on doit preférer la ſecte Italique à la ſecte Ionique, parce que la doctrine de l'Italique eſt toute incorporelle, au lieu que celle de l'Ionique eſt attachée aux corps.

Lilius Giraldus, & d'autres ont crû qu'icy par le Ternaire, Pythagore a voulu marquer la ſainte Trinité, dont ils prétendent que le myſtére n'étoit pas inconnu à ce Philoſophe, non plus qu'à Platon qui ſemble en avoir parlé dans ſa ſeconde & dans ſa ſixiéme lettre : mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe trompent. Jamais Pythagore n'a eu la moindre idée de la Trinité, & non ſeulement il n'a pas entrevû ce myſtére, mais encore le ſyſtéme de ſa doctrine y paroiſt entiérement oppoſé; & c'eſt de ce ſyſtéme qu'on doit tirer l'explication de ce ternaire, telle que je vais la donner. Nous avons vû qu'il a établi trois genres de ſubſtances raiſonnables, les Dieux immortels, les Héros c'eſt à dire les Anges, & les hommes morts dans la pratique de la vertu, & que la grace divine a élevez à la gloire, c'eſt à dire les Saints. Et voila ce qu'il entend icy par le ternaire dans lequel il veut que nous renfermions notre venération & notre culte, en nous deffendant d'honorer aucune nature inférieure à ces trois là,

comme nous l'avons vû dans Hierocles. J'eſpére qn'on trouvera que c'eſt le véritable ſens de ce ſymbole; le reſte eſt aiſé. Par le Throſne, Pythagore marque les Rois & les Princes, & par les marques de la dignité, il deſigne tous ceux à qui ces Princes font part de leur autorité. Il veut donc que nous honorions les Rois & les Magiſtrats, en un mot tous ceux que Dieu a mis au deſſus de nous, pour nous gouverner & pour nous conduire.

LIV.

Ανέμων πνεόντων τὴν ἠχὼ σεβου-νεῖ.

Quand les vents ſoufflent, adore l'écho : *Flantibus ventis, echo adora.*

J'avouë que je n'entends point l'explication qu'Iamblique a donnée à ce ſymbole, en diſant, *qu'il faut aimer & honorer la reſſemblance, l'image des eſſences & des puiſſances divines.*

Lilius Giraldus a plus approché de la vérité, quand il a dit que les vents deſignent icy, *les revoltes, les ſéditions, les guerres,* & que l'écho eſt

l'embléme des lieux deſerts, & que Pythagore, par ce ſymbole, a voulu exhorter ſes diſciples à quitter les villes où ils verroient des guerres & des ſéditions, & à ſe retirer dans des lieux plus tranquilles, dans des foreſts, & dans des deſerts, où eſt la retraite d'écho : comme dit Ovide,

Inde latet ſylvis, nulloque in monte videtur,
Omnibus auditur.

LV.

Μὴ ἐσθίειν ἀπὸ ἁρμάτου.

Ne mangez pas ſur le char : *Ex curru ne comedito.*

C'eſt ainſi que l'on a traduit ce ſymbole : Le char marque les voyages & l'action ; car il ſervoit & à voyager, & à combattre. Pythagore veut donc nous avertir par ce ſymbole, qu'il n'eſt pas temps de manger quand il faut agir ; ou bien que dans cette vie, qui eſt un véritable voyage, il ne faut pas s'imaginer qu'on n'y ſoit que pour manger & boire, & pour ne penſer qu'à ce qui regarde le corps. Voila

l'explication qu'on a donnée à ce ſymbole ; je n'en ſuis pas trop content, & juſqu'à ce qu'on trouve mieux, voicy ma conjecture. Le mot Grec δίφρος, ne ſignifie pas ſeulement un char, mais un ſiége, une chaiſe, *ſellam.* Quand Pythagore deffend donc de manger de ſon ſiége, il deffend de manger aſſis, c'eſt à dire ſans travailler.

LVI.

Εἰς ὑπόδησιν τὸν δεξιὸν πόδα πάρεχε, εἰς δὲ ποδόνιπτρον τὸν εὐώνυμον.

Chauſſez le pied droit le prémier, & lavez le prémier le pied gauche : *Dextrum pedem primum calceato, ſiniſtrum vero primum lavato.* La chauſſure marque les fonctions de la vie active ; & le bain marque les délices, d'une vie oyſeuſe & molle.

Pythagore veut donc exhorter ſes diſciples par ce ſymbole, à avoir plus d'empreſſement pour la vie active, que pour la moleſſe & la volupté.

LVII.

Ἐγκέφαλον μὴ ἔσθιε.

Ne mangez pas la cervelle : *Cerebrum ne edito.* C'eſt pour dire, *n'accablez point votre eſprit d'un travail exceſſif qui l'abbatte, & qui l'épuiſe :* donnez-luy du relache,

——Nec æternis minorem
Conſiliis animum fatiga.

LVIII.

Φοίνικα μὴ φυτεύειν.

Ne plantez pas le palmier : *Palmam ne plantato.*

J'ay lû ce ſymbole de Pythagore, mais je n'en ay trouvé nulle part l'explication : il faut donc la deviner. Le palmier eſt trés-utile & trés-ſecourable dans le pays où il vient naturellement. Plutarque témoigne que les Babyloniens comptoient trois cens ſoixante utilitez qu'ils tiroient de cet arbre ; mais tranſplanté il n'eſt bon a rien, & ne porte qu'un fruit ſauvage qu'on ne ſçauroit manger. Quand Pythagore dit donc,

qu'il ne faut pas planter le palmier, il veut dire qu'il ne faut rien faire qui ne ſoit bon & utile. On peut donner auſſi à ce ſymbole un autre ſens qui ne me paroiſt pas moins bon. Les anciens ont écrit, que le bourgeon que les Grecs appellent la cervelle du Palmier, eſt trés-doux à manger, mais qu'il cauſe de grands maux de teſte; Xenophon rapporte meſme dans le ſecond livre de l'expédition de Cyrus, que les Grecs de l'armée de Clearque ſe trouvérent mal d'en avoir mangé. Pythagore veut donc nous avertir par ce ſymbole, qu'il faut fuir tout ce qui eſt doux & agréable ſur l'heure, & qui dans la ſuite cauſe des peines & des chagrins.

LIX.

Σπονδὰς ποιεῖσθαι τοῖς θεοῖς κατὰ τὸ οὖς.

Faites les libations aux Dieux par l'oreille : *Libamina Diis facito per auriculam.*

Philoſtrate rapporte ce ſymbole, dans la vie d'Apollonius, & il dit

qu'Apollonius parlant un jour des libations devant un jeune homme, & ayant dit, qu'il y avoit une liqueur qu'il falloit ſacrifier aux oreilles, & en faire les libations par les oreilles; le jeune homme ſe prit à rire, parce qu'il n'eſt pas poſſible de boire par les oreilles. Ce jeune homme prenoit à la lettre un ſymbole qu'il devoit expliquer figurément. Pythagore, & aprés luy ſon diſciple Apollonius, vouloient dire qu'il falloit accompagner de Muſique les libations, & honorer les Dieux en chantant des hymnes & des cantiques, qui ſont les plus agréables libations qu'on puiſſe leur faire. Pythagore avoit appris en Egypte, que les Juifs employoient les voix & les inſtrumens pour chanter les loüanges de Dieu. *Pſalterium jucundum cum cythara.* Homére a connu cette vérité, que la muſique eſt agréable à Dieu; car il feint qu'aux feſtins des Dieux, Apollon jouë de la Lyre, & que les Muſes chantent d'une voix pleine de charmes. *Pſ. 80. 2.*

Voicy encore quelques ſymboles qu'on prétend avoir été recueillis par Plutarque. Je les ay cherchez inutilement dans ſes ouvrages ; je ne laiſſe pas de les rapporter, mais ſans le texte Grec que je n'ay pas vû.

LX.

Ne mangez pas la ſéche : *Sepiam ne edito.*

Dans le traité, quels animaux ſont les plus aviſez.

Plutarque nous apprend une propriété ſinguliére de la ſéche, qui nous ſervira à expliquer ce ſymbole. Il dit que quand elle eſt priſe dant un filet, elle jette une liqueur qu'elle a ſous le cou, & qui eſt noire comme de l'encre; & qu'ainſi noirciſſant la mer qui eſt tout autour d'elle, & ſe couvrant comme d'un nuage obſcur, elle ſe derobe aux yeux de celuy qui l'a priſe.

Pythagore a donc voulu dire, *n'entreprenez point des affaires obſcures & difficiles, qui vous échaperont quand vous croirez les tenir.* Ou pluſtoſt il a voulu nous avertir de n'avoir aucun

commerce avec des gens diſſimulez & faux, car ils nous manqueront au beſoin, & ſe deroberont à nous en broüillant tout par leur fauſſeté & par leur noirceur pour ſe tirer d'affaires.

LXI.

Ne vous arreſtez point ſur les confins : *In limine non conſiſtendum.* C'eſt pour dire, *ne demeurez point dans un état équivoque & douteux, prenez votre parti.*

LXII.

Cedez à un troupeau qui paſſe : *Progredienti gregi e via cedendum.* C'eſt pour dire, *qu'il ne faut pas s'oppoſer à la multitude.*

LXIII.

Fuyez la belette : *Muſtelam devita.* C'eſt pour dire, *fuyez les rapporteurs ;* car, comme dit Plutatque, on prétend que la belette fait ſes petits par la bouche, & que par cette raiſon elle eſt l'embléme de la parole qui procéde de la bouche. Plutarque dit, *on pré-*

Dans le traité d'Iſis & d'Oſiris.

tend, parce qu'il ſçavoit bien que cela étoit conteſté, & qu'Ariſtote meſme a fait voir que la belette fait ſes petits comme les autres animaux, & que cette fable n'eſt fondée que ſur ce que la belette tranſporte ſouvent ſes petits d'un lieu à un autre avec ſa bouche.

LXIV.

Refuſez les armes que vous préſente une femme : *Arma à muliere ſumminiſtrata rejice.* La femme, à cauſe de la foibleſſe de ſon ſexe, eſt l'embléme de la colére & de la vengeance ; car ces paſſions viennent de foibleſſe.

Pythagore a donc voulu dire, qu'il faut rejetter toutes les inſpirations que donne l'eſprit de vengéance. Peut-eſtre auſſi qu'il a voulu enſeigner, qu'il ne faut jamais entrer dans les reſſentimens des femmes, & ſe livrer aux fureurs qu'elles veulent inſpirer. Mille éxemples ont fait voir les maux qui en arrivent.

LXV.

Ne tuez point le ſerpent qui eſt tombé dans votre cour : *Colubrum intra ædes collapſum ne perimito.* C'eſt pour dire, *ne faites point de mal à votre ennemi quand il eſt devenu votre ſuppliant & votre hoſte.*

Le ſerpent ſignifie toûjous un ennemi, parce qu'en effet c'eſt l'ennemi de l'homme depuis la malediction prononcée contre luy. *Geneſ. 3. 15.*

LXVI.

C'eſt un crime de jetter des pierres aux fontaines : *Lapidem in fontem jacere ſcelus.* C'eſt pour dire, *que c'eſt un grand péché de tourmenter & de perſecuter les gens de bien, & ceux qui ſervent utilement le public.*

Heſiode avoit dit avant Pythagore, μηδ' ὅπι κρηνάων οὐρεῖν, *neque ſuper fontes meito.* Pour dire, *ne corrompez point, & ne rendez pas inutile le bien que les autres font, & ne vous moquez pas de vos bienfaicteurs.* Salomon a comparé de meſme les gens de

bien aux fontaines, quand il dit que c'eſt une fontaine troublée avec le pied, & une ſource gaſtée & perduë, que le juſte qui tombe devant l'impie. *Fons turbatus pede, & vena corrupta, juſtus cadens coram impio.*

Proverb. 25. 26.

LXVII.

Ne mangez pas de la main gauche: *Siniſtra cibum ne ſumito.* C'eſt pour dire, *ne vivez que d'un gain juſte & légitime, & ne vous nourriſſez point de rapines & de vols,* mais de votre travail; car la main gauche a toûjours été la main ſuſpecte de larcin; c'eſt pourquoy Catulle écrit à Aſinius, qui luy avoit volé ſon mouchoir,

Marucine Aſini manu ſiniſtra
Non belle uteris in joco atque vino:
Tollis lintea negligentiorum.

LXVIII.

C'eſt un crime horrible d'oſter la ſueur avec le fer: *Sudorem ferro abſtergere tetrum facinus.* C'eſt pour dire, *que c'eſt une action trés-criminelle d'oſter à quelqu'un par la force & par la*

violence le bien qu'il a gagné par ſon travail, & à la ſueur de ſon front; car la *ſueur* ſe prend ordinairement pour ce que l'on gagne par ſon travail, à cauſe de la malédiction prononcée aprés le péché du prémier homme: *In ſudore vultus tui veſceris.* Ce ſymbole de Pythagore dit la meſme choſe que cette ſentence de l'Eccleſiaſtique, 34. 26. *Qui aufert in ſudore panem, quaſi qui occidit proximum ſuum: Celuy qui oſte le pain gagné à la ſueur du front, eſt comme celuy qui tuë ſon prochain.*

LXIX.

N'appliquez pas le fer ſur les traces de l'homme: *Hominis veſtigia ferro ne configito.* C'eſt pour dire, *ne déchirez point la mémoire de ceux qui ſont morts.* Car ce ſymbole n'a aucun rapport au prétendu ſortilege que l'on pratique aujourd'huy, & par lequel on prétend arreſter un homme, un cheval, en fichant un clou ſur une des traces de ſes pas. Ce ſortilege eſt une chimére de ces derniers temps, & inconnuë à toute l'antiquité.

LXX.

Ne dormez point ſur le tombeau: *In ſepulcro ne dormito.* C'eſt pour dire, *que les biens que vos péres vous ont laiſſez, ne ſervent pas à vous faire vivre dans l'oiſiveté, & dans la molleſſe.* Et je ſuis perſuadé que Pythagore avoit tiré ce ſymbole de ce précepte d'Heſiode, qui deffend de s'aſſeoir ſur les tombeaux.

Μηδ' ἐπ' ἀμοιβοῖσι καθίζειν.

LXXI.

Ne mettez pas au feu le fagot entier: *Integrum faſciculum in ignem ne mittito.* Pour dire, *vivez d'économie, & ne mangez pas tout votre bien à la fois.*

LXXII.

Ne ſautez pas du char à pieds joints: *De rheda junctis pedibus ne exilito.* C'eſt pour dire, *ne faites rien à l'étourdie, & ne changez pas d'état témérairement, & tout d'un coup.*

LXXIII.

Ne ménacez point les aſtres : *In aſtrum ne digitum intendito.* C'eſt pour dire, *ne vous emportez point contre ceux qui ſont au deſſus de vous, & contre ceux qui ne travaillent qu'à vous éclairer dans vos ténébres.*

LXXIV.

N'appliquez point la chandelle contre la muraille : *Candelam ad parietem ne applicato.* C'eſt pour dire, *ne vous opiniaſtrez point à vouloir éclairer des gens groſſiers ; car ils reſiſtent à vos lumiéres* comme une muraille rejette & repouſſe les rayons du Soleil.

LXXV.

N'écrivez point ſur la neige : *In nive ne ſcribito.* C'eſt pour dire, *ne confiez pas vos préceptes à des naturels mols, & efféminez ;* car la moindre chaleur, c'eſt à dire la moindre perfection les fond, & vos préceptes s'évanoüiſſent.

Les Grecs ont dit dans le meſme ſens, *écrire ſur l'eau*, pour dire prendre une peine inutile, donner des préceptes à des naturels mols qui ne ſçauroient les retenir, & où ils s'effacent incontinent.

LA VIE D'HIEROCLES.

IL n'eſt rien de plus naturel quand on lit un ouvrage, que d'en vouloir connoiſtre l'Auteur; & plus l'ouvrage eſt beau & utile, plus on eſt curieux de ſçavoir à qui on doit le plaiſir & le profit qu'on tire de cette lecture. C'eſt ce qui m'a porté à rechercher qui étoit l'Hieroclés auteur de ces excellents commentaires ſur les vers de Pythagore; car ce n'eſt pas le connoiſtre que de ſçavoir ſeulement ſon nom, qui luy a été commun avec pluſieurs autres: & je voy meſme que les plus ſçavants ne ſont pas d'accord ſur ce point.

L'antiquité nous fournit pluſieurs hommes celébres qui ont porté le nom d'Hieroclés. Le prémier, c'eſt Hieroclés frére de Meneclés, natif de la ville d'Alabande dans la Carie. Ces

deux fréres avoient acquis beaucoup de reputation par leur éloquence. Ciceron, qui les avoit vûs & entendus, en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages, & voicy le jugement qu'il en porte dans son Orateur à Brutus: *Tertium est in quo fuerunt fratres illi, Asiaticorum Rhetorum principes, Hierocles & Menecles minime mea sententia contemnendi. Etsi enim à forma veritatis, & ab Atticorum regula absunt, tamen hoc vitium compensant, vel facilitate vel copia. La troisiéme sorte est celle dans laquelle ont travaillé les deux fréres, les prémiers des Orateurs Asiatiques, Hieroclés & Meneclés, qui à mon avis ne sont nullement à mépriser; car, quoyqu'ils s'éloignent du caractére de la vérité, & de la régle Attique, ils reparent ce defaut par la facilité de leur composition, & par leur abondance.* Ce caractére de composition tel qu'il est marqué dans ce passage suffit pour faire voir que l'Hieroclés de Ciceron n'est pas celuy qui a travaillé sur ces Vers de Pythagore; car sa maniére

d'écrire ne tient nullement de l'Asiatique, tout y est serré & concis. D'ailleurs il étoit Orateur & non pas Philosophe.

Le second étoit Hiérocles cité par Stephanus, comme un grand voyageur qui avoit fait des relations de tout ce qu'il avoit vû de plus extraordinaire & de plus remarquable. Par exemple, il parle d'une nation d'Hyperboréens appellée les Tarcynéens, chés laquelle des Gryphons gardent les mines d'or. Il dit, que rien ne mérite davantage d'estre vû que les Brachmanes, nation adonnée à la Philosophie, & consacrée particulierement au Soleil, qui ne mangent nulle sorte de viande, qui vivent toûjours à l'air, qui respectent sur tout & cultivent la vérité, & qui ne portent que des robes faites d'un lin qu'ils tirent des rochers; car ajouste-t-il, ils prennent certains petits filaments qui viennent sur les rochers, les filent, & en font des habits, qui ne brussent point au feu, & qu'ils ne mettent point à la lessive pour les laver; mais quand ils

Ses relations sont citées sous le nom de Philistotes. *Hierocles in Philistoricis.*

ſont ſales, ils les jettent au milieu d'une flamme vive, & ils deviennent blancs & tranſparents. Il parle du lin appellé *aſbeſte*, & qu'on trouve encore aujourd'huy dans les Pyrenées tel qu'il le décrit. Cet Hieroclés vivoit quelque temps aprés le ſiécle de Strabon, c'eſt à dire aprés Tibére.

Le troiſiéme eſt un Philoſophe Stoïcien dont il eſt parlé dans Aulugelle, qui dit, que toutes les fois que le Philoſophe Taurus entendoit parler d'Epicure, il avoit d'abord dans labouche, ces mots d'Hieroclés, homme grave & ſaint, * *Que la volupté ſoit la fin de l'homme, dogme de courtiſane. Que la providence ne ſoit rien, autre dogme de courtiſane.* Par ces mots, ce ſage Stoïcien ſe muniſſoit comme d'un contrepoiſon contre les deux maximes qui faiſoient le fondement de la Philoſophie d'Epicure, & qui étoient trés-pernicieuſes dans le ſens que les Epicuriens relachez leur donnoient.

* Ἡδονὴ τέλος, πόρνης δόγμα. οὐκ ἔστι πρόνοια οὐδέν, πόρνης δόγμα. Comme a corrigé le ſçavant Anglois Jean Pearſon.

Cet Hieroclés eſt donc plus ancien que Taurus, & par conſequent il vivoit au plus tard ſous l'Empereur Adrien. Ni le voyageur, ni le Philoſophe ne peuvent eſtre auteurs de ces commentaires ſur les Vers dorez. Un ouvrage ſi grave & ſi ſublime n'eſt pas l'ouvrage d'un voyageur ; & notre Hieroclés étoit Pythagoricien, & non pas Stoïcien. D'ailleurs il eſt certain que ces commentaires ne ſont pas du ſecond ſiécle

On trouve un autre Hieroclés qui étoit Juriſconſulte, & dont on a cité un traité des maladies, & de leur cure, qu'il avoit dédié à Baſſus Philoſophe de Corinthe.

Il y en a encore un cinquiéme qui étoit Grammairien, & dont on a la notice de l'Empire de Conſtantinople. Ni le Grammairien, ni le Juriſconſulte ne ſont notre Hieroclés.

Mais voicy certainement où il faut le chercher. Sous l'empire de Diocletien il y avoit un Hierocles de Bithynie qui exerçoit à Nicomedie l'office de Juge, & à qui l'Empereur

donna le gouvernement d'Alexandrie pour le recompenſer des maux qu'il faiſoit aux Chrétiens. Il ne ſe contenta pas de les perſecuter avec la derniére fureur, il écrivit encore contre eux deux livres quil appella *Philalethes*, c'eſt à dire, *amis de la vérité*, où il s'efforçoit de prouver la fauſſeté de l'Ecriture ſainte par mille prétenduës contradictions qu'il croyoit y apercevoir, & où il égaloit ou preféroit meſme à Jeſus-Chriſt, Apollonius de Tyane.

Peu de temps aprés on trouve un Hieroclés natif d'Hillarime, ville de Carie, & qui aprés avoir fait quelque temps le métier d'Athlete, quitta le Gymnaſe pour s'appliquer à la Philoſophie, Ἀπ' ἀθλήσεων ἐπὶ φιλοσοφίαν ἐχθείς, *qui des combats du Gymnaſe paſſa tout d'un coup à la Philoſophie*, dit Stephanus.

Juſqu'icy ces deux Hieroclés ont été confondus. Voſſius prétend que le Gouverneur d'Alexandrie eſt le meſme que l'Athlete, & je voy que Jean Pearſon, un des plus ſçavants hommes

hommes que l'Angleterre ait portez, ne s'éloigne pas de ce ſentiment, à condition qu'on luy permette d'expliquer autrement le paſſage de Stephanus, que je viens de rapporter. Il veut que le mot Grec, ἀθλήσεις, qu'on a expliqué, *les combats du Gymnaſe*, ſignifie, les combats que les Chrétiens ont eu à ſouſtenir contre les Payens, & les perſecutions qu'ils ont ſouffertes: & pour le prouver il cite un paſſage d'Euſebe qui parle des combats des glorieux Martyrs, θεοφερεπῶν μαρτύρων ἀθλήσεις. Mais ce ſçavant Anglois ne s'eſt pas apperceu qu'ἀθλήσεις peut bien eſtre dit en ce ſens, par rapport à ceux qui ſouffrent, & nullement par rapport à ceux qui font ſouffrir. Par éxemple, on dira, *ce Martyr, au ſortir de ſes glorieux combats, fut couronné*; car c'eſt le Martyr qui combat. Mais on ne dira pas du Juge qui préſide à ces éxecutions impies, *qu'au ſortir de ſes combats il alla ſe repoſer*; car le Juge ne combat point.

Ce ſuffrage de Pearſon pour le ſentiment de Voſſius, n'étant donc ap-

puyé que ſur une explication ſi peu fondée, ne doit eſtre d'aucune authorité. Mais voicy d'autres raiſons qui combattent ce ſentiment de Voſſius, & qui font voir qu'il n'a éxaminé d'aſſez prés ni les temps, ni les caractéres différents de ces deux Hierocles.

Le métier d'Athléte, & celuy de Juge ne ſont pas plus différents que ces deux Hierocles ſont différens, & par le cœur & par l'eſprit.

Dans le Juge, les anciens n'ont trouvé que cruauté, qu'animoſité, qu'injuſtice.

Dans le Philoſophe, nous ne découvrons qu'équité, que droiture, qu'humanité.

Dans le Juge, on a trouvé un eſprit médiocre, un jugement peu juſte & peu exercé, une critique froide, & un fonds inépuiſable d'impudence & de mauvaiſe foy. Il ne faut que lire ce qu'Euſebe nous en a conſervé; cela eſt pitoyable, nulle raiſon, nul jugement, nul eſprit.

Et dans le Philoſophe, nous remarquons un eſprit trés-éclairé & trés-

profond, une raiſon ſaine, un jugement exquis, beaucoup de penetration & de ſageſſe, & une grande amour pour la vérité.

Il ne paroiſt pas poſſible que les livres d'Hierocles contre la Religion Chrétienne, & ces commentaires ſur les Vers dorez de Pythagore, ſoient l'ouvrage du meſme auteur. Dans les prémiers tout étoit frivole, il n'y avoit rien de nouveau ni de ſingulier; la pluſpart meſme des objections étoient des objections pillées ſouvent mot à mot de Celſe & de Porphyre, déja refutées cent fois, ou mépriſées; &, ce qui eſt trés-remarquable, ſouvent contraires aux maximes du Philoſophe.

Au lieu que dans ces derniers, ſi on en excepte quelques opinions que ce Philoſophe avoit receuës de ſon maiſtre avec trop de ſimplicité, il n'y a rien que de ſolide. Nulle part des veuës plus grandes & plus ſublimes ſur la nature de Dieu, & ſur les devoirs de l'homme; & nulle part des principes plus ſaints & plus confor-

mes aux véritez de la Religion Chrétienne. Cet ouvrage eſt comparable à tout ce qu'ont écrit les plus grands Philoſophes de l'antiquité. Il paroiſt qu'il avoit lû les ſaintes Ecritures ; mais bien loin de jetter des pierres contre cette fontaine divine, on voit clairement qu'il y avoit puiſé, & qu'il s'étoit heureuſement ſervi de cette ſource de lumiére pour éclaircir beaucoup de points de la theologie des Payens ; pour l'enrichir meſme, & pour la dégager de beaucoup d'erreurs groſſiéres que la lumiére naturelle ne pouvoit ſeule diſſiper.

On dira peut-eſtre que ces conjectures ne ſont pas aſſez fortes pour obliger à faire deux auteurs d'un ſeul ; & qu'il eſt trés-poſſible & trés-vrayſemblable qu'un homme qui a témoigné beaucoup de force & beaucoup d'eſprit dans les traitez de Philoſophie, tombe, & ſe démente quand il entreprend de combattre la vérité, & de faire triompher le menſonge. Porphyre luy-meſme, qui avoit fait de ſi beaux ouvrages, que nous liſons en-

core avec plaiſir, n'eſt plus le meſme & ne temoigne plus le meſme jugement & la meſme ſolidité dans les livres qu'il avoit compoſez contre la Religion Chrétienne. Que peut faire le plus prand génie, quand il combat contre Dieu ! Cela eſt certain ; mais Porphyre n'eſt point ſi différent de luy-meſme dans ces derniers ouvrages, que le ſeroit l'auteur de ces commentaires, s'il avoit fait les livres contre les Chrétiens.

Voicy encore une raiſon qui me paroiſt aſſez forte. On ſçait qu'Apollonius de Tyane, cet inſigne impoſteur qu'Hierocles, auteur des livres contre les Chrétiens, avoit la folie d'égaler & de preférer meſme à Jeſus-Chriſt, privoit l'homme de ſon libre arbitre, & ſouſtenoit que tout étoit gouverné par les loix de la deſtinée que rien ne pouvoit changet. Euſebe employe un chapitre à combattre cette fauſſe doctrine dans le traité qu'il a fait contre Hierocles. Je dis donc, que ſi cet impie Hierocles étoit le meſme que celuy qui a fait ces excellents commentaires, Euſebe n'auroit pas man-

qué de tirer de ces commentaires-meſmes des armes pour battre en ruine ce faux dogme d'Apollonius ſur la liberté, & de reprocher à ſon panegyriſte, qu'il élevoit au deſſus de notre Seigneur un homme prevénu d'une erreur capitale ſur une vérité trés-importante, & ſans laquelle il n'y a plus ni vertu, ni vice, ni ſageſſe, ni folie, ni ordre, ni juſtice; & un homme auquel il étoit luy-meſme trés-oppoſé, puiſque jamais Philoſophe n'a établi plus ſolidement & plus fortement que luy ce dogme du libre arbitre. Euſebe auroit encore tiré de ces commentaires & des autres traitez d'Hierocles, de quoy refuter & détruire toutes les fables & toutes les chiméres dont Philoſtrate taſche d'embellir la vie d'Apollonius, puiſque rien n'eſt ſi oppoſé à cette fauſſe Philoſophie que la doctrine de notre Hierocles. De là je croy que l'on peut conclure aſſez probablement que l'auteur de ces commentaires n'eſt pas l'impie Hierocles contre lequel Euſebe a écrit.

Mais voicy d'autres raiſons que je tire des temps, & qui auront peut-eſtre la force de preuves.

Hierocles, Gouverneur d'Alexandrie, & l'auteur des deux livres contre les Chrétiens, étoit mort avant l'an 340. de Jeſus-Chriſt.

Damaſcius qui vivoit ſous l'Empereur Juſtinien, avoit vû Theoſebe diſciple du Philoſophe Hierocles, comme il le dit luy-meſme dans le paſſage que je rapporteray plus bas.

Il paroiſt bien difficile, qu'un homme qui floriſſoit encore en 528. ait vû & connu le diſciple d'un homme mort avant 340. Et par conſequent il n'eſt guére vray-ſemblable que l'Hierocles Philoſophe, & auteur de ces commentaires ſur les Vers dorez, ſoit le meſme que l'Hierocles, Gouverneur d'Alexandrie, & l'ennemi des Chrétiens.

Si l'on nous avoit conſervé quelques particularitez de la vie du Philoſophe, elles fortifieroient peut-eſtre les raiſons que je viens d'avancer; mais nous ne ſçavons de luy que trés-

peu de choſe, & que ce qu'en a écrit Damaſcius, & que Photius, & aprés luy Suidas, nous ont conſervé.

Voicy ce qu'en dit cet écrivain qui floriſſoit aſſez avant dans le 6. ſiécle. *Le Philoſophe Hierocles, celuy qui par ſa ſublimité, & par ſon éloquence, a rendu ſi célébre l'école d'Alexandrie, joignoit à la conſtance & à la grandeur d'ame une beauté d'eſprit, & une fécondité au-delà de toute imagination. Il parloit avec tant de facilité, & étoit ſi heureux dans le choix des beaux termes, qu'il raviſſoit tous ſes auditeurs, & paroiſſoit toûjours entrer en lice contre Platon, pour luy diſputer la gloire de la beauté de la diction, & de la profondeur des ſentiments. Il avoit un diſciple appellé Theoſebe, qui de tous les hommes que j'ay connus, étoit le plus accouſtumé par la pénétration de ſon eſprit, à lire les penſées les plus ſecrettes du cœur. Ce Theoſebe diſoit qu'Hieroclés expliquant un jour Platon, dit que les raiſonnements de Socrate reſſembloient aux dez qui ſe trouvent*

toûjours debout, de quelque maniére qu'ils tombent. Un malheur qui arriva à ce Philoſophe, ſervit à mettre ſon courage & ſa magnanimité dans tout leur jour. Eſtant allé à Byſance il s'attira la haine de ceux qui gouvernoient; il fut mis en priſon, mené devant le tribunal, condamné, & livré aux ſix licteurs qui le mirent tout en ſang. Alors ſans s'étonner, il remplit ſa main du ſang qui couloit de ſes playes & le jetta au viſage du Juge, en luy diſant ce vers d'Homére,

Κύκλωψ τῇ, πί' οἶνον, ἐπὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα.

Tien Cyclope, boy ce vin, aprés t'eſtre raſſaſié de chair humaine. *Il fut banni, & s'en étant retourné à Alexandrie, il philoſophoit à ſon ordinaire avec ceux qui alloient l'écouter. On peut remarquer l'éxcellence & la grandeur de ſon eſprit dans les commentaires qu'il a faits ſur les Vers dorez de Pythagore, dans ſes traitez de la Providence, & dans pluſieurs autres ouvrages, où il fait paroiſtre des mœurs trés-ſages, & un ſçavoir profond & éxact.*

Cet éloge ne convient nullement à Hierocles ennemi des Chrétiens, on n'auroit point dit du Gouverneur d'Aléxandrie, qu'il avoit rendu une école floriſſante. Cet Hierocles, bien loin de pouvoir diſputer à Platon la gloire du ſtile & de la profondeur des ſentiments, n'étoit, comme je l'ay déja dit, qu'un génie fort médiocre. Et d'ailleurs, quelle apparence que le Gouverneur d'Aléxandrie eût receu à Byſance le traitement dont Damaſcius parle icy; au lieu que tout cela peut fort bien convenir à l'Athlete devenu Philoſophe.

Les ouvrages philoſophiques, que Damaſcius avoit vûs d'Hierocles, étoient un traité de la providence & de la deſtinée, & de l'accord de notre liberté avec les decrets de Dieu, diviſé en ſept livres. Photius nous a conſervé des fragments des trois prémiers.

Un œconomique, à l'imitation de Xenophon, & un traité des maximes des Philoſophes, dont voicy les principaux chapitres.

Comment il faut ſe gouverner ſoy-

meſme. Comment il faut ſe conduire envers les Dieux, envers la patrie, envers ſon pére & ſa mére, envers ſes fréres, ſa femme, ſes enfans, ſes proches. Nous en avons encore dans Stobée, des fragments conſidérables, qui marquent beaucoup d'eſprit, beaucoup de douceur, en un mot un caractére bien oppoſé à celuy du Juge d'Aléxandrie : Par éxemple, dans le traité de l'amour fraternel, il dit, que *pour en bien uſer avec tout le monde, il faut nous mettre à la place de chacun, & nous imaginer qu'il eſt nous, & que nous ſommes luy.*

Qu'il n'y a rien de plus digne de l'homme, & qui mérite plus de loüange, que de faire par ſa douceur & par ſes maniéres, qu'un homme brutal, emporté & féroce, devienne doux, traitable & humain.

Dans le traité du mariage, aprés avoir dit beaucoup de choſes de la néceſſité de cette liaiſon, il dit, que *preſque tous les mauvais meſnages viennent des mauvais choix qu'on fait; on n'épouſe des femmes que pour leurs*

richeſſes ou pour leur beauté, ſans ſe mettre en peine de leurs mœurs & dē leurs inclinations : De la vient qu'on ſe marie ſouvent pour ſon malheur, & que l'on couronne la porte de ſa maiſon pour y recevoir un tyran, & non pas une femme.

Il ajouſte, que *ceux qui refuſent de ſe marier, & d'avoir des enfans, accuſent leurs péres de s'eſtre mariez ſans raiſon, & ſe font le procés à eux-meſmes.*

Dans le traité, comment on doit vivre avec ſon pére & ſa mére; il dit, que *les enfans doivent ſe regarder dans la maiſon de leur pere & de leur mére, comme dans un temple où la nature les a placez, & dont elle les a fait les preſtres & les miniſtres, afin qu'ils vaquent continuellement au culte de ces divinitez qui leur ont donné le jour.*

Il dit encore, que *les enfans doivent fournir à leurs péres toutes les choſes néceſſaires, & que de peur d'en oublier quelqu'une, il faut prévenir leurs deſirs, & aller ſouvent juſqu'à*

deviner ce qu'ils ne peuvent pas expliquer eux-meſmes ; car ils ont ſouvent deviné pour nous, lorſque nous ne pouvions marquer nos beſoins que par nos cris, nos begayemens & nos plaintes.

Il avoit fait auſſi des commentaires ſur le Gorgias de Platon : & voicy ſur cela une particularité aſſez plaiſante que Damaſcius raconte dans Photius. Il dit qu'Hierocles expliquoit un jour à ſes diſciples le Gorgias de Platon ; Theoſebe qui étoit préſent, écrivit cet-explication. Quelque temps aprés, Hierocles ayant encore pris le Gorgias pour l'expliquer, le meſme Theoſebe recueillit auſſi cette explication telle qu'elle ſortoit de la bouche de ſon maiſtre ; & comparant en ſuite la derniére avec la premiére, il n'y trouva preſque rien de ſemblable ; cependant, ce qu'on a de la peine à croire, elles luy parurent toutes deux trés-conformes à la doctrine de Platon ; ce qui fait voir, ajouſte-t-il, * *quel*

* J'ay conſervé la phraſe Gréque qui m'a paru belle. τὸ μὲν οὖν ὑπόδειγμα, τὸ ἀνδρὸς πλοῖον ἐστὶ τὸ τῶν φρενῶν πέλαγος.

ocean, quelle profondeur de ſens il y avoit dans ce grand homme.

Theoſebe ayant fait remarquer cette différence à Hierocles, celuy-cy dit en cette occaſion le bon mot que j'ay déja rapporté, que les diſcours de Socrate ſont comme les dez qui ſe trouvent toûjours debout de quelque maniére qu'ils tombent.

C'eſt grand dommage que tous ces ouvrages d'Hierocles ſe ſoient perdus : mais je regrette encore plus la perte d'un traité qu'il avoit fait de la juſtice ; car ce dernier ſuppléeroit à tous les autres. C'étoit ſans doute un ouvrage trés-ſolide & trés-profond, s'il en faut juger par ces commentaires ſur les Vers dorez de Pythagore, où nous voyons que ce Philoſophe avoit penetré l'eſſence de la juſtice.

Nous avons encore un petit traité intitulé, Ἱεροκλέους φιλοσόφου ἀστεῖα, *les contes plaiſans du Philoſophe Hierocles*. C'eſt un petit recueil de quelques ſottiſes ou ſimplicitez, dites par des gens fraiſchement ſortis de l'école, qui dans tous les temps, ont paſſé

pour plus ſimples & plus niais que les gens du monde.

En voicy quelques-unes.

Un écolier s'étant allé baigner pour la premiére fois, enfonça & penſa ſe noyer. Effrayé du péril qu'il avoit couru, il jura qu'il ne ſe mettroit plus dans l'eau qu'il n'euſt appris à nager.

Un autre voulant accouſtumer ſon cheval à ne point manger, ne luy donna plus ni foin ni avoine ; & ſon cheval étant mort enfin, il dit, *Que je ſuis malheureux ! j'ay perdu mon cheval dans le temps qu'il avoit déja appris à ne plus manger.*

Un autre voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir, ſe regardoit dans ſon miroir les yeux fermez.

Un autre voulant vendre ſa maiſon, en oſta une pierre qu'il porta au marché, pour montre.

Un autre ayant une cruche d'excellent vin, la cacheta. Son valet fit un trou par deſſous, & beuvoit ce vin. Le maiſtre voyant ſon vin diminuer, quoyque le cachet fuſt entier, étoit

ſurpris, & n'en pouvoit deviner la cauſe. Quelqu'un luy dit; mais prenez garde qu'on ne le tire par deſſous. *Eh, gros ſot,* dit le maiſtre, *ce n'eſt pas par deſſous qu'il manque, c'eſt par deſſus.*

Tout le reſte eſt à peu prés de meſme, & je m'étonne qu'on ait pû attribuer au Philoſophe Hierocles un ouvrage ſi frivole, & ſi peu digne d'un homme grave. Le ſtile ſeul prouve qu'il eſt beaucoup plus moderne; car on y trouve des termes, que ni le quatriéme, ni le cinquiéme ſiécle n'ont connus, & qui dementiroient bien les loüanges que les anciens ont données à la beauté de la diction de ce Philoſophe.

Dans la Bibliotheque du Roy, on trouve quantité de lettres du Sophiſte Libanius, qui n'ont jamais été imprimées. Parmi ces lettres il y en a baucoup où il eſt parlé d'un Hierocles; & quelques-unes meſmes, qui s'adreſſent à luy. Il paroiſt par là que c'étoit un Rheteur qui avoit acquis beaucoup de reputation par ſon élo-

quence, & qui étoit toûjours demeuré pauvre, parce qu'il avoit été toûjours homme de bien. Ce caractére eſt trés-conforme à celuy de l'auteur de ces Commentaires, & trés-oppoſé à celuy du Gouverneur d'Aléxandrie que ſes cruautez & ſes injuſtices avoient enrichi. Le temps meſme convient aſſez à celuy où floriſſoit notre Pythagoricien; car l'Hierocles de Libanius peut avoir veſcu juſques dans le cinquiéme ſiécle. Mais je laiſſe cette recherche à ceux qui auront le temps, & qui voudront ſe donner la peine de recueillir toutes ces lettres trés-dignes de voir le jour, de les mettre en ordre, & d'éxaminer ſi tout ce que l'auteur y dit de cet Hierocles & de ſa famille, peut s'accorder avec ce que Damaſcius en a écrit, & ſi on peut par là détruire ou fortifier mes conjectures.

ΠΥΘΑΓΟΡΟΥ
ΚΡΥΣΑ ΕΠΗ.

Ἀθανάτους μὲν πρῶτα θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειται,

Τίμα· καὶ σέβου ὅρκον· ἔπειθ' ἥρωας ἀγαυοὺς.

Τούς τε καταχθονίους σέβε δαίμονας, ἔννομα ῥέζων.

Τοὺς τε γονεῖς τίμα, τοὺς τ' ἄγχιστ' ἐπιγαίους.

Τῶν δ' ἄλλων ἀρετῇ ποιοῦ φίλον, ὅστις ἄριστος.

Πραΰπιδ' εἶναι λόγοις, ἔργοισί τ' ἐπωφελίμοισι.

Μηδ' ἔχθαιρε φίλου σὸν ἁμαρτάδος εἵνεκα μικρῆς,

LES VERS DOREZ DE PYTHAGORE.

HOnore premiérement les Dieux immortels, comme ils ſont établis & ordonnez par la Loy.

Reſpecte le ſerment avec toute ſorte de religion. Honore enſuite les Heros pleins de bonté & de lumiére.

Reſpecte auſſi les Démons terreſtres, en leur rendant le culte qui leur eſt légitimement dû.

Honore auſſi ton pére & ta mére, & tes plus proches parents.

De tous les autres hommes, fais ton ami de celuy qui ſe diſtingue par ſa vertu. 5.

Céde toûjours à ſes doux avertiſſemens, & à ſes actions honneſtes & utiles.

Et ne viens jamais à haïr ton ami pour une legére faute, autant que tu le peux.

Θφρα δύνη· δύναμις γὰρ ἀναλκὴς ἐγγύθι ναίῃ.

Ταῦτα μὲν οὕτως ἴσθι. κρατεῖν δὲ ἐθίζεο τῶνδε·

Γαστρὸς μὲν πρῶτα, καὶ ὕπνου, λαγνείης τε,

Καὶ θυμοῦ. πρήξεις δ' αἰσχρόν ποτε μήτε μετ' ἄλλου,

Μήτ' ἰδίῃ. πάντων δὲ μάλιστα αἰδοῦ σαυτόν.

Εἶτα δικαιοσύνῃ ἀσκεῖν ἔργῳ τε, λόγῳ τε,

Μήδ' ἀλογίστως σαυτὸν ἔχειν περὶ μηδὲν ἐθίζε·

Ἀλλὰ γνῶθι μὲν ὡς θανέεσθαι πέπρωται ἅπασι·

Χρήματα δ' ἄλλοτε μὲν κτᾶσθαι φιλεῖ, ἄλλοτ' ὀλέσθαι.

Ὁσσάτε δαιμονίῃσι τύχαις βεβοτὶ ἄλγε' ἔχουσιν,

Or la puiſſance habite prés de la néceſſité.

Sçache que toutes ces choſes ſont ainſi:
mais accouſtume-toy à ſurmonter
& à vaincre tes paſſions:

Premiérement, la gourmandiſe, la 10.
pareſſe, la luxure, & la colére.

Ne commets jamais aucune action honteuſe, ni avec les autres,

Ni en ton particulier; & ſur tout reſpecte-toy toy-meſme.

En ſuite, obſerve la juſtice dans tes actions & dans tes paroles,

Et ne t'accouſtume point à te comporter dans la moindre choſe ſans régle & ſans raiſon:

Mais fais toûjours cette reflexion, que 15.
par la deſtinée il eſt ordonné à tous les hommes de mourir,

Et que les biens de la fortune ſont incertains; & que comme on peut les acquérir, on peut auſſi les perdre.

Pour toutes les douleurs que les hommes ſouffrent par la divine fortune,

Ων αὖ μοῖραν ἔχῃς, σεφαως φέρε, μηδ' ἀγαπάχθει.

Ἰᾶσθαι δὲ πέπει καθόσον δύνῃ, ὡδὲ δὲ φράζου.

Οὐ παισὶ τοῖς ἀγαθοῖς τούτων πολὺ μοῖρα δίδωσι.

Πολλοὶ δ' ἀνθρώποισι λόγοι δειλοί τε, καὶ ἐσθλοὶ

Πειρώπουσ', ὧν μήτ' ἐκπλήσσεο, μήτ' ἀρ ἐάσῃς

Εἴργεσθαι σαυτόν. ψεύδοις δ' ἰὼ σφῶϊ τι λέγητον,

Πρᾶως εἶχ'. ὅδε τοι ἐρέω, ὅπῃ παντὶ τελείσθω.

Μηδεὶς μήτε λόγῳ σε παρείπῃ, μήτε τι ἔργῳ

Πρῆξαι, μήδ' εἰπεῖν, ὅτι τοι μὴ βέλτερόν ὄῃσι.

Βουλεύου δὲ σεῦ ἔργου, ὅπως μὴ μοῖρα πέλητον.

Supporte doucement ton ſort tel qu'il eſt, & ne t'en faſche point.

Mais taſche d'y remédier autant qu'il te ſera poſſible.

Et penſe que la deſtinée n'envoye pas la plus grande portion de ces malheurs aux gens de bien.

Il ſe fait parmi les hommes pluſieurs ſortes de raiſonnemens bons & mauvais.

Ne les admire point legérement, & ne les rejette pas non plus :

Mais ſi l'on avance des fauſſetez, céde doucement, & arme-toy de patience.

Obſerve bien en toute occaſion ce que je vais te dire :

Que perſonne, ni par ſes paroles, ni par ſes actions ne te ſéduiſe jamais.

Et ne te porte à faire ou à dire ce qui n'eſt pas utile pour toy.

Conſulte & délibere avant que d'agir, afin que tu ne faſſes pas des actions folles.

Δειλοῦ τι ῥηᾳσειν τε, λέγειν τ' αἰδήεντα
πρὸς ἀνδρός.

Ἀλλὰ σὺ μὴ ἐκτελέειν, ἅ σε μὴ μετέπειτ' ἀνίηση.

Πρῆξαι δὲ μηδὲν τοῦ μὴ πίσασαι· ἀλλὰ διδάσκευ
Ὅσα χρεών, καὶ τερπνότατον βίον ὧδε διάξεις,

Οὐδὲ ὑγιείης τῆς περὶ σῶμ' ἀμέλειαν ἔχειν χρή.
Ἀλλὰ ποτοῦ τε μέτρον, καὶ σίτου, γυμνασίων τε,

Ποιεῖσθαι· μέτρον δὲ λέγω τόδε, ὃ μή σ' ἀνίήσει·
Εἰθίζου δὲ δίαιταν ἔχειν καθαρεῖον, ἀλέξητον.
Καὶ φύλαξό γε ταῦτα πονεῖν, ὅσα φθόνον ἴσχει.
Μὴ δαπανᾶν ὧδε καὶ ἐνθάδε, ὁποῖα κακῶν ἀδαήμων.

Car

Car c'eſt d'un miſerable de parler, & d'agir ſans raiſon, & ſans réflexion.

Mais fais toût ce qui dans la ſuite ne t'affligera point, & ne t'obligera point à te repentir.

Ne fais jamais aucune des choſes que tu ne ſçais point;

Mais apprends tout ce qu'il faut ſçavoir, & par ce moyen tu meneras une vie trés-délicieuſe.

Il ne faut nullement négliger la ſanté du corps;

Mais on doit luy donner avec meſure le boire & le manger, & les éxercices dont il a beſoin.

Or j'appelle meſure ce qui ne t'incommodera point.

Accouſtume-toy à une maniére de vivre propre & ſans luxe.

Evite de faire ce qui attire l'envie.

Et ne dépenſe point mal à propos, comme celuy qui ne connoiſt point ce qui eſt beau & honneſte:

Μήδ' ἀνελοῦ θεὸς ἴσαι. μέτα οἱ δ' ὅτι πᾶσιν ἄεισον.

Πρῆσσε δὲ ταῦθ', ἃ σε μὴ βλάψῃ, λόγησαι δὲ πρὸ ἔργου.

Μήδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι ποσσὶ δέξασθαι,
Πρὶν τρὶς ἡμερινὰν ἔργα λογίσασθαι ἕκαστον.

Πῇ παρέβλω; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;

Ἀρξάμενος δ' ἀπὸ πρώτου ἐπέξιθι. καὶ μετέπειτα
Δειναὶ μὲν σκοπέξας ὀπιπλήσεο· χρηστὰ δὲ, τέρπου.

Ταῦτα πόνει, ταῦτ' ἐμμελέτα, τούτων χρὴ ἐρᾶν σε.

Ταῦτά σε τῆς θείης ἀρετῆς εἰς ἴχνια θήσει.

Mais ne ſois pas non plus avare & meſquin. La juſte meſure eſt excellente en toutes choſes.

Ne fais que les choſes qui ne pourront te nuire, & raiſonne avant que de les faire.

Ne laiſſe jamais fermer tes paupiéres au ſommeil aprés ton coucher, 40.

Que tu n'ayes éxaminé, par ta raiſon toutes tes actions de la journée.

En quoy ay-je manqué! qu'ay-je fait! qu'ay-je obmis de ce que je devois faire!

Commençant par la premiére de tes actions, continuë ainſi de ſuite.

Si dans cet éxamen tu trouves que tu ayes fait des fautes, gronde-t-en ſevérement toy-meſme; & ſi tu as bien fait, réjoüis-t-en.

Pratique bien toutes ces choſes, médite-les bien; il faut que tu les aimes de tout ton cœur. 45.

Ce ſont elles qui te mettront dans la voye de la vertu divine.

Ναὶ μὰ τ' ἀμετέρᾳ ψυχᾷ παραδόντα τετρακτύν,
Παγὰν ἀενάου φύσεως. ἀλλ' ἔρχευ ἐπ' ἔργον

Θεοῖσιν ἐπευξάμενος τελέσαι. τούτων δὲ κρατήσας

Γνώσῃ ἀθανάτων τε θεὼν, θνητῶν τ' ἀνθρώπων

Σύστασιν, ἥ τε ἕκαστα διέρχεται, ἥ τε κρατεῖται.
Γνώσῃ δ', ἢ θέμις ἐστὶ, φύσιν πᾶσι παντὸς ὁμοίως·

Ὡς τέ σε μήτ' ἀέλπτ' ἐλπίζειν, μήτέ τι λήθειν.

Γνώσῃ δ' ἀνθρώπους αὐθαίρετα πήματ' ἔχοντας,

Τλήμονας, οἵ τ' ἀγαθῶν πέλας ὄντων οὔτ' ἐσορῶσιν,

J'en jure par celuy qui a transmis dans notre ame le sacré quaternaire,

Source de la nature, dont le cours est éternel. Mais ne commence à mettre la main à l'œuvre,

Qu'aprés avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer. Quand tu te seras rendu cette habitude familiére,

Tu connoistras la constitution des Dieux immortels, & celle des hommes, 50.

Jusqu'où s'étendent les differens estres, & ce qui les renferme, & qui les lie.

Tu connoistras encore, selon la justice, que la nature de cet univers est par tout semblable;

De sorte que tu n'espéreras point ce qu'on ne doit point espérer, & que rien ne te sera caché dans ce monde.

Tu connoistras aussi, que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement, & par leur propre choix.

Miserables qu'ils sont! Ils ne voyent ni n'entendent que les biens sont prés d'eux. 55.

Οὔτε κλύθσι, λύσιν δὲ κακῶν παύεσι σωίσασι,
Τοίη μοῖρα βροτῶν βλάπτ᾽ φρένας. οἱ δὲ κυλίνδροις

Αλλοτ᾽ ἐπ᾽ ἄλλα φέρονται ἀπείρονα πήματ᾽ ἔχοντες.
Λυγρὴ γὰρ συνοπαδὸς ἔρις βλάπτουσα λέληθε

60. Σύμφυτος· ἣν οὐ δεῖ προσδέχεσθαι· εἴκοντα δὲ φεύγειν.
Ζεῦ πάτερ, ἢ πολλῶν τε κακῶν λύσειας ἅπαντας.

Η πᾶσιν δείξας οἵῳ τῷ δαίμονι χρῶνται.
Αλλὰ σὺ θάρσει· ἐπεὶ θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν,
Οἷς ἱερὰ προφέρουσα φύσις δείκνυσιν ἕκαστα·
65. Ων εἰ σοί τι μετέστι, κρατήσεις ὧν σε κελεύω·

Il y en a trés-peu qui ſachent ſe délivrer de leurs maux.

Tel eſt le ſort qui aveugle les hommes, & leur oſte l'eſprit. Semblables à des cylindres,

Ils roulent çà & là, toûjours accablez de maux ſans nombre ;

Car la funeſte contention née avec eux, & qui les ſuit par tout, les agite ſans qu'ils s'en apperçoivent.

Au lieu de la provoquer & de l'irriter, 60.
ils devroient la fuir en cédant.

Grand Jupiter, pére des hommes, vous les délivreriez tous des maux qui les accablent,

Si vous leur montriez quel eſt le démon dont ils ſe ſervent.

Mais prends courage, la race des hommes eſt divine.

La ſacrée Nature leur découvre les myſtéres les plus cachez.

Si elle t'a fait part de ſes ſecrets, tu 65.
viendras aiſément à bout de toutes les choſes que je t'ay ordonnées.

Εξακέσας ψυχὴν δὲ πόνων ἀπὸ τοῦδε σαώσεις.

Αλλ' εἶρχου βεβοτῶν, ὧν εἴπομεν, ἐν τε καθαρμοῖς,

Εν τε λύσει ψυχῆς κρίνων. καὶ φεύξῃ ἕκαστα

Ηνίοχον γνώμῃ σπόας καθύπερθεν ἀείσην.

70. Ην δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς·

Εσεαι ἀθάνατος θεὸς, ἄμβροτος, οὐκέτι θνητός·

Et guériſſant ton ame, tu la délivreras de toutes ces peines, & de tous ces travaux.

Mais abſtiens-toy des viandes que nous avons deffenduës dans les purifications,

Et dans la délivrance de l'ame; fais en le juſte diſcernement, & examine bien toutes choſes,

En te laiſſant toûjours guider & conduire par l'entendement qui vient d'enhaut, & qui doit tenir les reſnes.

Et quand aprés avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'air le plus pur, 70.

Tu ſeras un Dieu immortel, incorruptible, & que la mort ne dominera plus.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES
contenuës dans ces deux volumes.

Le chiffre Romain marque le premier volume, & le chiffre Arabe le ſecond.

A

ABARIS, Scythe, Diſciple de Pythagore, ſon javelot, cxxviij.

Abſtinences de Pythagore, cx. tirées de la Loy ides Juifs, cxi. avoient deux ſens, le propre & le figuré. cxiii. 223.

Abſtinence de certaines viandes, à quoy utile : 223. elle tendoit à purger l'ame, 227. faite avec ordre, 228.

Abus de noſtre liberté, ſes effets funeſtes, 199, 203.

Accomplir les loix de la vertu, ce que c'eſt, 4. 288.

Accuſer, nous ne devons accuſer de nos malheurs que nous-meſmes, 75.

Action: de deux bonnes actions il faut toûjours choiſir la meilleure, 39. la

raiſon 286.
Action doit eſtre animée par la priere, & la priere par l'action, 176.
Adorer nuds pieds, quel ſymbole, ccxi.
Adorer aſſis, quel ſymbole, ccxiij.
Adultere, ſource des plus grands malheurs, xxxiij.
Æther, le lieu convenable au corps lumineux ſelon les Pythagoriciens, 235. 424.
Afflictions, ne viennent pas du hazard, 90.
Agamemnon, ſon caractere, 127.
Agir ſans raiſon & ſans reflexion, c'eſt d'un miſerable & d'un inſenſé, 119. 122.
Agir ſans prier, vertu impie, 176. 370.
Agriculture, ſon éloge, ccix.
Ἀθλήσεις ſe dit des Martyrs, & non des Juges qui aſſiſtent à leur martyre, ccxlj.
Aigreur dans les diſputes, vient de foibleſſe & de défiance, 108.
Aiſles de l'ame, leur perte & leur renaiſſance, 194. 222.
Aiſles du corps lumineux, 216.
Aliments, choix des alimens, 141.
Ame, conceuë par les Pythagoriciens comme un compoſé de deux parties, liij. lxxj.
Comment tirée des quatre élemens ſelon Timée, lxx. de l'*Æther* chaud & froid, lxxj. moulée ſur le corps. *ibid.*

Partage de l'ame en entendement & ame, d'où pris, lxxv.
Elle ne peut jamais changer de nature, lxxxiij.
Ame nombre ſe mouvant ſoy-meſme, & comment, cxliv. Dieu n'a point ſur la terre de demeure plus agreable qu'une ame pure, 17.
Ames des hommes, dés qu'elles ſont unies à Dieu, doivent eſtre honorées, lxiij.
Ame de l'homme, ſes paſſions & ſes alterations, 8.
Ames des hommes peuvent eſtre appellées *Dieux mortels*, & comment, 8. Mort de l'ame, quelle, 9. 252.
Ame ne doit eſtre ſoumiſe qu'à Dieu; 40. elle ne peut ſouffrir de l'injuſtice des hommes. *Ibid.* tout ce qui ne touche point l'ame compté pour peu de choſe, 49. ceux qui croyent l'ame mortelle, incapables de pratiquer la juſtice, 67. 302. le ſeul ſoupçon que l'ame eſt mortelle, étouffe tout deſir de vertu, 72. enferme toutes les injuſtices, 93.
Tout ce qui ne nuit point à l'ame, n'eſt pas un mal, 78.
Ames des hommes tirées du meſme tonneau que les Dieux du monde, quel ſentiment, 98. 328. D'où vient la reſ-

ſemblance de l'ame avec Dieu, 103. née avant le corps ſelon les Pythagoriciens, 102. 331. éternité de l'ame, comment doit eſtre entenduë, 330. comment l'ame peut eſtre attachée à l'entendement, 163. elle ne peut mourir avec le corps, 187. ſa forme eſſentielle, 188. ſa cheute, 192. L'ame comparée à un char aiſlé qui a deux chevaux & un cocher, 218. explication de cette image, 402. purgation de l'ame, quelle, 221. reveſtuë d'un corps ſpirituel ſelon les Pythagoriciens, 217. 218. Avantage qu'on peut tirer de cette erreur, 400. doit eſtre ornée de ſcience & de vertu, 230.

Ame de l'homme le dernier des ouvrages de Dieu, 257.

Ame, immortelle & libre, conſequence neceſſaire de cete verité, 305. Premiere vie de l'ame ſelon les Pythagoriciens, 308.

Ame, plante celeſte, 329.

Ame des beſtes, lxxxix. nullement diſtincte de la matiere, xcj.

Ami: belle definition de l'ami, c.

Préceptes de Pythagore ſur le choix des amis, & ſur les moyens de les conſerver. *ibid.* & cj. Amis l'image des Saints,

ibid. & 43.
Choix des amis, quel, 42. Amis compagnons de voyage, 45. Conduite qu'on doit avoir avec ſes amis, 44. &c. haïr ſes amis pour une legere faute, ce que c'eſt, 45. la ſeule choſe où il ne faut pas les ſupporter, 45. 46.
Amitié, eſſence de l'amitié parfaitement connuë par Pythagore, c. But de l'amitié, cj. bel exemple d'amitié chez les Pythagoriciens, cij. Amitié doit s'eſtendre ſur tous les hommes, avec quelle ſubordination, civ. doit eſtre recherchée, pour la vêrtu, 42. c'eſt pour le bien commun que l'amitié nous lie, 45. la plus grande des neceſſitez, 45. milieu qu'il faut garder en renonçant à l'amitié de quelqu'un, 46.
Amitié, la fin des vertus, & leur principe la pieté, 50. 293. elle doit s'eſtendre ſur tous les hommes, meſme ſur les méchans, 50. 51. Belle preuve de l'obligation d'aimer tous les hommes, 52. 296.
Amitié, n'eſt autre choſe que l'humanité, 52.
Amour des femmes pour leurs maris, & des maris pour leurs femmes, renferme tous les devoirs, xl.

Amour, l'œil de l'amour. V. œil.
Amour des hommes, la plus grande vertu de l'homme, cv.
Amour des veritables biens inné dans nos cœurs, 166. produit l'eſperance, & l'eſperance la verité, *ibid.* & 358.
Sans l'amour tout eſt imparfait, 263.
Amour tend à l'immortalité, 413.
Analogie entre les eſtres ſuperieurs, & les inferieurs, 290.
Anarchie, le plus grand malheur des Eſtats, xxxij.
Anaximéne, reproche qu'il faiſoit aux Philoſophes, iij.
Ancée, un des ayeux de Pythagore, xvj. xvij.
Ancres, quelles ſont les bonnes ancres, xxxix.
Anges, leur nature, 10. 253. &c. pourquoy ainſi appellez, 30. Erreurs des Pythagoriciens, 30. 278. s'ils ſont tous de meſme nature, 261. leur dignité un don de Dieu. *Ibid.* Ayant eſté creez libres s'ils ont pû changer, 254. ſi leur connoiſſance peut diminuer. *ibid.* leur miniſtere, & le culte qui leur eſt dû, 271. comparez aux ſimples initiez, 276. corporels, ſelon Pythagore, 279.
Animal raiſonnable, le ſeul qui ſente la

juſtice, 97.
Anneau, *Ne portez pas un anneau eſtroit*, quel ſymbole, clxxxv.
Antipodes connuës par Pythagore, cxxxv.
Aphoriſmes de la Philoſophie, leur utilité: 2. la Philoſophie eſtoit enſeignée par Aphoriſmes, 242.
Apollon Hyperboreen, cxxvj.
Apollonius de Tyane nioit la liberté de l'homme, cclxv.
Apotheoſe comment obtenuë, 165.
Application aux bonnes œuvres porte à la priere, 178.
Apprendre ce qui merite d'eſtre appris, 131.
Ariſtote a mis le premier la raiſon en regles, clvij.
Ariſtote refuté, cxliv. cité 363.
Arithmetique, regardée comme merveilleuſe, cxliij.
Arpentage, les premiers élemens de la Geometrie, cxlvij. fort ancien & connu par Homere, *ibid.*
Arrangement raiſonnable, ce que c'eſt, 259.
Art d'expliquer les ſonges mis en regle par les Egyptiens, ccxxiv.
Aſſemblage qui conſtituë la divine Fortune, 314.

Aſtres pour les ſuperieurs, ccxxxiij.
Até, Déeſſe de l'injure, 330.
Athéniens, pudeur des jeunes Atheniens, cxcviij.
Athletes des ſacrez combats de la Philoſophie, 233.
Avare ne peut eſtre fidelle au ſerment, 23.
S. Auguſtin expliqué, 409. trouve des myſteres infinis dans les nombres, 360.
Aumoſne attirée par la ſeule compaſſion, deshonnore celuy qui la reçoit, 100. 330.
Autel d'Apollon à Délos, jamais arroſé de ſang, cxlviij.

B

BAin, marque les delices, ccxxij.
Beau, tout ce qui ne peut s'unir avec le beau, eſt ou vice ou peché, 78.
Beau accompagné de peine, preferable au honteux accompagné de plaiſir, 135.
Rien n'eſt beau, que ce qui eſt fait ſelon la regle de Dieu, 176.
Belette, ſymbole des Rapporteurs, & pourquoy, ccxxvij.
Bellerophon rongeant ſon cœur, clxxix.
Beſtes, de pures machines, xc.
Biens de la vie peuvent nous corrompre, & les maux nous ſanctifier, 78.
Biens politiques, 88.

Biens qui ſont prés de nous, & en noſtre pouvoir, 196.
Bœuf, fait de paſte, cxlix. de myrrhe, d'encens. & d'autres aromates. *ibid.*
Boire, excés plus aiſé à commettre dans le boire, que dans le manger, 139.
Bois, *Ne coupez pas du bois dans le chemin*, quel ſymbole, ccj.
Bonne foy de quelle neceſſité, xxxj.
Bonne vie, en quoy conſiſte, 346.
Bonté acquiſe, & bonte eſſentielle, leur difference, 14.
Bonté de Dieu, c'eſt ſon eſſence, 14.
Bonté de Dieu, la ſeule cauſe de la création des eſtres. *ibid.*
Bornes, il n'y a plus de bornes, dés qu'on paſſe la meſure du beſoin, 148.
Brachmanes, leur vie, ccxxxvij.
Brouiller le lict, quel ſymbole, cxcvij.

C

CAmpagnes de l'injure, 192. 380.
Cauſe, la bonne cauſe fait ſeule le merite de la bonne mort, 338.
Cautionnement deffendu par les Sages, clxxxiij.
Ceder doucement, ce que ce mot ſignifie, 107.
Ceremonies ſacrées introduites pour pur-

ger de toutes les penſées terreſtres, 232.
Ceremonies myſtiques ne regardent que le corps ſelon les Payens, 419.
Cervelle de palmier, ccxxiv.
Chalcodryſtæ, nom des nourrices de Bacchus, x.
Chaldéens, leur ſuperſtition ſur les jours heureux & malheureux, 346.
Champs Elyſées, où placez, lxxij.
Chandelle, *N'appliquez pas la chandelle contre le mur*, quel ſymbole, ccxxxiij.
Char ſubtil de l'ame, liv. lxxj. fourni par la lune. *ibid.*
Char de l'ame purgé par les initiations & par l'inſpection des myſteres, 230.
Charlatans dans la religion des Payens, 411.
Charondas, ſes loix les plus remarquables, clxj.
Chauſſure, ſymbole de l'action, ccxxij.
Chemin, il eſt dangereux dans la vie de tenir pluſieurs chemins, xxxviij.
Chemin public, les opinions du peuple, clxxx.
Chemin marqué pour arriver à la perfection, 297.
Cheval, devient vicieux, quand il eſt trop nourri & mal dreſſé par l'Eſcuyer, 139.
Chiffres appellez Arabes, ne ſont que

les lettres Grecques, cxlv.
Choſes, les meilleures choſes faites mal à propos, deviennent mauvaiſes, 134.
Chryſippe, paſſage de Chryſippe rapporté par Ciceron, 385.
S. Jean Chryſoſtome cité, 259. 398.
Ciel, ſéjour de la vie, 194.
Cœur pour la colere, 224.
Coffre de cyprés, ce qu'il ſignifie, cevj.
Commerce avec les hommes divins paroiſt par les bounes œuvres, 210.
Concurrents dans un eſtat qui ils doivent imiter, xxxv.
Conditions neceſſaires pour le bonheur, 345.
Connoiſſance de ſoy-meſme, & le mépris de tout ce qui eſt indigne, leurs effects, 73.
Connoiſſance de noſtre ignorance, ſes effets, 130.
Connoiſſance des cauſes des eſtres mene à la connoiſſance de Dieu, 167.
Connoiſſrnce de ſcience, comment & en qui elle ſe forme, 182.
Connoiſſance de la nature, une ſuite de la connoiſſance de Dieu, 183. Avantage qui revient de la connoiſſance des ouvrages de Dieu, 187.
Connoiſſance de Dieu produit la connoiſ-

ſance de nous-meſmes, 378.
Il y a deux choſes dans la connoiſſance, la connoiſſance & le choix, 254.
Connoiſtre, ſe connoiſtre ſoy-meſme, & ſe reſpecter ſoy-meſme, produiſent en nous un mouvement tout divin, 68. doivent preceder toutes nos actions & toutes nos connoiſſances, 70.
Connoiſtre ſelon la juſtice, ce que c'eſt, 186.
Conſcience, juge tres-juſte & tres-naturel, 159.
C'eſt de luy que la Raiſon reçoit les informations, 160.
Conſeil, eſt ſacré, xxxiv.
Conſtitution des Dieux, & des hommes, 186.
Conſultation ſage, la mere des vertus, 119. ſes trois effets, 120. &c. la delivrance de tous les maux, 121. La perfection des vertus. *Ibid.*
Conſulter avant que d'agir, 122. ſes effets, 126. 129.
Contemplation doit eſtre toûjours accompagnée de la vertu & de la pureté, 232. 421.
Contention funeſte née avec nous, noſtre compagne, & le fruit du corps de peché, 200. ſa ſuite, 201. 212. 216.

Contention toute bonne quelle, 201.
Contradiction dans les devoirs, ce qu'elle exige, 39.
Cooperation de l'homme dans l'œuvre de ſa regeneration, 399.
Coq, le ſymbole des gens de bien qui veillent pour nous, cxcj. *Nourriſſez le coq, & ne l'immolez point*, quel ſymbole. *ibid.*
Corps, ſoin du corps à quoy comparé, xxvij.
Corps comparé à un inſtrument, cxlij.
Corps ne doit pas eſtre négligé, 136. toûjours dans la generation & la corruption, 136. Il doit eſtre rendu un inſtrument de ſageſſe, 140. ſa conſervation eſt une partie de la vertu, 144. mediocrité dans tout ce qui le regarde, 145. erreur des Pythagoriciens ſur ce corps mortel, 233. 422. regardé comme l'image de l'ame, & comment, 407.
Corps lumineux des Dieux & des Heros, lxiv. des ames, lxxj. la purgation de ce dernier, 218. 221. appellé char ſubtil de l'ame, 220. inſpire la vie au corps mortel, 222. 406. doit eſtre rendu pur, 230. comment l'image du corps mortel, 407.
Corruption de noſtre cœur la ſeule cauſe de tous nos maux, 100.

Couper du bois, & porter de l'eau, regardez comme la derniere miſere, ccij.
Couronne des fruits de la joye divine, 157.
Couſtume remarquable des Egyptiens, cxlix. ſon origine. *ibid.* paſſée aux Indes, où elle eſt encore aujourd'huy, cl.
Couſtumes des meſmes ſur les eſcrits, clxviij.
Coutume des Hebreux ſur les femmes priſes à la guerre, cxciij.
Couſtume des Hebreux & des Grecs ſur les Priſonniers faits à la guerre, ccij.
Couvrir ſes pieds, ce que c'eſt, cxcv.
Creation, ordre de la creation ſelon les Pythagoriciens, ij.
Ce qui eſt créé, ne peut exiſter toûjours par ſa nature, 331.
Créer pour Dieu, c'eſt penſer & vouloir, lxviij.
Creophyle, hoſte d'Homere, xx.
Crime capital ſous Tibere & ſous Caracalla, clxxxj. clxxxij.
Crotoniates, leur ancienne vertu, xxvij. Victoire ſignalée qu'ils remportent ſur les Sybarites, cxix.
Culte doit eſtre proportionné à la dignité des eſtres qu'on honore, lxij. doit toûjours ſe rapporter à Dieu. *ibid.* ne doit eſtre rendu à aucune nature inferieure

à l'homme, lxiij.
Cure des vices ne ſe doit faire qu'en particulier, cxxj.
Cylindre, ſon double mouvement, 203.
Cylon, Auteur des perſecutions contre Pythagore, clxx.

D

DAmaſius, Eſcrivain du vj. ſiecle, ccxlviij. 247.
Damo, fille de Pythagore, ſes Commentaires ſur Homere, clxv. ſon reſpect pour les derniers ordres de ſon pere. *ibidem.*
Damon de Cyrene, iij.
David, les Pſeaumes de David, 384.
Dédale, ſa ſtatuë de Venus, lxxvj. xc. ſes differentes ſtatuës, 342.
Deification qui ſe fait peu à peu, & par degrez, 236.
Delivrance de nos maux, quelle, 198. depend de la connoiſſance de nous-meſmes, 209.
Demeſlez ſur les biens & ſur la gloire, Deffendus aux amis, 47.
Demons terreſtres, les Saints, 32. &c.
Demon pris toûjours en mauvaiſe part dans la Religion Chreſtienne, 278.
Demon pour l'ame, 209. 396.

CCLXXXIX

Denys, S. Denis dans ſon Traité de la Hierarchie, 314.
Depenſe hors de ſaiſon, blaſmée comme orgueil, 150.
Depoſt de la vertu doit eſtre conſervé, 156.
Deſtinée, ſa propre ſignification, 63.
Deſtinée, n'envoye pas la plus grande portion des maux aux gens de bien, & comment, 91.
Devins, par la fumée de l'encens, cxxij.
Devoirs, nos devoirs ſe meſurent par noſtre dignité, cxix. 68. 303.
Devoirs incompatibles, comment il faut s'y conduire, 38.
Devoirs de la vie civile, ſuites & dependances des devoirs de la Religion, 290.
Deux, employé pour ſignifier le monde viſible, lij. lv.
Dialectique, la délivrance de l'ame, 229. 416. la partie la plus precieuſe de la Philoſophie, 415. l'inſpection des eſtres, & comment, 416.
Dicearchus, iij.
Dieu, ſource de tout bien, xxxiv. ſa ſageſſe incomprehenſible, l. appellé *quaternaiee* & *unité*, lij. lv. unique, lxj. crée des images de luy-meſme. *Ibid.* ſa bonté ſeule cauſe de la creation, lxvij. ſa toute puiſſance, xcv. bien commun qui lie

tous les hommes, ciij. il ne hait perſonne, civ. appellé *le meſme*, cxxxiv. la cauſe des Dieux, 7. il a dû produire des images de luy-meſme, 8. 250.
Dieu tout bon par ſa nature, 14. appellé du nom de *ſerment*, & pourquoy, 19. 264.
Ceux qui aiment Dieu, doivent aimer tout ce qui reſſemble à Dieu, 32.
Dieu eſtend ſon amour ſur tout le genre humain, 51.
Comment il aime les méchans. *Ibid.*
Il eſt bien loin de la penſée des méchans, 59.
Dieu previent les hommer par ſes graces, 83. 315.
Dieu renié quand on fait le mal, & confeſſé quand on le ſouffre, 86. 316.
Dieu & l'entendement, la ſeule regle de ce qui eſt beau, 129.
Dieu le nombre des nombres, 169. 362. Il preſente les biens à tous les hommes, mais il ne les montre pas à tous, 214. il n'attire pas les hommes à la verité malgré eux, 215. 398. Il n'eſt pas l'auteur des maux, 214. ſa lumiere & noſtre veuë doivent concourir enſemble, 216.
Dieu appellé la perfection intelligente de

l'ame, 223. Il s'eſt repreſenté tout entier dans la creation des ſubſtances raiſonnables, 258.
Dieu Pere & Fils un ſeul Dieu, 274.
Le nom de Dieu ſe trouve de quatre lettres dans la plſpart des Langues, 360.
Dieu eſtant connu, nos devoirs envers les hommes ne peuvent eſtre ignorez, 294.
Dieux immortels, les fils de Dieu, ſubſtances immuables & inalterables, 7. 251. ne perdent jamais avec Dieu, 28.
Doivent eſtre honnorez ſelon leur ordre & leur rang, 7.
Dieu, pour homme ſemblable à Dieu, 4.
Dieu celeſte & ſenſible, ce que c'eſt, 172.
Difficile, les choſes difficiles contribuent plus à la vertu, que les agreables, xxxviij.
Dignité, noſtre dignité la regle de nos devoirs, cxix. 68. 303. Celuy qui connoiſt bien ſa dignité, eſt incapable de ſe laiſſer ſeduire, iij.
Diſcernement qu'il faut faire des raiſonnemens, 106. 109.
Diſciple de Dieu, quel peuple a merité ce titre, ij.
Les premiers Diſciples de Pythagore attribuoient leurs ouvrages à leur maiſ-

tre, clxviij.
Diſcours eſt inutile, dés qu'on en oſte la liberté, cxx.
Diſpoſitions à la vertu & au vice, & d'où elles viennent, cxlj.
Diſputes, la douceur & la moderation qu'il faut y garder, 106. 107. 334.
Diſſemblance deſunit & ſépare tout, 230.
Divination, partie de la morale, cxxj. Les deux ſortes de devination receuës par Pythagore, cxxij. leur ancienneté. *Ibid.* ce que c'eſt que la divination cxxiij. divination par les ſonges. *Ibid.*
Divine Fortune, ce que c'eſt, 81. 82. & 313.
Diviſer dans le chemin, quel ſymbole, cciij.
Dix, intervalle fini du nombre, 169. La puiſſance du dix c'eſt le quatre, & comment, 170.
Dominer, il faut dominer nos paſſions, & nos affections terreſtres, 156.
Dons, & victimes des foux, 16.
La magnificence des dons n'honore pas Dieu., *ibid.*
Douleurs, l'étenduë de ce mot, 77.
Douleur raiſonnable que nous doivent cauſer les afflictions, 88..
Doutes malheureux, doutes des hommes, 304.

CCXCIII

Droits communs entre les hommes & les beſtes, cv.

E

ECho, le ſymbole des lieux deſerts, ccxxj. *Quand les vents ſoufflent, adore l'écho*; quel ſymbole, *ibid.*
Eccleſiaſtique expliqué, ccxxxj. cité, 271. 348.
Education, mauvaiſe éducation des enfans, ſource de tous les déſordres, xxxv.
Egalité n'engendre point de guerre, xxxj.
Egypte, inſtruit la Grece, iij. quand ouverte aux Grecs, xij.
Egyptiens, d'où avoient tiré leur ſageſſe, iv. exceptez de l'abomination que les Juifs avoient pour les Eſtrangers, xj. Jaloux de leurs ſciences, xxij. les auſteritez qu'ils enjoignoient avant que d'initier dans leurs myſteres, xxij. xxiij. xlij. pourquoy mettoient des ſphynx à la porte de leurs Temples, l. leurs trois ſortes de ſtyle, lj. leur dogme ſur la nature de l'ame, lxx. lxxj. premiers auteurs de l'opinion de la Metempſychoſe lxxvij. abhorroient les féves, & pourquoy, cxij. tres ſoigneux de leur ſanté, cxij. ſe purgeoient deux fois le

mois, *ibid.* attachez à la devination, cxxij. ne parloient jamais du premier principe, & pourquoy, 247. leur ancienne Theologie ſur la mort, 424.
Element, un élément ſeul ne peut rien produire, cxc.
Empedocle, Vers d'Empedocle, 191. 192.
Enfance, l'âge le plus agreable a Dieu, xxxvij.
Enfans, devoirs des enfans envers leurs peres, cclij.
Employez aux prieres publiques, xxxvij.
Entendement, partie intelligente de l'ame, fourni par le Soleil ſelon les Pythagoriciens, lxxj.
Entendement, appellé le cocher, 226.
Entrepriſes, ce qui en aſſure le ſuccés, 130.
Envie priſe pour blaſme, 149. 351.
Epargne, hors de ſaiſon blaſmée comme baſſeſſe, 150.
Epicure, le dernier des Philoſophes qui ont fait ſecte, v. le temps qui s'écoula depuis Thalés juſqu'à luy. *Ibid.*
Epreuves des Religieux d'où tirées, xlij.
Eſclavage qui vient de l'ignorance, 9.
Eſclavage du peché, eſt volontaire, 202.
Eſcrivains ſacrez, la fin de leur cotemplation, a eſté le commencement de

noſtre inſtruction, 305.
Eſperance en Dieu toûjours accompagnée de lumiere, 358.
Eſprit eſt le ſeul qui voit, qui entend, &c. liij.
Eſprit politique tient le milieu entre le contemplatif & le myſtique, 232.
Eſprit touché & affermi dans l'amour, unit à Dieu, 17. le ſaint temple de la lumiere de Dieu, *ibid.*
Eſprits, appellez, *vapeur chaude.* cxl.
Eſſeens, Philoſophes des Juifs, xlij.
Eſſence moyenne entre Dieu & l'homme, ſa neceſſité, 9. ſon eſtat & ſes qualitez, 10.
Eſſences raiſonnables, leur ordre & leur rang, 11. 14. &c.
Eſſence, l'attention à noſtre eſſence produit l'accompliſſement de tous nos devoirs, 73.
Eſſence de l'homme, ce que c'eſt, 113.
Eſtres, qui eſtant nos égaux, ſe ſont eſlevez par l'éminence de leur vertu, 28.
Eſtres celeſtes, étheriens, & terreſtres, 32.
Eſtres ſuperieurs ne ſe nourriſſent point de chair humaine, 96. 326. n'ont que le pouvoir de nous faire du bien, 97. 326.
Eſtres moyens partagez en trois claſſes, 30.
Eſtres differens, juſqu'où s'eſtendent, & ce

qui les renferme, & qui les lie, 180. premiers comment liez aux derniers, 181.
Euſebe combat la fauſſe doctrine de la deſtinée, ccxlv.
Examen de ſa conſcience, comment doit eſtre fait, 154. doit ſe faire tous les ſoirs, 155. il eſt comme un Cantique chanté à Dieu à noſtre coucher. *Ibid*, doit eſtre fait de ſuite & par ordre, 150. il réveille en nous le ſouvenir de l'immortalité, *ibid.*
Excellence conſiſte dans la bonté & dans lumiere, 29.
Excés plus aiſé à commettre dans le boire que dans le manger, 139. tout excés, doit eſtre banni comme le défaut, 143.
Exercices, emportent l'excés de la nourriture, 137. la meſure en doit eſtre reglée. *Ibid.* leur choix, 138. 139.
Exemption de faute ne fait pas la bonne vie, 134.

F

FAble, l'appanage de la Poëſie, lxxxij.
Fables d'Homere & d'Heſiode condamnées par Pythagore, xcij.
Facultez de l'ame, 165. 166. quatre facultez pour juger des choſes, 172. 362.
Faire, il ne faut jamais faire ce qu'on ne

ſçait point, 130. 133.
Farine, *ne point ſacrifier ſans farine*, quel ſymbole, ccx.
Favoris des Rois comparez aux doigts de la main, & pourquoy, cxlv.
Fauſſetez, écouter avec compaſſion & indulgence ceux qui en avancent, 108.
Fautes, ce qui empeſche de faire des fautes 130.
Faute legere d'un ami, juſqu'où elle peut s'eſtendre, 291.
Femmes leurs veritables ornemens, xxviij. difficiles à ramener à la modeſtie quand elles ſont accoutumées au luxe, *ibid.* *Refuſez les armes que vous preſte une femme*, quel ſymbole, ccxxviij.
Fer, *n'oſtez pas la ſueur avec le fer*, quel ſymbole, ccxxx. *N'appliquez pas le fer ſur les traces de de l'homme*, quel ſymbole, ccxxxj.
Feu des ſacrifices, comment purgeoit l'ame ſelon les Payens, 418.
Féves, abſtinence des féves, ce qu'elle ſignifioit, cxj. cxij. pourquoy abhorrées des Egyptiens, *ibid.*
Fidelité des Pythagoriciens dans leurs promeſſes, cvij.
Figure, la premiere figure ſolide ſe trouve dans le quatre, 171.

Fils de Dieu, la veritable image du Pere, 273.
Flambeau, *n'effacez point la trace du flambeau*, quel ſymbole, clxxxiv.
Fluſtes condamnées par Pythagore, & pourquoy, cliv. pourquoy rejettées par Minerve, *ibidem.*
Fontaines, *jetter des pierres aux fontaines*, quel ſymbole, ccxxix.
Force doit eſtre cherchée dans le voiſinage de la neceſſité, 292.
Fortune n'eſt qu'une ſuite & une dépendance de la nature mortelle, 63. 301. V. Divine fortune.
Fou, le fou eſt ſans Dieu, 197. le fou ſe perd dans tous les eſtats de la vie, 198.
Fous comparez au Cylindre, 197. 203. 385. 387.
Frequentation des vicieux defendue, clxj.

G

GAbaonites, comment traittez par Joſué, ccij.
Galien liſoit tous les matins & tous les ſoirs les Vers de Pythagore, & les recitoit par cœur, 431.
Gens de bien, comment ſoutenus dans les maux de cette vie, 91. il faut rechercher & aimer les gens de bien, 156.

Gentils ont imité les regles des Nazareens, xliij.
Geometrie née en Egypte, & ce qui la fit inventer, cxlvij. perfectionnée par Pythagore, *ibid.*
Germe malheureux qui eſt en nous, 200. 386.
Glaive aigu pour les langues mediſantes, ccv. *Detournez de vous le glaive affilé*, quel ſymbole, *ibid.*
Gloire veritable, gloire quelle, xxxiv.
Gourmandiſe, ſes ſuites funeſtes, 54.
Grecs, quand commencerent à philoſopher, ij. pourquoy ils alloient chercher la ſageſſe en Egypte, iv. ils n'ont eu aucun commerce avec les Juifs, vj. viij.
Saint Gregoire de Nazianze, 256. 279.
Gryphons, qui gardent les mines d'or, ccxxxvij.

H

HAine accompagne la crainte, cxxj.
Harmonie, l'eſtenduë de ce mot ſelon Pythagore, cxv. cxvj. mélange des qualitez, cxl.
Hazard, ce que c'eſt, 83. domine ſur les animaux, 95. 325.
Hebreux, donnent aux vicieux les noms, des beſtes lxxx. ſeuls bons nomenclateurs, 392. 394.

Hecaté, gouffre où reſtoient les ames qui avoient mal veſcu, lxxj.
Heraclite, lj. beau mot de luy, 191.
Hermionée, le ſimple orge d'Hermionée, 19.
Hermodamas, premier Precepteur de Pythagore, xx.
Heros, nom donné aux Anges, lxij. tiennent la ſeconde place, & comment ils doivent eſtre honorez, 26. tout éclatans de la lumiere qui rejaillit de Dieu ſur eux, 29. pourquoy appellez *Heros, & ce qu'ils* ſont pour nous. *Ibid.* pourquoy appellez *bons Demons* & *Anges*, 30. ame raiſonnable avec un corps lumineux, 218. l'origine de ce mot, 277.
Heſiode expliqué, cxcv. ccxiv. ccxxix. cité, 383. 387.
Hieroclés, il y a eu pluſieurs Auteurs de ce nom, ccxxxv.
Hieroclés, Stoïcien, beau mot de luy, ccxxxviij.
Hiéroclés de Bithinie, le perſecuteur des Chreſtiens, ſes ouvrages, ccxl.
Hiéroclés d'Hillarime, Athlete, & enſuite Philoſophe, veritable Auteur de ces commentaires, & tres different du perſecuteur, *ibid.* preuves de cette difference, ccxlij. ccxlvij.

Hiſtoire du Philoſophe, ccxlviij. ſes ouvrages, ccl. bon mot de luy ſur Socrate, ccliv. paſſage remarquable de ſon Traité de la Providence, 321. 324.
Hieroclés Auteur des Contes plaiſans, different du Philoſophe, *ibidem.*
Hieroglyphes des Egyptiens, lj.
Hippaſus ne peut eſtre le biſayeul de Pythagore, xvij.
Hipocrate a ſuivi les Principes de Pythathagore, cxlij.
Hiſtoire d'un Pythagoricien, cij. de Mullias & de ſa femme Tymicha, cxiv. des Sybarites & des Crotoniates, cxvij.
Hiſtoriens, les premiers Hiſtoriens auſſi amoureux de la fable que les Poëtes, lxxxij.
Homere a connu la grandeur du nom de *pere*, xxx. il ſuit la Theologie des Egyptiens ſur la nature, lxx. ſes *idoles*, ce que c'eſtoit, lxxij. les divinations qu'il a connuës, cxxij.
Homere cité, 350. 380.
Homme créé pour contempler, xxvj. partage de l'homme en trois parties, d'où tiré, lxxv. expliqué par une comparaiſon, lxxvj.
Homme malheureux par ſa faute, cxv.
Hommes vicieux deſignez par des vaiſ-

ſeaux à deshonneur, cxcj.
Homme, pour homme de bien, 4. 247.
Hommes en quoy inferieurs aux Anges, 31. honorez de la grace divine, meritent noſtre culte, 31. 281. leur ornement la verité & la vertu, 32.
Homme devenu *Demon*, & comment, 33. 282.
L'homme n'eſt rappellé à la ſcience divine qu'aprés ſa mort, 31. 280.
Hommes qui ont trouvé place dans les chœurs divins, 34. 285. l'honneur qu'on leur doit, & en quoy il conſiſte, 35.
L'homme de bien ſouvent plus malheureux en cette vie, que le méchant, 71.
L'homme eſt méchant volontairement, 88. fecond en opinions eſtranges & erronées quand il s'abandonne à luy-meſme, 107.
Homme interieur comment bleſſé, 152.
L'homme, animal amphibie, & comment, 184. 195. le dernier des eſtres ſuperieurs, & le premier des inferieurs, *ibid.* au deſſus de toute la nature terreſtre & mortelle, 185. malheureux volontairement, 195.
Hommes qui fuyent la corruption du ſiecle, ſont en petit nombre, 197.. ils embraſſent le vice par leur propre choix,

201. comment peuvent devenir Dieux, 233. 234. aprés leur mort demeurant toûjours inferieurs aux Anges ſelon les Pythagoriciens, 236.
Un homme ne peut eſtre eſtranger à un autre homme, 294.
L'homme ne peut eſtre attiré à la verité malgré luy, 211. 399. il n'eſt pas l'image des Anges, 428.
Honneur qu'on rend aux eſtres ſuperieurs, en quoy conſiſte, 16.
Honorer Dieu, ce que c'eſt. *Ibid.* le ſeul qui le ſçait honorer, 17.
Honteux ne peut changer par les circonſtances, 58.
Huile pour les loüanges, les flatteries, cxc.
Humanité, il faut conſerver l'humanité pour tous les hommes, 50.
Hyrondelles, ſymbole des grands parleurs, clxxxj. *Ne nourriſſez pas les hyrondelles*, quel ſymbole. *Ibid.*

I

Jamblique, cité, 273. 361. 367. 402. 405. 411. 418.
Javelot de Pythagore, ſur quoy imaginé, cxxviij.
Idole, ce que c'eſtoit dans le langage

d'Homere & de Pythagore, lxxij.
Saint Jean, paſſage de l'Evangile ſelon S. Jean expliqué, 398.
Ignorance de la cauſe de nos maux jette dans l'impieté, 76.
Ignorance de ce qui eſt ſeant & honneſte, les maux qu'elle produit, 150.
Ignorance, fonds inépuiſable d'opinions vaines, & d'eſperances, & de craintes frivoles, 188.
Images de Dieu deffenduës par Pythagore, lxv. pourquoy deffenduës ſur les anneaux, clxxxj.
Image, ſignification de ce mot dans le langage de Pythagore, lxxij. &c.
Comment nous devenons l'Image de Dieu, 161. cette image de Dieu s'efface bientoſt, ſi ſon original ne l'entretient, & ne la conſerve, 371.
Immortalité de l'ame cruë par les Egyptiens, lxix. immortalité adherante à noſtre ame, 187..
Impieté mere de tous les viees, 93. il y a de l'impieté à entendre meſme ce qui eſt impie, 397.
Impur, ne peut toucher à ce qui eſt pur, 130.
Indépendance, la perte des hommes, xxxij.

Inégalité de conditions, d'où procedoit, ſelon les Pythagoriciens, 74. 308. elle eſt un bien, 309.
Inégalité qui regne dans les animaux, & les plantes meſme, ſa cauſe, 84.
Initiez, eſtoient de deux ſortes, 275.
Injuſtice embraſſe tous les vices, & s'eſtend ſur toutes les facultez de l'ame, 61.
Innocence perduë par le péché ſe recouvre par le repentir, 125. & par la pratique des vertus, 245.
Inſenſé, ſon caractere, 127. vuide de Dieu, 197. tout tourne en mal aux inſenſez, 198.
Intelligence a ſon ſiege dans le cerveau, cxlj.
Jours heureux & malheureux, ſuperſtition tres-ancienne, xcv.
Irradiation de l'entendement divin dans nos ames, 162.
Iſaie expliqué, cxcv.
Iſles des Bienheureux, 234.
Iſocrate cité, clxxv.
Jugement de Dieu contre les pecheurs, compoſe la divine fortune, & comment, 82. 313.
Jugement ſeduit par une tranſpoſition dans l'examen de ſes pechez, 159.
Juifs. Ils n'avoient aucun commerce avec

les eſtrangers, & leur rigueur pour eux, vj. vij. imbus de la ſuperſtition de la metempſychoſe, lxxxviij.
Julius Firmicus, cité, 274.
Juſtice, rien ne peut ſubſiſter ſans elle, xxxj. la plus parfaite des vertus, & elle les embraſſe toutes, 61. leur fin, *ibid.* elle renferme tous les devoirs, 68. elle doit eſtre obſervée dans les actions & dans les paroles, *ibid.* ne peut ſubſiſter ſans la prudence, *ibid.* la juſtice de Dieu nous rafraichit la memoire, & conſerve en nous le ſentiment de la vertu, 85. Ce que produit l'exacte juſtice, 112.
Juſtice comparée à l'octave de la Muſique. 298.
Juſtice n'eſt que proportion, 300.
Juſtifier les accidens de cette vie, comment, 74. 307.

K

Καταχθόνιοι δαίμονες, 282.
Κόσμος, nom donné à l'Univers par Pythagore, & pourquoy, cxxxv.

L

Lactance, ſentiment de Lactance refuté, v.

Langue eſt tenuë en bride par l'abſtinence du ſerment, 25. elle ne doit pas devancer la reflexion, *ibid.*
Leon, Roy de Phlius, xxiv.
Liaiſons, d'où procedent tous nos devoirs, xcix. civ.
Liaiſons differentes qui ſe trouvent dans la vie, & les devoirs qu'elles exigent, 6. &c.
Libanius. Lettres manuſcrites de Libanius, tres-dignes de voir le jour, cclvij.
Libations par l'oreille comment doivent eſtre entenduës, ccxxv.
Liberalité, vertu qui regle la recette & la dépenſe, 70. quelle vertu & en quoy elle conſiſte, 150. fille de la temperance, 304.
Liberté, ſans la liberté, il n'y a plus ni vertu, ni vice, ccxlvj. 215. uſage que nous faiſons de noſtre liberté, 199. elle vient de Dieu, & a beſoin de ſon ſecours, 174. 368.
Lin aſbeſte, ccxxvij.
Livre theologique de Pythagore, appellé *Livre ſacré*, 361.
Logique, anciennement elle ne faiſoit pas partie de la Philoſophie, clv. ce qui l'a produite, *ibid.*
Logique de Pythagore, quelle, clvj. en-

ſeignée par exemples, & non par regles, *ibid.*
Loüange, le partages des Dieux, xxxiv.
Loy ancienne, n'eſt que la volonté de Dieu, lxij. loy éternelle la vertu immuable de Dieu, xcv.
Loy éternelle, ce que c'eſt, 12. 249.
Loy fort ancienne ſur les victimes, cxlviij.
Loy remarquable pour le maintien des loix, clxiij.
Loy ſinguliere ſur les tutelles, clxij.
Loix, les couronnes des villes, clxxviij.
Loy ſacrée de l'amitié, ce qu'elle exige, 49.
La Loy veut que chacun ſoit traité ſelon ſon metite, 75.
Loy divine préexiſtant dans la bonté infinie de Dieu, 85. ſon but digne de Dieu & utile à l'homme, 89.
Loix que l'entendement divin impoſe aux ames, 156.
Loy de l'entendement, 163.
Loy qui crée, lie ce qui eſt créé, 265.
Loix publiques, échantillon de la Philoſophie pratique, 232.
Lumiere incorruptible & intelligente, 177.
Luxe doit eſtre banni comme la malproprieté, 144. 148.

Lyre, *Ne chanter que ſur la lyre*, quel ſymbole, cxcix.

M

MAgie, fille de l'idolatrie, cxxv. née en Perſe & nourrie en Egypte, *ibid.*
Main gauche, la main ſuſpecte de vol, ccxxx. *Ne mangez pas de la main gauche*, quel ſymbole, *ibid.*
Mal, le mal n'exiſte point par luy-meſme, 80.
Mal attaché à noſtre nature eſt naturel & acquis, 199. 386. le mal vient de nous, & la punition vient de Dieu, 314.
Malheur, le plus grand malheur de l'homme, 116.
Manger de ſon ſiege, quel ſymbole, ccxxij.
Marâtres deffenduës, clxj.
Marc Aurele, cité, 353.
Mariage regardé par Pythagore, comme un acte de Religion, clxiv.
Mathematiques dégagent l'eſprit des choſes ſenſibles, lv. Purgation de l'ame, 229. elles ſont auprés de la dialectique comme les initiations, 416. Découverte de Pythagore, cxlvij.
Matiere ne tombe point ſous la ſcience, cxxxj. ce que c'eſt que la matiere ſelon

Pythagore, cxxxij. pourquoy appellée *autre*, cxxxiv.
Matrice de l'animal défenduë, & pourquoy, clxxxvj. ſens myſtique de ce mot, 224.
Maux, les pechez ſont les veritables maux, 78.
Maux volontaires, & maux exterieurs, 80.
Maux illuſtrez par la preſence de la vertu, 81. nous pouvons convertir les maux en biens, 87. le fruit du peché, 9. ſouvent meilleurs que les biens, 92.
Maux viennent de la neceſſité ſeule, 193. principe de tous les maux, 194. les hommes taſchent de guerir leurs maux par d'autres maux, 127.
Méchants, comment doivent eſtre aimez, 51. punis, ils deviennent un exemple inſtructif pour les ſages, 87. punis comme hommes & comme méchants, & comment, 88. cherchent dans la mort de l'ame la conſolation de leurs crimes, 123. leur juſtice en ſe condamnant eux, meſmes à la mort, 124.
Medée inſenſée & furieuſe, 127.
Medecine, la plus ſage des choſes humaines lij.
Melamphylus, Iſle quand appellée Samos, xvj.

Mer, appellée *larme de Saturne*, cxxxvij.
Mercure, tout bois n'eſt pas propre à faire un Mercure, xlj.
Meſure juſte des aliments & des exercices, 137. ce qui n'incommode point l'ame; 138. elle n'eſt pas la meſme pour tout le monde, 140.
Meſure Pythagorique, 142. la meſure du beſoin paſſée, il n'eſt plus de bornes, 148.
Metempſychoſe, opinion plus ancienne que Pythagore, lxxvij. receuë par les Phariſiens, lxxviij. ſecret de cette fiction, lxxix. enſeignée cruëment par un menſonge pieux, lxxxiv. receuë des Juifs, lxxxviij. ce que c'eſtoit, 188. 377.
Midy, *Ne dormez pas à midy*, quel ſymbole, cxcvj.
Miel, oblation de miel, x.
Milieu entre la malpropreté & le luxe, 146.
Milieu qui ſepare & qui unit, 180.
Milon Crotoniate, ſon équipage bizarre, cxix.
Miroir trompeur, ccxvj. *Ne vous regardez pas au miroir à la clarté du flambeau*, quel ſymbole, *ibid.*
Miſologie, haine des diſcours, combien dangereuſe, 104. 332.

Mnemarchus, pere de Pythagore, xvij. ſa profeſſion, xviij.
Mochus, xxj.
Mœurs, caracteriſées par les metaux, 5.
Monde, animal vivant & intelligent, cxxxv. 13. ruine du monde, erreur des Pythagoriciens, *ibid.* ce que c'eſt que le monde, 191. fuite de ce monde combien neceſſaire; 193. les maux n'en ſçauroient eſtre bannis, *ibid.* une region de mort, 194.
La fin du monde conduit toutes choſes à la felicité, 261.
Montrer, ce qu'il faut pour montrer, 213.
Morale de Pythagore, cxcviij.
Morale compriſe ſous le nom general de Phyſique, *ibid.* renfermée en préceptes ou ſentences, *ibid,* perfectionnée par Socrate, *ibid.*
Mort, ſeconde mort ſelon les Egyptiens, quelle, lxxij. inconnuë à Pythagore, lxxiij. la crainte de la mort précipite dans beaucoup d'injuſtices, 66.
Mort ſoufferte pour une bonne cauſe, 118.
Mort de l'homme, quelle, 191.
Mourir, il faut chercher non à ne pas mourir, mais à bien mourir, 64.
Mouvement de l'ame comparé à celuy du cylindre, 387.

Muſes, baſtir un Temple aux Muſes, ce que c'eſt, xxx.
Muſe muete adorée par Numa, xliv.
Muſique veritable & parfaite, cliij. remede pour la ſanté, *ibid.* fin de la Muſique, cliv.
Muſique agréable à Dieu, ccxxv.
Myſteres, les petits eſtoient une préparation pour les Grands, 416.

N

NAiſſance, lorſque l'ame vient animer le corps, 195.
Naiſſance, generation, ce que les Pythagoriciens entendoient par ces mots, 412.
Nature, elle ne ſouffre pas qu'un homme ſoit eſtranger à un autre homme, civ. modeſtie de la nature doit eſtre imitée, cxciv. la connoiſſance de la nature eſt une ſuite de la connoiſſance de Dieu, ccxvij.
Aucune nature inferieure à la nature humaine ne merite noſtre culte, 27. 34. payer les droits à la nature, ce que c'eſt, 41.
Nature pour Dieu, 183.
Nature ſacrée, pour la Philoſophie, 210.
Nazaratus, un Mage, xxiij.
Nazaréens, xliij.

Neceſſité de l'eſprit, ſa force, 48. 209.
Neceſſité libre & independante, elle confirme la liberté, 270. elle eſt dans les bornes de la ſcience, 49. & 293.
Neceſſité de la nature, comment elle agit, 118.

Neige, pour les naturels mous & laſches, ccxxxiij. *N'eſcrivez pas ſur la neige*, quel ſymbole, *ibid.*
Nombres, comment employez par Pythagore, lvj. *Nombre pair, & nombre impair*, quels ſymboles, ccviij.
Dieu, le nombre des nombres, 169.
Nombres, peuvent eſtre ſignificatifs, mais jamais principes, 361.
Noms changez pour des évenemens extraordinaires, xviij.
Noms, viennent pluſtoſt du hazard & de la convention des hommes, que de la nature, 196. 390. quels ſont les noms convenables, *ibid.* ſageſſe de ceux qui ont les premiers impoſé les noms aux choſes, 197. comparez aux ſtatuaires, *ibid.* & 392. comment ils ont donné ces noms, 391. & 393.
Notions communes, naturelles à tout eſtre raiſonnable, 212. ce que c'eſt, 333.
Nourriture, ſa juſte meſure, 137. 139.

La nourriture & l'exercice doivent se succeder, 140.
Nous, nous devons estre nos gardes & nos surveillans, 59.
Nous, c'est l'ame, 112 113.

O

O Boissance aveugle & insensée, précipite dans l'impieté, 40.
Oeil de l'amour guide le cocher, 226. 413. ce n'est que par cet œil que l'on voit le champ de la verité, *ibid.*
Oeuvres, necessité des bonnes œuvres, 178.
Offrandes des fous, appast pour les sacrileges, 16.
Offrandes ne doivent pas estre trop magnifiques, xxxix.
Ομαξοι & ομαξοον, 436.
Ongles, *Ne se pas faire les ongles pendant le sacrifice*, quel symbole ccxiv.
Operation mystique doit estre toûjours conforme à la raison, 231.
Opinion opposée à la science, 130 playes que font les fausses opinions, 66.
Opportunité, dogme de Pythagore sur l'opportunité, xciv elle doit estre recherchée en tout, 134. Dieu appellé *opportunité*, 346.

Or, le ſeul metal qui ne ſe rouille point, 5.
Oracles d'Apollon Pythien, 18. 19.
Ordre, ce que c'eſt, 12. 14.
Oreille, *Sacrifier aux oreilles, faire des libations par les oreilles*, quel ſymbole, ccxxv.
Orge avec du ſel, repandu ſur la teſte des victimes, ccx.
Orphée, ſa theologie, 248. ſon ſentiment ſur les nombres, 361.
Ourſes polaires, appellées *les mains de Rhée*, cxxxvij.
Ouvrages de Dieu doivent eſtre connus ſelon la juſtice, 186.
Ouye ne doit pas juger de la Muſique, & pourquoy, cxlij.

P

PAin, comment fait en Grece & à Rome, clxxxviij.
Palmier, la grande utilité de cet arbre, ccxxiij ſes bourgeons appellez *cervelle* cauſent de grands maux de teſte, quand on en mange, ccxxiv
Paquets, *Tenir ſes paquets toujours preſts*, quel ſymbole, cc.
Parens, l'honneur qu'on leur doit, 42.
Parjure naiſt de l'habitude de jurer, 24.
Parthenis, mere de Pythagore, xviij pour-

quoy appellée *Pythais*, ibid.
Passions de l'ame plus cruelles que les tyrans, xxxviij. les parties & comme les membres de la folie, 53. sources de toutes les injustices, 54. il n'y a que l'excés de vicieux, 241. elles se prestent des armes, 197. données comme des aides de la raison, 341.
Patience, jusqu'où elle doit estre portée avec nos amis, 47. ses fruits, 98.
Pauureté volontaire, 117.
Pechez d'omission & de commission, 158. en quoy égaux, *ibid.* comment volontaires, & involontaires, 203.
Peines de l'autre vie, cruës temporelles par Pythagore, lxvij.
Peines volontaires, les remedes du peché, 125.
Penchants des passions, autant de masses de plomb, 56.
Penchants de l'homme, d'où ils procedent, 191.
Pensée de Dieu est la production des estres, ii. 256.
Pere, veneration duë à ce nom, xxix 37. nos peres & nos parents nous representent Dieu & les Anges, 37. la seule occasion où l'on peut desobeir à son pere, 39. honneur qu'on doit à son

pere & à sa mere est sans bornes, *ibid.* en quoy il consiste, 411. ridicule des peres sur l'éducation des enfans, lxxxv.
Perse, cité, 263.
Perseverance dans le vice ou dans la vertu, seule punie ou recompensée, 317.
Perte la plus grande que l'homme puisse faire, 116.
Perte des biens raisonnable, quelle, 117. 337. pertes dont la vertu nous tient compte, *ibid.*
Petau, le Pere Petau cité, 261. 275.
Petri Bungi numerorum mysteria, 361.
Phalaris tyran de Sicile & né à Crete, sa cruauté, clix
Philosophe, difference du Philosophe aux autres hommes, xxv. les Philosophes ne connoistront jamais parfaitement l'ame des bestes, xcij. premiers Philosophes prétendus magiciens, & pourquoy, cxxv. Medecins, cxxxviij.
Philosophie comprise sous le nom general de Physique, cxxx. est la science de la verité des choses qui existent, cxxxj. la purgation & la perfection de la nature humaine, j. la Philosophie pratique est mere de la vertu, & la contemplative mere de la verité, 3. leurs effets, 162. 164.

Philostrate explique, ccxxv. ses fables & ses chimeres sur la vie d'Apollonius, ccxlvj.
Physique, peu cultivée avant les sept Sages, cxxxj Physique de Pythagore, ccxxxij, &c. bornes de la Physique, 375.
Pieté, sans la pieté rien n'est agreable à Dieu, 19. la premiere, la guide & la mere des vertus, 6. 93.
Pieux, quel est l'homme pieux, 18.
Planettes appellées *les Chiens* de Proserpine, cxxxvij.
Platon cité, 192. 193. 194. 233. 244. 288. 300. 328. 332. 344. 348. 374. 382. 390. 401. 402.
Pleiade, appellée *Lyre des Muses*, cxxxvij.
Plutarque, les contes ridicules qu'il fait des Juifs, viij. &c. Lacune remarquable dans Plutarque, 363.
Poids & mesures connus en Grece long-temps avant Pythagore, clv.
Point, le point répond à l'unité, 171.
Poissons, *Ne mangez pas les poissons qui ont la queue noire*, quel symbole, clxxxvj.
Politique, l'estude des premiers Sages, iij, clviij.

Porphyre, ccxlv. ſon ouvrage du retour des ames, 409.
Pourceau de paſte, cxlix.
Pouvoir, ce qui eſt en noſtre pouvoir, & ce qui n'y eſt pas, 65. juſqu'où s'eſtend la force de ce qui eſt en noſtre pouvoir, 65. 302.
Prairie de la verité, 192. 381.
Pratiquer, mediter, aimer, 165. 166.
Preſtiges doivent eſtre bannis des expiations, 222.
Priere, neceſſité de la priere, & ſa difficulté, xciij. milieu entre noſtre recherche & le don de Dieu, 175. doit eſtre accompagnée de l'action, *ibid.* & 178.
Principes des vertus viennent de la nature, & leur progrés de l'éducation, cxliij.
Priſonniers de guerre, à quoy reduits, ccij.
Proclus, ſon inſtruction Theologique, 405.
Progrés decuple, s'il a eſté connu par Pythagore, cxlv. &c.
Proportions harmoniques comment trouvées par Pythagore, clj.
Propreté outrée devient luxe & molleſſe, 146. ſes bornes, 147.
Proſerpine, champ de Proſerpine, lxxj.
Providence, le compoſé de la Loy éternel-

le, & du ſerment divin, xcvij. elle diſtribuë à chacun ce qui luy eſt dû, 75. nier la providence & la juſtice de Dieu, c'eſt aneantir la Religion, 92. s'eſtend ſur toutes choſes à proportion de leur dignité, 97. 329. ſur les animaux en general, 320. 321. 324.

Prudence mere des vertuss, cxx. 61. le guide de tous les biens, 62. ſes effets, 63. la regle & la meſure de la juſtice, 69. elle veut que nous connoiſſions la cauſe de nos maux, 76. elle cherche ce qui eſt ſeant à chacun, 300. ſans elle il n'y a ni juſtice ni ſainteté, 382.

Puiſſance, ne doit pas ſe meſurer par la volonté, mais par les forces de la nature, 47. 292. elle habite prés de la néceſſité, 48.

Punitions, dont Dieu chaſtie, & l'uſage qu'on en doit faire, 125.

Purgation doit préceder la contemplation, 3. & la delivrance de l'ame, 229. 414.

Purgations priſes des Chaldéens & des Hebreux, 410.

Purgation, illumination, & perfection, les trois degrez, 415.

Pyramide, la premiere pyramide dans le *quatre*, 172.

Pythagore n'a jamais veſté en Judée, lvj. ſon origine, ſa patrie, xvj. &c. le temps où il a veſcu, xxj. &c. changea le nom de *Sage* en celuy de *Philoſophe*, xxvi. il enſeignoit toûjours dans les Temples, & pourquoy, xxxvij. comment il éprouvoit ceux qui ſe preſentoient pour eſtre ſes diſciples, xlj. xlij. exigeoit un ſilence de cinq ans, qu'il reduiſoit quelquefois à deux, xliij. ſes Diſciples partagez en deux claſſes, xliij. eſtimoit la Muſique, xlviij. imite les trois ſortes de ſtyle des Egyptiens, lj. ſes purgations de l'ame, liv. le myſtere ſes nombres, lv. ſa theologie, lxj. lxiv. ſon idée ſur la création, lxviij. ſon opinion ſur l'ame des beſtes, lxxxxi. ſa ſuperſtition ſur le temps de la priere, & des operations Theurgiques, xciij. xciv. juſtifié ſur le reproche de dureté pour les autres hommes, ciij. ſa reconnoiſſance & ſon amitié pour ſon maiſtre Pherecyde, cv. ſes abſtinences, cx. ſon erreur ſur la premiere vie des ames, cxv. ſoumis à la raiſon, cxvij. ſa ſeverité trop grande, & ce qui l'en corrigea, cxx. pretendu grand devin, cxxiij. ce qu'il faut croire de ſa magie & de ſes miracles, cxxvj. &c. de ſa cuiſſe d'or, de ſon aigle, de ſon ourſe, cxxvij. de

l'empire qu'il avoit sur les bestes, & qu'Orphée luy avoit transmis, *ibid.* de son javelot, cxxviij. ennemi de l'ostentation & du faste, *ibid.* sa descente dans les enfers, sur quoy fondée, cxxix. son système sur la matiere bien different de celuy des atomes, cxxxiv. ses découvertes dans la Physique, cxxxij. cxxxv. s'il immola aux Muses une hecatombe, cxlviij. cxlix. il n'offrit jamais de sacrifice sanglant, *ibid.* Canon de Pythagore, cxlij. sentiment bien particulier qu'il avoit sur la Musique, clij. ses traitez de politique, de physique & de morale, clviij. & clix. chefs d'œuvres de sa politique, clviij. clix. grands hommes sortis de son école, clx. sa femme & ses enfans, clxv. si Pythagore avoit escrit, clxvj. & clxvij. ses paroles passoient pour des oracles, clxix. respect qu'on avoit pour luy, *ibid.* persecutions qu'il eut à souffrir, clxxj. clxxij. sa mort à Metapont, clxxij. on luy erige une statuë au milieu de Rome, clxiij. durée de son Ecole, clxxiv. sa lettre à Hieron, est supposée, clxxv. ses Vers dorez, leur éloge, 2. son ordre dans ses préceptes, 4. d'où il avoit tiré son *Tetractys*, 359. Pythagoriciens, leurs biens mis en com-

mun, xlvij. regardez comme morts, quand ils quittoient leur profession, *ibid.* leur vie, xlviij.
Derniers Pythagoriciens, leurs visions, lix. leur erreur sur les dieux, 6. 13. sur les peines de l'autre vie, 124. ils defendoient de se tuer, 163.

Q

QUalitez, les secondes qualitez sont les maladies, cxxxviij.
Quaternaire, nom de Dieu, ce qu'il signifie, lvij. &c. source de l'arrangement du monde, 169. la veritable signification de ce mot, 177. d'où Pythagore avoit tiré cette idée, 359.
Quatre, milieu arithmetique entre un & sept, 170. renferme la premiere figure solide, 171. la premiere pyramide, 172. son estenduë, *ibid.* & 364. comment renferme les societez, 364.

R

RAbbins, idée qu'ils ont prise de Pythagore, lxxvj.
Raison mise en regles par Aristote, xlvij.
Raison se regle par l'instruction, & la passion par l'habitude, 56.
Raison, est la loy naturelle gravée au de-

dans de nous, 87. elle eſt naturellement dans l'homme, 79. c'eſt Dieu, & comment, 129.
Raiſonnement, l'abus du raiſonnement a produit la Logique, cxlvij.
Raiſonnemens tiennent de la diſpoſition de l'ame, 104. doivent eſtre bien examinez, 105. les vrais ſont les ſeuls qui meritent ce nom, 105. 333. les faux ne ſont que des abois d'une ame inſenſée, 106.
Raiſonner avant que d'agir, 151.
Raiſons de la Providence, & de noſtre liberté, 101.
Rats d'or, cxlix.
Recouvrer, ſe recouvrer ſoy-meſme, 234.
Regime athletique mauvais, 138. celuy qu'on doit choiſir, *ibid.*
Regles les plus dures aux plus parfaits, clxxxiij.
Belle regle pour diſtinguer la vertu du vice, 78. 311.
Relaſchement une fois receu, n'a plus de bornes, cviij.
Reminiſcence, ſuite de la creation des ames avant les corps, 352.
Renaiſſance de l'homme, 191.
Repentir, montre le vice du choix, 122. le commencement de la ſageſſe, 125.
Reſpect ſuit l'amour, cxxj.

Reſpect de nous-meſmes, nous éloigne du mal, 58. 59.
Reſſemblance avec Dieu, acquiſe ou eſſentielle & éternelle, 32. la perfection de tous les eſtres raiſonnables, 237. ſes differens degrez, 427. 428.
Reſſemblance unit toutes choſes, 239.
Réveler les ſecrets de l'Ecole, l'origine de ce proverbe, cxiv.
Riche au dehors, 123.
Richeſſes, ne ſont qu'un ſecours pour le corps, 152.
Rocher de Tantale, 86. 316.
Rognures des ongles & des cheveux, ce qu'elles ſignifient, cxciij.
Rompre le pain, *Ne rompez pas le pain*, quel ſymbole, clxxxviij.
Roſtir, *Ne roſtiſſez point ce qui eſt bouilli*, quel ſymbole, cciij.
Rouget, *Ne mangez pas le rouget*, quel ſymbole, clxxxvj.
Rouille, l'emblême des vices, 5.

S

SAcrifices des Payens ne ſe rapportoient qu'aux Dieux corporels, lxvj.
Sacrifices qu'on faiſoit aux Saiſons, cciij.
Sacrifices doivent reünir les familles, ccxv.

Sacrifices, echantillon de la Philosophie mystique, 232. 420.
Sage, seul sacrificateur, seul ami de Dieu, 17. le sage ne hait personne, 51.
Sagesse, ordre & perfection inseparables, 11.
Saints, idée que les Pythagoriciens en ont eue, 32. 34. 35. le culte qu'ils veulent qu'on leur rende, 35. 281. 282.
Saliere sanctifioit la table, cviij. superstition sur les salieres renversées, fort ancienne, cix.
Salomon, Proverbe de Salomon expliqué, ccxxx.
Salvini, Docteur de Florence cité, 298. 299. 338.
Salut, la fin tres-glorieuse de tous nos travaux, 233. l'ouvrage le plus grand de l'art de l'amour, 234. n'est nullement le fruit de l'estude & du sçavoir, 397.
Santé convenable & seante au sage, 137.
Saumaise repris, 373.
Science, il faut ou l'apprendre des autres, ou la trouver de soy-mesme, 107. deux moyens pour la recouvrer, 197. le fruit de la verité, 221. source de douceur dans les disputes, 334. differente de l'opinion, 342. les Sciences peuvent éclai-

rer l'ame, mais non pas la purifier, ni la perfectionner, 415.
Seche, poiſſon, ſes proprietez, ccxxvj. *Ne mangez pas la ſeche,* quel ſymbole, *ibid.*
Secours de Dieu toûjours neceſſaire pour faire le bien, 177. neceſſaire avant tout, 204.
Sel, le ſymbole de la juſtice, cviij.
Seldenus de diis Syris, repris, 366.
Semblable connu par le ſemblable, fauſſeté de ce principe d'Empedocle, xcj.
Sentimens d'un particulier n'ont pas tant d'autorité que ceux d'un corps, 239.
Sept, le ſept pourquoy appellé vierge, & ſans mere, 170. Minerve, 362.
Serment divin, gardien de l'éternité, xcvj. comment lie la creature, *ibid.* d'où Pythagore avoit tiré cette idée, xcvij. ce que c'eſt, 20. lien qui unit tout à Dieu, 21. inné & eſſentiel à toutes les creatures, *ibid.* gage de l'éternité, 22. ſuite neceſſaire de la Loy, 265.
Serment, tout ce qui eſt juſte, cvj.
Serment humain, l'image du ſerment divin, *ibid.* & 267. ſon obſervation maintient l'ordre & la juſtice, *ibid.* la nature & ſon but, 21. 22. le depoſitaire de la cer-

titude & de la verité, *ibid.* ſes effets, *ibid.* occaſions où il eſt permis ou deffendu, 24. la rareté en produit, l'obſervation, 25. fidelité du ſerment compagne inſeparable de la pieté, *ibid.* deffendu dans les petites choſes, & pourquoy, 168. belle definition du ſerment humain, 21. 267. obſervation du ſerment humain une ſuite de celle du ſerment divin, 269. comment elle nous aſſocie à la ſtabilité de Dieu, *ibid.*

Serpent, l'embleme de l'ennemi, ccxxix.

Service rendu à nos peres, plus il eſt vil, plus il eſt honorable, *ibid.* & 288.

Silence de cinq ans ordonné par Pythagore, xliij. reduit quelquefois à deux, *ibid.* la ſeule voye de l'inſtruction, xliv. donne à l'ame la docilité, *ibid.*

Simplicité outrée, devient meſquinerie & ſaleté, 146.

Simplicius ſur Epictete, cité, 302.

Societé comment conduit au vice, 58.

Socrate, homme divin, 306. ſon ſentiment, ſur la metempſychoſe, lxxxvj. cité, 128.

Soin, le premier ſoin doit eſtre celuy de nous-meſmes, 113. ordre des ſoins que nous devons avoir, 114.

Soin du corps, quel doit eſtre, 136. ſoin

outré du corps, la premiere cauſe de ſes déreglemens, 139. il doit tendre à rendre l'ame plus parfaite, 141. 349.
Soin de l'ame & du corps perfectionne l'homme entier, 231.
Solitude, comment conduit au vice, 58.
Sommeil, long ſommeil blaſmé, 53. 157. examen avant le ſommeil, 155.
Songes ſont partagez en divins & humains, cxxiij. art de les expliquer, cxxiv. expliquez par tous les particuliers, *ibid.*
Sort, celuy qui ne rapporte pas ſon ſort à ſa veritable cauſe, eſt ſans conſolation, 92.
Sort, pour éloignement de Dieu, 202.
Soumiſſion à Dieu volontaire & parfaite, 201,
Splendeurs, ſecondes ſplendeurs, ce que c'eſt, 279.
Stoïciens, comment ils accordoient la deſtinée avec la liberté, 384.
Süeur pour le gain fait par ſon travail, cclxxxj. *C'eſt un crime d'eſſuyer la ſüeur avec le fer*, quel ſymbole, *ibid.*
Superieurs doivent eſtre honorez, cxxx.
Sybarites, leur grandeur & leur richeſſe, cxviij.
Symbole, ſon double ſens, liij. cxiij. ſa

force, liij.
Symboles, le berceau de la morale, clxxvj. en uſage en Egypte, en Judée, en Arabie, clxxvij. il faut obeïr à leur double ſens, 225. préceptes ſacrez donnez ſous des ombres & des voiles, 226. leur contradiction apparente, comment conciliée, 228.
Σῶμα ψυχικὸν, comment employé par Hierocles, 408.

T

TAble, la table eſtoit ſacrée, ccvj. il eſtoit deffendu de ramaſſer ce qui en eſtoit tombé, *ibid.*
Tantale, ſon rocher, 86. 316.
Tarquineens, quelle nation, ccxxvij.
Temerité, mere des vices, cxx. 122.
Temperance, vertu de tout âge & de tout ſexe, xxxiij. les biens qu'elle produit, 56. 57. mere de la liberalité, 70.
La temperance & la force, deux gardes vigilants & incorruptibles, iij.
Temps, la ſphere du dernier ciel, & pourquoy, cxxxvj.
Ternaire, veneration renfermée dans le ternaire, ce que cela ſignifie, ccxix.
Terre, centre de l'Univers, 184.
Tertullien repris, 253.

Tetraxtys de Pythagore, 359. 360.
Thalés le ſeul des Sages qui s'appliquaſt aux meditations philoſophiques, ij. Il n'eut point de maiſtre de ſa nation, iij. ſes connoiſſances, xij. fonda la ſecte Ionique, *ibid.*
Theano, femme de Pythagore, un beau mot d'elle, clxv.
Theologie de Pythagore, lxj. ſcience theologique en quoy conſiſte, 372.
Theon Philoſophe Platonicien, 364.
Timée cité, lxxxv.
Timée de Platon, explication du Timée de Locres, 243. &c.
Timon accuſe Pythagore de vanité, cxxix.
Tombeau, *Ne dormez pas ſur le tombeau*, quel ſymbole, ccxxxij.
Tonnerre, quel ſigne, ccxv.
Tournoyement ordonné dans les prieres, & ce qu'il ſignifioit, ccxij.
Tout reſſemble au nombre, l'explication de ce mot, cxliv.
Traces, *Effacez de deſſus la cendre les traces du pot*, quel ſymbole, clxxxiij. *N'appliquez pas le fer ſur les traces de l'homme*, quel ſymbole, ccxxxi.
Tradition, comment venuë aux Grecs,

Transgression de la Loy de Dieu se fait en deux manieres, 199.

Triangle la plus simple des figures rectilignes, 171.

Tribunal de l'ame, de la conscience, 154. 155.

Trinité, la sainte Trinité inconnuë à Pythagore, ccix.

Troupeau, pour la multitude, ccxxvij.

Tuer, se tuer soy-mesme, injustice reconnuë des Payens, cc.

V

Vache de paste offerte en sacrifice par les Bramens, cl. origine de cette coustume, *ibid.*

Vents pour les seditions, les revoltes, les guerres, ccxx.

Venus, la même estoile que Vesper, cxxxv.

Verité, en s'instruisant de la verité on apprend à refuter ce qui la combat, 108.

Verité & vertu, leurs effets, j. decoulent toûjours de l'essence du Createur, 208. pourquoy necessaires, 221.

Vers de Pythagore pourquoy appellez *dorez*, 4. elemens de perfection, 239. oracles de la doctrine Pythagoricienne, *ibid.* il estoit ordonné de les lire tous les soirs à son coucher, *ibid.* leur

veritable Auteur, 242. deux Vers qui manquoient au texte, rapportez, 352.
Vertu, il n'y a de veritable force, que dans la vertu, xxxix. Vertu divine & vertu humaine, 3. vertu divine, ce que c'eſt, 167.
La vertu nous lie à nos amis, & la nature à nos parens, 43.
Vertu ſeule fait le prix des amis & des Saints, *ibid.*
Vertus qui tiennent le milieu, 61. 299. leur ordre, *ibid.* de l'Eſprit divin elles rayonnent dans noſtre ame, & de noſtre ame ſur le corps, 62. 300. les aiſles de l'ame, 194.
Nous devons faire ſervir à la vertu nos corps & nos biens, 65. elle ne peut eſtre conſervée ſans les ſaines opinions, 66. tout eſt vil & mépriſable au prix de la vertu, 69. elle ſeroit inutile, ſi l'ame eſtoit morelle, 71. 72. ce que c'eſt que la vertu, 73. ombres de vertu, 74. la vertu donne de l'éclat aux maux de cette vie, 80. tout ce qui n'eſt pas vertu, eſt inutile à l'ame, 115. elle ſe fait choiſir par ſa propre beauté, 120. image de Dieu dans l'ame, 177. le comble de la vertu, 238. rien ne peut la faire changer, 296. il eſt faux que la pratique des

vertus soit impossible, 304. la vertu ne se forme en nous que par la cooperation de son original, 370.
Vertueux, il est au dessus du vicieux par le plaisir mesme, 132.
Viandes, ce mot comprend tout ce qui est mortel & corruptible, 225.
Vice, pere de l'infidelité, 23. de la fuite du vice naist la vertu, 60. vices de chaque partie de l'ame, *ibid.* les vices sont des écarts & des éloignemens de la droite raison, 179. 311.
Vicieux, tout vicieux peut s'amander, 79. ne sçauroit estre fidelle au serment, 23.
Victimes artificielles offertes à la place des naturelles, cxlviij.
Vie, cette vie comparée aux assemblées d'Olympie, xxv. premiere vie des ames selon les Pythagoriciens, & ses suites, cxv. 74. opinion receuë en Judée, cxv. bonne vie en quoy consiste, 134. vie delicieuse, quelle, *ibid.* vie doit estre reglée sur les regles de Dieu, 126.
Vigne, *N'offrez point aux Dieux de vin de vigne non taillée*, quel symbole, ccix.
Villes ont besoin des mesmes remedes que l'ame, 420.
Vinaigre, pour le fiel de la satire, cxciij. *Eloignez de vous le vinaigrier*, quel

ſymbole, *ibid.*
Virgile expliqué, lxxiij. 283.
Ulyſſe, pourquoy refuſa l'immortalité, que Calypſo luy offroit, xl.
Un, deux, quel ſymbole, ccxvij.
Union des citoyens, rempart contre la tyrannie, xxxj.
Unité, principe de tout nombre, renferme la puiſſance de tous les nombres, 170.
Univers, comment une image de la beauté divine, 183. formé ſur la meſure & proportion divine, 375.
Volonté de l'homme influë ſur la Providence, & comment, 94.
Volupté, n'exiſte point par elle-meſme, & eſt l'effet d'une action, cix. 132. de deux ſortes, & à quoy comparée, *ibid.*
Volupté, qui naiſt de la vertu, ſtable comme la vertu meſme, 132. elle ſuit toûjours la nature de ce qui l'a produit, *ibid.* la volupté du voluptueux imite la volupte divine, 133.
Utile, il eſt plus utile d'eſtre puni en cette vie, que de ne l'eſtre pas, 85. les ſeules choſes utiles à l'ame, 115.

Y

YVreſſe, l'apprentiſſage de la manie, cxxxix.

Z

Zaleucus, ſes loix les plus remarquables, cxliij. &c.
Zamolxis, eſclave de Pythagore, devient un grand Legiſlateur, clxj.
Zenon d'Elée, imagina quelques ſyllogiſmes, clvij.
Zodiaque, ſon obliquité demonſtrée par Pythagore, xxiij.
Zones, imaginées par Pythagore, cxxxv.
Zoroaſtre, plus ancien que Pythagore, xxiij. ſes livres de magie, cxxv.

Remarque oubliée au bas de la page cliv. *de la Vie de Pythagore.*

Il fit un Inſtrument de la muraille de ſa chambre, avec des pieux qui tenoient lieu de chevilles, &c.] Pluſieurs Auteurs anciens ont rapporté cette experience de Pythagore, comme tres certaine. Gaudentius dans ſon Introduction harmonique, pages 13. & 14. Nicomachus dans ſon Manuel harmonique, liv. 1. Macrobe, liv. 2. chapitre 1. Boëce, liv. 1. de la Muſique chap. 10. & Jamblique, chap. 26. de la Vie de Pythagore. Les modernes ſe ſont partagez

ſur ce ſujet. Le Pere Merſenne dans le 4. liv. de l'Harmonie, & dans ſes Obſervations Phyſiques & Mathematiques ; & le P. Fabri dans ſa Phyſique, tome 2. liv 2. ſouſtiennent que cette experience eſt fauſſe.

Le Pere Kircher aſſeure qu'il l'a faite luy-meſme, & qu'il l'a trouvée tres-veritable : voicy ſes propres paroles ; *Muſurg. Univerſal. lib. ix. Muſicam Pythagoricam,* dit-il, *ad malleos conſtitutam diverſis in locis coram diverſis Principibus tanto cum plauſu & admiratione exhibuimus, ut ejus repetitione vix ſatiari poſſe viderentur. Nous avons fait en differents lieux devant pluſieurs Princes, & gens de la premiere qualité l'épreuve de la Muſique Pythagoricienne aux marteaux, avec tant d'applaudiſſement & de ſuccés, que pleins d'admiration ils ne pouvoient ſe laſſer de la faire repeter.*

Le Pere Gaſpard Schot dans ſon liv. de la Magie univerſelle part, 2. liv. 6. & dans ſa Mechanique hydraulicopneumatique, part. 2. approuve ce que dit Kircher, & blaſme ceux qui ont oſé accuſer de fauſſeté cette experience.

Il ne m'appartient pas de vuider ce different ; c'eſt à ceux qui ſont profonds

dans la Muſique. Je me contenteray de dire qu'il eſt arrivé tres-ſouvent que des choſes qu'on a cru fauſſes dans les Anciens, ſe ſont trouvé tres-veritables. En meſme temps j'avoüeray que je n'aurois pas crû que de cette experience il euſt pû reſulter une Muſique auſſi agreable que celle du Pere Kircher. Ce Pere me paroiſt beaucoup encherir ſur Pythagore, qui, ſi je ne me trompe, ne cherchoit pas dans cette Muſique l'agrément qui flatte l'oreille, mais ſeulement les proportions des tons & les raiſons de ces proportions.

Faute à corriger.

Page cxlvj. ligne 6. ne vaut qu'un, ***liſez,*** ne vaut que ce qu'il marque.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Le Sieur André Dacier de l'Academie Françoiſe, & de noſtre Academie Royale des Inſcriptions, nous a fait remonrrer qu'outre pluſieurs ouvrages tant de ſa compoſition que de celle de la Dame Anne le Févre ſa femme, c'y devant imprimez : en vertu de nos Lettres de Privilege, ils travaillent encore à d'autres ouvrages pour l'impreſſion des quels ils nous ont fait ſupplier de leur accorder auſſi nos Lettres de Privilege. A ces cauſes ; voulant favorablement traiter leſdits Sieur & Dame Dacier ; nous leurs avons permis & accordé, permettons & accordons par ces preſentes, de faire imprimer par tel Libraire où Imprimeur qu'ils voudront choiſir: *Toutes les Traductions & autres ouvrages de leurs compoſition, cy-devant imprimez ou à imprimer*, en telle forme, marge, caractere, en autant de volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon leur ſemblera pendant le temps de quinze années conſecutives, a comter, a l'eſgard des ouvrages cy devant imprimez, du jour de l'expiration des precedens Privileges, & a l'égard de ceux qui ſeront imprimez cy-apres & de leur vivant, du jour que chacun deſdits ouvrages ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; & de les faire vendre & diſtribuer

par tout noſtre Royaume : faiſant défenſe à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer leſdits ouvrages ſous quelque pretexte que ce ſoit, meſme d'impreſſion eſtrangere & autrement, ſans le conſentement des expoſants, ou de leurs ayant cauſe ; ſur peines de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende applicables, un tiers à nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre auſdits Expoſants, & de tous dépens, dommages & intereſts ; a la charge d'en mettre deux exemplaires en noſtre Bibliotheque publique, un dans le Cabinet des livres de noſtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de noſtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux de Pontchartrain, Commandeur de nos ordre, avant que de les expoſer en vente ; de faire imprimer lesdits ouvrages dans noſtre royaume & non ailleurs, en beau caractere & papier, ſuivant ce qui eſt porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. & de faire enregiſtrer les preſentes és regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de noſtre bonne Ville de Paris ; le tout a peine de nulité d'icelles ; du Contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir les expoſants ou leurs ayant cauſe pleinement & paiſiblement ; ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empeſchements contraires. Voulons que la copie ou Extrait deſdites preſentes qui ſera au commencement, ou a la fin deſdits ouvrages, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée : & qu'aux copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajouſtée comme a l'original ; Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent, de faire

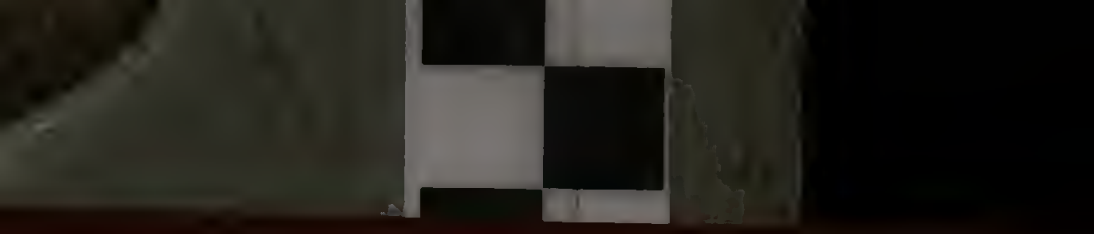
pour l'éxecution des presentes, toutes significations, deffenses, saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartres Normandes & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le vingt unieſme jour de Decembre l'An de grace mil sept cents, & de nostre régne le cinquante huitiéme. *Signé*, Par le Roy en son Conseil, LE COMTE. *& scellé du grand Sceau de cire jaune.*

Regiſtré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris le 23. Decembre 1700. *Signé* C. BALLARD, Syndic. Enregiſtré ccclxvij. des privileges de nostre Syndicat.

J'ay cedé a M. Rigaud le Privilege que j'ay obtenu du Roy, en datte du 21. Decembre 1700. pour quinze années, regiſtré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 23. Decembre de la meſme annnée, pour l'impreſſion de *La Vie de Pythagore, & des Commentaires d'Hierocles, sur les vers dorez de ce Philoſophe*; & seulement pour la premiere édition qui va estre achevée en deux volumes. Fait à Paris le 16. Decembre 1705. *Signé*, DACIER.

Regiſtré sur le Regiſtre No. 2. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, suivant leurs Réglemens. A Paris ce vingt-cinquiéme jour de Janvier 1706. page 63. du Regiſtre. *Signé* GUERIN. Syndic.

DACIER — LA VIE DE PYTHAGORE —

1706

c056376888